



**HAL**  
open science

## Histoire culturelle et histoire intellectuelle en Tunisie (19e-20e siècle)

Kmar Bendana

► **To cite this version:**

Kmar Bendana. Histoire culturelle et histoire intellectuelle en Tunisie (19e-20e siècle). Histoire. Université de la Manouba, Tunis (Tunisie), 2002. tel-01654752

**HAL Id: tel-01654752**

**<https://theses.hal.science/tel-01654752>**

Submitted on 24 Mar 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copie originale  
DEPOT 15 janvier 2002

→ Corrigé pour la version  
juin 2002.

**HISTOIRE CULTURELLE ET HISTOIRE  
DES INTELLECTUELS EN TUNISIE  
(XIX<sup>ème</sup>-XX<sup>ème</sup> SIECLES)**

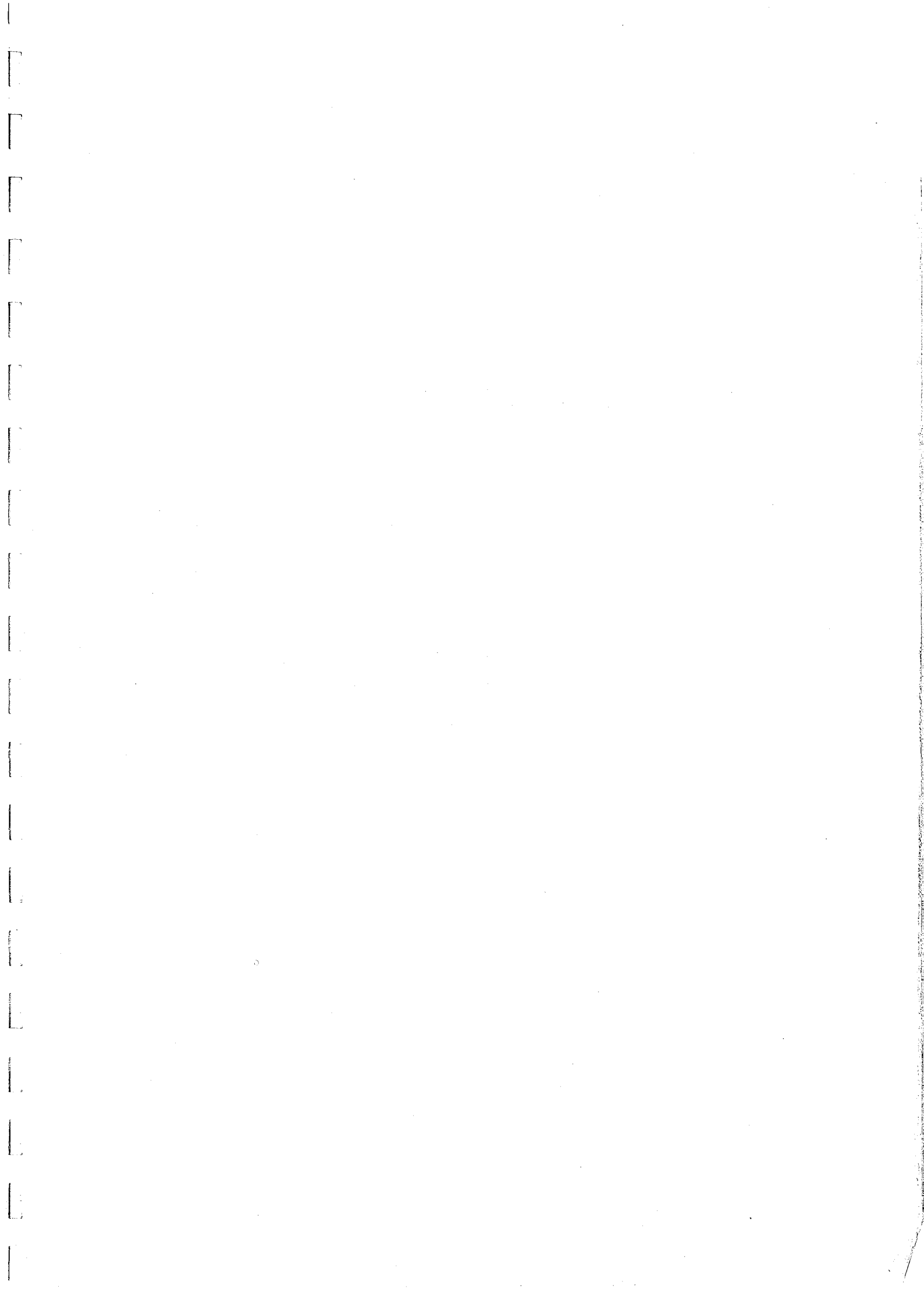
**Habilitation à diriger des recherches**

**Rapport scientifique**

**Présenté par Kmar BENDANA-KCHIR**

**UNIVERSITE DE LA MANOUBA  
Institut Supérieur d'Histoire du Mouvement National**

**Janvier 2002**



## **SOMMAIRE**

<b>PRESENTATION DE LA CANDIDATE.....</b>	<b>IV</b>
<b>LISTE DES PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES.....</b>	<b>VII</b>
<b>PREAMBULE.....</b>	<b>1</b>
<b>I-MA PROPEDEUTIQUE DU METIER D'HISTORIEN.....</b>	<b>14</b>
<b>II- HISTOIRE CULTURELLE ET HISTOIRE DES INTELLECTUELS EN TUNISIE (XIXEME ET XXEME SIECLES).....</b>	<b>42</b>
<b>III-PERSPECTIVES.....</b>	<b>102</b>

## **Kmar BENDANA-KCHIR**

Maître-assistante en histoire à l'Université de La Manouba, chercheur permanent à l'Institut Supérieur d'Histoire du Mouvement National (ISHMN-Université de la Manouba).

Kmar BENDANA-KCHIR a obtenu une licence d'histoire à Tunis en 1974 puis préparé à l'Université de Paris I - Panthéon-Sorbonne, sous la direction de Pierre Goubert un mémoire de maîtrise sur *la criminalité à Paris en 1788*.

Elle a soutenu en janvier 1982 une thèse en histoire intitulée : *Les établissements pénitentiaires de l'Armée française en Algérie sous le Second Empire*, à l'Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne, sous la direction de Maurice Agulhon.

Nommée en 1982 comme assistante d'histoire à l'Institut de Presse et des Sciences de l'Information (IPSI), spécialement rattachée au Programme National de Recherche (PNR) sur l'Histoire du Mouvement National, elle a obtenu le grade de maître-assistante en histoire en 1986.

Kmar BENDANA-KCHIR fait partie de l'Unité d'Etudes de Recherches Archivistiques de l'ISHMN depuis sa création en 1990.

L'INSTITUT SUPERIEUR D'HISTOIRE DU MOUVEMENT NATIONAL (ISHMN-Université de la Manouba) est un centre d'archives et de recherche fondé en 1990. Cet institut prolonge les acquis et les travaux d'un Programme National de Recherche créé en 1979 et sa vocation à promouvoir la recherche sur l'histoire de la colonisation et de la décolonisation en Tunisie.

Les activités de l'ISHMN s'attachent à enrichir la recherche à partir de l'exploitation des archives françaises microfilmées et reconstituées à Tunis ainsi

que des sources orales et iconographiques collectées par ses chercheurs, en résonance avec les méthodes et les questionnements actuels des sciences sociales .

L'ISHMN est composé de quatre unités de recherche. Il organise des colloques internationaux biennaux dont il édite régulièrement les actes (11 volumes parus).

L'ISHMN publie également deux périodiques scientifiques : *Watha'iq*, bulletin de recherche paraissant depuis 1984 (26 numéros parus) et *Rawafid*, une revue annuelle, créée en 1992 (5 numéros parus) ainsi que des thèses sur l'histoire contemporaine de la Tunisie, des mémoires de militants et de personnalités nationales, des témoignages sur l'histoire du mouvement national.

L'ISHMN organise des journées d'études ainsi que des expositions de photos et de documents d'archives à l'occasion de commémorations et d'événements nationaux.

Depuis mars 2000, Kmar BENDANA-KCHIR anime à l'ISHMN, en collaboration avec Habib Belaïd, un séminaire mensuel méthodologique intitulé *Usages d'archive et questions d'histoire*.

Par ailleurs, elle participe à la conception et à la rédaction de *Watha'iq*, bulletin scientifique de l'ISHMN et publie dans sa revue historique *Rawafid* ; elle est membre du Comité de rédaction de la revue *Ibla* (Institut des Belles Lettres Arabes - Tunis) et du bulletin d'information scientifique *Correspondances* (IRMC -Tunis).

KMAR BENDANA-KCHIR est également chercheur associée à l'Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain depuis 1992.

Parallèlement à la préparation d'un ouvrage sur *Les revues de sciences humaines et sociales au Maghreb*, Kmar BENDANA-KCHIR a participé activement à plusieurs programmes de l'IRMC (*Flux et gestion des compétences intellectuelles dans les échanges euro-maghrébins ; Villes-territoires dans le Maghreb moderne et contemporain ; La réforme de l'Etat dans le monde islamo-méditerranéen aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles*), ainsi qu'au séminaire annuel (elle a été responsable des Journées scientifiques *L'histoire culturelle en questions*, en mars 1999)

Séminaire 2001-2002 ← *Statuts et usages de la mémoire (avril 2002)*  
Science ... (mai 2002)

Depuis 1999, elle est en outre co-responsable de l'axe scientifique *Orientalisme et sciences sociales* dans le cadre de la convention EHESS-IRMC; organisation du séminaire international *Savoirs du lointain et sciences sociales*, Tunis, 30 et 31 mars 2001 et édition d'un ouvrage en 2002; responsable du groupe Tunisie de l'axe *Enquête historique sur les usages linguistiques au Maghreb* (réunions préparatoires et participation au séminaire international *Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*, Sidi Bou Saïd, 16 et 17 juin 2001).

- Groupe de Recherche Dinasset Etudes Naphébiennes.  
    ↳ Exposés  
    ↳ Ecole doctorale.  
            Bulletin ?

- CNCV Colonisation, Décolonisation, Nationalisme(s) au Maghreb.

## LISTE DES PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES

(1989-2001)

### Direction d'ouvrage collectif :

2002 (à paraître) - *Revue en sciences humaines et sociales au Maghreb*, recherche associée conduite au sein de l'IRMC entre 1996-1998.

### Contributions à des ouvrages collectifs :

2001 - Générations d'imprimeurs et figures d'éditeurs à Tunis (1850-1950), *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIIIe siècle à nos jours* ; sous la dir. de Jacques Michon, Jean-Yves Mollier.- Paris : Laval : L'Harmattan : Les Presses de l'Université de Laval, 2001, pp. 349-359. (Colloque de Sherbrooke, mai 2000 Université de Sherbrooke (Québec) et Université de Versailles-Saint-Quentin-En-Yvelines).

2000 - Diplôme et université à Tunis dans les années cinquante, in *Diplômés d'ici et d'ailleurs. Parcours migratoires et trajectoires d'insertion*, Aix-en-Provence, CNRS/IREMAM, pp. 66-75.

2000 - Montagne, lecteur d'Ibn Khaldoun, in *La sociologie musulmane de Robert Montagne*, Sous la direction de François Pouillon et Daniel Rivet, Paris, Maisonneuve et Larose, 2000, pp.41-53.

1999 - Libraires et imprimeurs à Tunis dans les années cinquante, *Processus et enjeux de la décolonisation en Tunisie*, Tunis, ISHMN, 1999, pp. 373-388.

1999 - Etre archéologue à Tunis dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle : l'exemple de Tissot, in *La Tunisie mosaïque*, Toulouse, Presses Universitaires Le Mirail, p.513-526.



1998 - La frontière tuniso-algérienne au XIXe siècle : logiques, vecteurs et modes de représentation de l'espace, en collab. avec Habib Belaïd : résumé de la contribution au programme Villes et territoires au Maghreb, in *Villes et territoires au Maghreb : itinéraire d'une recherche* ; coord. Abelhamid Hénia.- Tunis: IRMC, 2000, p. 203.

1996 - Tunisie: Les intellectuels avant la décolonisation. Notice pour le *Dictionnaire des intellectuels français*. Sous la direction de J. Julliard et M. Winock, Editions du Seuil, 1996, pp 1122-1123. Remise à jour pour l'édition de poche en novembre 2001.

1996 - L'archive, la parole et le témoin. Communication au colloque *Histoire orale. Les relations tuniso-françaises (1945-1950)*, (ISHMN/Université de Reims, Tunis, mai 1996, en collaboration avec Habib Belaïd). Tunis, ISHMN, 1998, 300p. (pp.17à 28).

1996 - André Demeerseman : Essai de bibliographie chronologique, in *Les relations franco-maghrébines au miroir des élites*, Faculté des Lettres de la Manouba, p. 133-151.

1995 -La résistance armée à travers les archives microfilmées de l'ISHMN in *La résistance armée en Tunisie aux XIXe et XXe siècles*, Tunis, ISHMN, 1995, pp 9-39. Introduction à un fonds d'archives.

1994 - Cinéma arabe, notice parue dans *Une Encyclopédie du nu au cinéma* sous la direction d'Alain Bergala, Jacques Deniel, Patrick Leboulté, Terre Neuve-Dunkerque, Editions Yellow Now, Studio 43, 1994, pp. 31-37. (en collaboration avec Tahar Chikhaoui).

1992 - Kaddour Ben Nitram et Sabirs, les traces d'une culture plurielle, in *Pratiques et résistance culturelles au Maghreb*, Paris-Aix-en-Provence, CNRS-IREMAM, 1992, pp. 283-291.

1992 - *Images du sud*, en collab. avec Habib Belaïd.- Tunis, ISHMN - PARIS 7 Jussieu, 1992, 85 p.

Catalogue de photos : Présentation historique et bibliographie.

1991 - L'Institut des Hautes Etudes de Tunis : 1945-1950, in *La Tunisie de l'après-guerre (1945-1950)*, Tunis, ISHMN, 1991, pp. 119-132.

1989 - Revues françaises publiées à Tunis pendant la Deuxième Guerre mondiale : présentation et essai d'interprétation idéologique, in *La Tunisie de 1939 à 1945*, Tunis, 1989, pp. 337-356. Version remaniée dans *La Revue des revues*, IMEC/MSH, Paris, n° 12-13, mai 1992, pp.63-72.

doub  
VP  
XT

1989 - La révolte à travers les archives françaises du protectorat. Réflexions sur quelques cas, in *Révolte et Société*, Paris, Publications de la Sorbonne : Histoire au présent, Tome I, 1989, pp. 163-172.

1987 - Préliminaires pour une étude de l'AEMNA dans les années 30 à travers les archives du Quai d'Orsay, in *Les mouvements politiques et sociaux dans la Tunisie des années 1930*, Tunis, 1987, pp. 317-328.

#### Articles de revues :

2001 - Les écrits de Thaâlbî, entre évidences et mystères de sa biographie. Communication à la journée d'étude *Thaâlbî, le réformiste, l'intellectuel et le politique* (7 mai 1999), *Rawafid*, n°5, Tunis, ISHMN, 2001.

2001 - <sup>Une année</sup> <sup>tunisienne</sup> ~~Chronique~~ culturelle de l'année 1999 en Tunisie. A paraître en 2001 dans <sup>Euhou</sup> ~~l'Annuaire de l'Afrique du Nord~~ 1999, Paris : éditions du CNRS, pp. 363-368. ~~Tome XXXVII, 1999~~

1999 - Connaître la Tunisie : L'exploration scientifique française au XIXe siècle. Colloque *Attitudes autour des sciences*, Tunis, Centre d'Etudes et de Recherches Economiques et Sociales (CERES) - PNM, janvier 1999. A paraître en 2002 dans la *REMMM*, numéro spécial *La science moderne entre l'Orient et l'Occident*; sous la dir. de François Siino.

1998 - Retour sur la crise d'avril 1922, *Rawafid*, n° 3, Tunis, ISHMN, 1998, pp. 123-151.

1998 - Aux origines de l'Université tunisienne : l'Institut des Hautes Etudes de Tunis, *Revue d'Histoire Maghrébine*, n°89-90, mai 1998, pp.97-106.

1997 - Berque en Tunisie : Un essai de "pesée" bibliographique. Communication au colloque *Bibliographie de Jacques Berque* (Paris, janvier 1996 ), *Rawafid* n° 2, Tunis, ISHMN, 1997, pp.198-203.

1995 - L'humoriste et chansonnier Kaddour Ben Nitram. Colloque *L'humour en Orient*, CNRS/IMA, 17-18 octobre 1994, Actes parus dans la *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée REMMM*, n° 77-78, 1995/3-4, pp.165-173.

↗  
1995 - Demeerseman, prêtre, savant et intellectuel, *Ibla*, n°176, tome 58, 1995/2, pp. 207-222.

1995 - Watha'iq : L'expérience tunisienne d'un chantier de recherche, 1984-1993. Communication présentée au colloque *Historiens du Maghreb, historiens au Maghreb*, (Fès, décembre 1995), ~~à paraître dans les Actes du colloque~~. Version publiée dans *Watha'iq* n°20/21, 1994-1995, pp.11-16.

1992 -Ibla, la revue tunisienne des Pères Blancs, *La Revue des revues*, Paris IMEC/MSH, n° 12-13, mai 1992, pp. 73-83. Extraits parus dans *Hommes et Migrations*, Paris, n° 1150, janvier 1992. Version remise à jour pour l'*Annuaire de l'Afrique du Nord*, Aix-en-provence, 1999, IREMAM/CNRS.

1992 -Pour une histoire des intellectuels de/et en Tunisie : bilan bibliographique et réflexions historiographiques. Exposé présenté à l'Institut d'Histoire du Temps Présent dans le cadre de la séance du Groupe de Recherche sur l'Histoire des Intellectuels consacrée au Monde musulman le 2 juin 1992.

Paru dans la *Lettre d'Information du Groupe de Recherche sur l'Histoire des Intellectuels*, n° 22, Paris, CNRS/ Institut d'Histoire du Temps Présent, 1992.

1991 - Les missions scientifiques en Tunisie dans la deuxième moitié du XIXe siècle, *Les Cahiers de Tunisie*, n° 157-158, 3e- 4e trim. 1991, pp.197-207.

1989 - Revues françaises publiées à Tunis pendant la Deuxième Guerre mondiale : présentation et essai d'interprétation idéologique, in *La Tunisie de 1939 à 1945*, Tunis, 1989, pp. 337-356. Version remaniée dans *La Revue des revues*, IMEC/MSH, Paris, n° 12-13, mai 1992, pp.63-72.

double  
voir p. 81

### **Communications non publiées**

2001 - Lecture comparée de deux manuels d'histoire, intervention pour le groupe *Dirasat/Etudes Maghrébines*, Tunis, 7 décembre 2001.

2001 - Jacques Berque, colonisation et sciences sociales, intervention aux Journées Jacques Berque organisées par l'IRMC et le CERES à l'occasion de la publication des *Opera Minora*, Tunis, octobre 2001.

2001- Le Bulletin Economique et Social de Tunisie, Journée d'étude du CMCU *Colonisation(s), décolonisation(s), nationalisme(s) au Maghreb : Bilan historiographique comparé*, Faculté des Lettres de La Manouba/ISHMN, Octobre 2001.

2001 - A propos de *Khulâsat Târîkh Tûnis* de Hasan Husni Abdelwahab, Communication aux journées d'étude *Savoirs historiques en Tunisie. Construction et usages* organisées par le groupe de Recherche *Dirasat/Etudes Maghrébines*, Hammamet, juillet 2001.

↑  
2001 - De l'intérieur du lointain : quelle histoire pour la Tunisie ? Communication au colloque EHESS / IRMC *Savoirs du lointain et sciences sociales*, Sidi Bou Saïd, 30-31 mars 2001.

2001 - Le corps, le cinéma et la religion : l'exemple du cinéma tunisien. Communication aux journées de l'IISMM, *Cinéma, Islam et modernité*, Paris, IISMM / EHESS, 4 avril 2001.

2001 - A la recherche des interprètes et traducteurs. Communication au séminaire EHESS-IRMC *Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*, Sidi Bou Saïd, 16-17 juin 2001.

2000 - Entre orientalisme et sciences humaines : les revues "coloniales" et le Maghreb. Colloque *La Belle Epoque des revues (1880-1914)*, Abbaye d'Ardenne, Caen, 19-22 janvier 2000, organisé par l'Université de Versailles-Saint Quentin-en-Yvelines/L'Université de Lille III / l'Institut Mémoires de l'Edition Contemporaine (IMEC), Paris.

2000 - A propos de deux revues tunisiennes : *Al-Mabâhith* et *Al-Fikr*, *A la recherche des générations intellectuelles au Maghreb*, Programme de l'Institut Maghreb-Europe (IME), table ronde de Tunis, 18-19 février 2000.

1998 - Les interprètes en Tunisie : experts et acteurs de la colonisation., à paraître dans les actes du colloque *Colonisation et décolonisation en Méditerranée*, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Tunis, novembre 1998.

1993 - Le national à travers le cinéma tunisien. Journées d'études *Cinéma et expressions idéologiques*, organisées les 12-13 juin 1993 par l'Association Tunisienne pour la Promotion de la Critique Cinématographique (A.T.P.C.C.). Article livré sous le titre : L'idéologie du national dans le cinéma tunisien, aux *Cahiers Ciné-Ima*, et devant paraître sous la direction de Hichem Ben Ammar, Paris, Institut du Monde Arabe, pp. 63-69.

# **PREAMBULE**

Il est difficile d'aborder ce genre de rapport qui, sur une <sup>certaine</sup> ~~soixantaine~~ de pages environ, doit reconstituer la cohérence de mes travaux et publications. En dehors du péché de prétention à laquelle cet exercice confine (une « égo-histoire » qui ne dirait pas son nom), je crains un autre travers : celui de polir après coup les étapes de recherches souvent engagées dans le cadre de circonstances extérieures, parfois indépendantes de ma volonté (par exemple ma nomination comme premier chercheur à plein temps au sein du Programme National de Recherche sur l'Histoire du Mouvement National), dans le sillage de travaux collectifs, voire dans le feu de cours à préparer pour des publics ciblés, de commandes pour des colloques ou ouvrages à plusieurs voix, de demandes de participation à des séminaires.

Je m'efforcerai de poursuivre à travers la rédaction de ce texte ce qui doit être pour moi le plus bénéfique, l'éclaircissement de mon itinéraire de chercheur. Aussi, le conçois-je comme un texte de facture particulière, une halte obligée qui doit représenter une étape positive et raisonnée dans un ensemble de travaux dispersés, que je dois parvenir à expliciter autant pour moi que pour les lecteurs de l'ensemble<sup>1</sup>.

Et puisqu'il me faut admettre que les premiers lecteurs de ce texte seront les membres du jury qui statuera sur mes travaux, je m'efforcerai de faire de ce texte de transition, autant un exposé de liaison entre moi et eux, qu'entre mes articles et les autres activités d'enseignement et de recherche que j'exerce depuis ma nomination en novembre 1982 comme chercheur permanent auprès du <sup>Programme National</sup> PNR de Recherche sur <sup>l'Histoire du Mouvement</sup> l'Histoire du Mouvement National.

Je dois dire d'abord que rien ne me prédisposait d'emblée à avoir ce poste. Titulaire d'une maîtrise d'histoire (section moderne et contemporaine) obtenue à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Tunis en 1974, je me suis inscrite pour une maîtrise d'histoire moderne sous la direction de Pierre Goubert à l'Université de Paris I-Panthéon Sorbonne (*La criminalité à Paris en 1788 à travers les registres du Châtelet*) et l'année suivante pour un doctorat de <sup>(IIIe)</sup> cycle, à la même université, sous la direction de Maurice Agulhon (*Les établissements pénitentiaires de l'Armée française en Algérie, sous le second Empire*). Dans ces deux exercices de formation, l'un sur le XVIIIème siècle

<sup>1</sup> Voir ci-joint le rapport des travaux et publications.

français et le second sur le XIXème siècle français, je crois avoir appris surtout à fréquenter des fonds d'archives (ceux des Archives Nationales de France et ~~de~~ <sup>de</sup> ~~du~~ du Service Historique de l'Armée de Terre à Vincennes), à me familiariser à cette «existence accumulée de discours»<sup>\*</sup> que sont les minutes de procès judiciaires ou les registres d'écrou des prisonniers, à sérier les données des archives en fonction de travaux antécédents plus imprégnés que les miens d'historiographie française, à appliquer certaines techniques statistiques pour les lier à des conclusions faites par des historiens consacrés en France. Le fruit de ces enquêtes rétrospectives sur des criminels et condamnés n'a certainement pas révolutionné l'histoire française mais m'a donné une première connaissance de l'histoire sociale et des systèmes punitifs en France aux XVIIIe et XIXe siècles. La vogue des travaux de Michel Foucault aidant, je me suis fondue sans trop de discernement dans ce courant et j'y ai gagné une première lecture de ses principaux ouvrages. Depuis, je relis régulièrement cet auteur majeur <sup>au regard de</sup> ~~pour~~ l'histoire actuelle des sciences humaines et sociales, pour tout ce qu'il a apporté de neuf dans le champ de l'histoire et surtout celle des systèmes de pensée et des idées, <sup>L'œuvre de Foucault</sup> que je n'avais pas eu le temps dans cette période de formation universitaire de comprendre suffisamment ni de maîtriser, <sup>reste pour moi une source d'inspiration</sup> ~~reste~~ <sup>inépuisable</sup>.

Je sais aujourd'hui <sup>que c'est là</sup> que j'ai appris les rudiments de la <sup>dans ces premiers travaux</sup> recherche, en me familiarisant avec quelques fonds d'archives français, en constituant un stock de lectures sur l'histoire sociale et politique française, en fréquentant chercheurs et travaux dans les séminaires de recherche. Il me plaît de voir que si la première de ces «qualifications» a probablement compté pour mon recrutement au poste d'assistante en histoire auprès du PNR, les deux autres m'ont largement servi après.

Quelles que soient les raisons de cette assignation à un poste de «chercheur permanent» au sein d'un projet ambitieux, mais à l'époque, encore à ses débuts et surtout flou pour une étudiante fraîchement diplômée, je bénis cette nomination qui m'a donné plusieurs satisfactions professionnelles et apporté beaucoup de joies.

\* Michel Foucault, Discours écrits, I 1984-1975, Quarto <sup>2004</sup> Ballimaed, p. 623.



### **Des conditions de travail inédites**

La première et la plus grande de ces satisfactions est celle d'avoir commencé dans des conditions de travail inédites pour moi, <sup>J'ai en effet bénéficié d'</sup> avec une grande <sup>en le temps</sup> marge de liberté et <sup>d'observation</sup> d'observation de mes pairs, sur un terrain scientifiquement neuf, vierge, ouvert à toutes les expérimentations et aux tâtonnements. Ce qui ne pouvait que plaire à l'étudiante que j'étais encore <sup>j'avais</sup> et qui avait besoin d'une acclimatation progressive dans le milieu historien tunisien dont <sup>je m'étais</sup> elle s'était éloignée depuis quelques années. De par mes travaux de maîtrise et de doctorat, je me sentais également moins préparée à affronter l'histoire tunisienne contemporaine que d'autres collègues qui ont fait leurs cursus entiers à l'Université de Tunis ou qui ont conduit en France des travaux sur cette même histoire.

Deux Commissions d'historiens à Tunis posaient les grandes orientations de ce projet de recherche tuniso-français, signé le 18 mars 1982. En France, l'historien Charles-André Julien (pilote essentiel de ce projet et défenseur de sa mixité nationale) et une équipe de chercheurs «seniors» ont mis au point (avec des historiens tunisiens) les premiers protocoles de traitement des archives et coordonné dans les premiers temps la prospection et la sélection des archives intéressant l'histoire tunisienne. Des chercheurs en France dépouillaient et analysaient les archives à microfilmer, remplissaient des «bordereaux d'indexation» qui rendaient compte des contenus selon des critères standardisés et conformément à un plan d'informatisation.

Ma chance a été d'être le premier chercheur recruté à plein temps à Tunis pour accueillir ces microfilms, accompagner leur installation matérielle par un suivi de leur exploitation scientifique et leur mise à la disposition du public tunisien.

### **Devenir efficiente sur trois fronts**

Après une période probatoire au cours de laquelle j'ai pu consulter la littérature grise qui a donné naissance au projet et à ses différentes orientations et effectuer quelques missions d'information en France auprès de Charles-André Julien et de son équipe, je devais logiquement entrer dans une phase d'efficience. Et -c'est là mon second bénéfice involontaire- cette efficience a dû s'exercer

simultanément sur trois fronts : 1) prendre connaissance d'un gisement d'archives très riche 2) orienter les premiers lecteurs qui viendraient le consulter (par chance, ils étaient très peu nombreux au départ et j'étais souvent seule avec les microfilms), 3) participer à l'immense projet d'informatisation qui devait organiser cette matière selon les techniques documentaires informatiques à l'ordre du jour.

Bien que le projet d'informatisation ait échoué pour des raisons très difficiles à résumer et inutiles dans un exposé comme celui-ci<sup>2</sup>, je garde de cette période d'immersion dans les archives et d'apprentissages divers afin de donner naissance à une super-base de données historique, une familiarité avec la matière, qui me rend encore beaucoup de services dans l'un des aspects les plus enrichissants de mon travail actuel, celui de l'orientation des lecteurs. Je ne veux pas dire que je possède aujourd'hui une connaissance détaillée des fonds (ce qui serait d'ailleurs impossible même pour le plus érudit des archivistes) mais l'effort de rationalisation et de mise à distance qu'a exigé la réflexion autour de l'informatisation de ces archives m'a donné une pratique aisée et une facilité de circulation dans cette immense réserve. Le nombre des lecteurs a sérieusement augmenté depuis 1984, date d'ouverture de la salle de lecture au public<sup>\*</sup> et l'assistance de plusieurs collègues recrutés après moi – leur passage par le PNR a souvent été fugace, seul Habib Belaïd est resté – m'a aidée à remplir ce rôle d'orientation, souvent grâce à leur meilleure connaissance de ces archives qu'ils ont plus ou moins fréquentées pour leurs travaux de doctorat.

### Une expérience d'équipe

Cette collaboration n'a pas seulement concerné l'orientation des lecteurs dans les archives microfilmées, elle a touché d'autres aspects de l'organisation et de la mise en valeur du fonds. Il nous fallait en effet débattre des grandes orientations scientifiques pour que le projet de base de données soit opératoire. Nous étions également appelés à concevoir et à réaliser les sommaires de *Watha'iq*, pour ~~en faire une vitrine qui devait~~ rendre compte de l'avancement de cette vaste entreprise de recherche. Au début, mes collègues et moi avons été

<sup>2</sup> Ces raisons ont été exprimées dans plusieurs rapports que j'ai rédigés pour l'administration et apparaissent dans les numéros du bulletin *Watha'iq* qui ont présenté les contours et les impasses scientifiques du projet.

# Incline ici tableau ? 1984 : 62 demandes de consultation, 1985 : 113.

enrôlés au titre de «chercheur permanent», par opposition à celui de « contractuel » qui devait désigner plus tard les collègues associés pour une tâche ou un programme précis. Grâce à une disponibilité permanente <sup>et exigeante</sup> le lancement d'un projet neuf <sup>grâce</sup> et au compagnonnage des collègues non rebutés par le caractère inédit de l'effort à accomplir, j'ai goûté aux délices et bienfaits des procédures et des relations non routinières d'un travail autonome et collectif.

C'est ce travail d'équipe, informel mais régulier et efficace, qui est la troisième des satisfactions que m'a offerte ma nomination comme chercheur auprès du Programme National de Recherche sur l'Histoire du Mouvement National.

Ce dernier, je l'ai dit plus haut, était constitué de deux commissions : l'une préposée à l'organisation de séminaires et de colloques, la seconde au suivi de sources de l'histoire tunisienne en France (CSHTF). Travaillant tour à tour avec les deux commissions et mise à contribution comme secrétaire des séances, j'ai d'abord acquis avec des historiens -qui étaient mes aînés- une expérience de «secrétariat scientifique» qui m'a beaucoup appris sur leurs travaux (correction d'épreuves de communications et d'articles) et ceux des autres participants aux rencontres, sur les problèmes techniques posés par le microfilmage et issus des impératifs de l'indexation documentaire, sur les aspects pratiques et scientifiques de tout travail collectif et/ou rencontre. Sans le savoir, ce fonctionnement en commissions m'a plongée dès le début de mon recrutement avec les deux branches d'activités principales -celle des rencontres et manifestations scientifiques et celles des publications - qu'entreprend tout organisme scientifique de recherche. C'est ainsi que j'ai acquis au sein de ce Programme National de Recherche -qui deviendra centre de recherche en 1990- une technicité modeste mais multiple qui a rempli mes premières années d'un labeur intense, apparemment subalterne mais qui m'a été d'un profit d'autant plus grand qu'il n'était pas solitaire. Mon travail a en effet été nourri de longues discussions avec mes collègues <sup>sur des propos de qualité de sujets inspirés par</sup> les travaux historiens soutenus et ceux, nouveaux, qui se préparaient sous nos yeux, <sup>en part</sup> les manifestations scientifiques (colloques, soutenances, conférences...) auxquelles on se faisait un devoir d'assister, à la recherche d'informations et d'idées, en quête de contacts, afin de lutter contre l'isolement dans lequel on se trouvait.

Le compagnonnage – éphémère - de plusieurs collègues puis celui de Habib Belaïd -qui dure depuis 1985- m'ont donné la chance de bénéficier des avantages d'un travail d'équipe qui s'exprime à travers le bulletin de recherche *Watha'iq*, véritable monture de ce qui a constitué pour moi ~~une prise de~~ ~~une immersion dans~~ ~~connaissance réelle avec~~ l'historiographie tunisienne de l'époque contemporaine.

### Etre chercheur

A ce moment de mon introduction, il me semble que le lecteur (le membre du jury) comprendra pourquoi, je tiens dans ce rapport à mettre en évidence ce qui me semble être la chance de mon poste, ses difficultés et également les avantages et acquis qu'il m'a permis de capitaliser. ~~Le statut de chercheur est en effet~~ ~~juridiquement inexistant en Tunisie~~ ~~et si je ne l'ai pas compris au début de ma~~ ~~«carrière»~~, ~~Je sais depuis quelque temps~~, que l'acception ordinaire du métier s'entend comme un parcours solitaire. Le milieu universitaire tunisien, ~~comme les~~ ~~autres~~, consacre la figure de l'enseignant-chercheur. Cet amalgame recouvre deux images idéal-typiques : l'enseignant communique un savoir, le chercheur «découvre». Le premier transmet tandis que le second est appelé à faire la preuve de ses avancées en écrivant des articles, en participant çà et là à des rencontres nationales ou internationales qui touchent à sa spécialité, en achevant une thèse au bout de quelques années (puisqu'il ne fait rien d'autre que ses recherches) et en composant des ouvrages collectifs ou individuels.

Cet itinéraire «théorique» n'est pas le mien, parce que j'ai connu autre chose qu'un parcours solitaire et parce que j'ai appris qu'une des exigences et richesses du métier de chercheur réside dans la communication. Chercheur permanent au sein de l'ISHMN, j'ai signé en 1992 un « contrat d'association » avec l'IRMC, qui a scellé une collaboration volontaire, engagée depuis les temps du Centre de Documentation Tunisie-Maghreb. Cette association a donné à mes activités une respiration complémentaire. Les séjours prolongés des doctorants travaillant sur le Maghreb, les conférences et séminaires de chercheurs de toutes disciplines des sciences humaines et sociales (et ne travaillant pas forcément ou pas seulement sur le Maghreb et le monde arabe), m'ont fourni la possibilité de garder un contact permanent avec la recherche en train de se faire en France. J'ai trouvé là aussi des interlocuteurs qui, quoique non spécialistes du Maghreb, m'ont permis de diversifier mes ouvertures. Je dois à cette double appartenance

~~les textes de loi ne parlent que d'enseignants-chercheurs -~~  
~~\* faire référence aux textes~~

institutionnelle, le plaisir et le bénéfice intellectuels d'un passage continu entre les milieux scientifiques tunisien et français. Produit de ces deux milieux, je devenais ainsi chercheur à cheval entre ces deux universités <sup>Continentaux</sup> dont la proximité s'enracine dans leur histoire récente commune. Il me reviendra dans mes travaux ultérieurs d'approfondir la nature de ces liens scientifiques <sup>assise</sup> et leur évolution historique et leur contemporaine. <sup>En présence</sup> ~~de~~ <sup>de</sup> ~~autres~~ <sup>autres</sup> ~~liens~~ <sup>liens</sup> ~~scientifiques~~ <sup>scientifiques</sup> ~~avec~~ <sup>avec</sup> le ~~contexte~~ <sup>contexte</sup> de la situation coloniale, puis ~~de~~ <sup>de</sup> ~~la~~ <sup>de</sup> ~~décolonisation~~ <sup>décolonisation</sup>, j'ai ~~historiquement~~ <sup>historiquement</sup> ~~pour~~ <sup>pour</sup> ~~abouti~~ <sup>abouti</sup> à une réflexion sur le présent des relations scientifiques entre le Tunisie, le France. C'est ~~essentiellement~~ <sup>essentiellement</sup> le ~~reste~~ <sup>reste</sup> de ~~ce~~ <sup>ce</sup> ~~rapport~~ <sup>rapport</sup> décrit fidèlement les différentes facettes de mon expérience et de mon métier actuel de chercheur, il me semble qu'il doit s'ouvrir sur les étapes et les constituants de ce que j'ai appelé ma «propédeutique du métier d'historienne». J'espère les exposer en n'étant pas trop longue mais juste assez pour considérer, avec le recul suffisant, les apprentissages que j'ai accumulés depuis une vingtaine d'années environ, depuis que j'ai rejoint le corps des historiens universitaires tunisiens. Cette nomination qui m'a donné la chance de connaître ce dont je vais vous parler, me donne en plus aujourd'hui, une occasion privilégiée de dialoguer avec des collègues.

On a souvent évoqué devant moi cette formule issue des réflexions collectives de mai 1968 : «Des chercheurs qui cherchent on en trouve, des chercheurs qui trouvent on en cherche.» Il me semble que cet énoncé un peu cynique n'incite pas à la réflexion critique sur le métier de chercheur<sup>3</sup> mais abonde, au contraire, dans le sens d'une vision «managériale» de la recherche. Comme le dit Bruno Latour, anthropologue de la vie savante et observateur des laboratoires et des controverses scientifiques, «le fait d'aimer la science n'est en aucun cas un signe d'intérêt pour la recherche». A une conception de l'activité scientifique qui dévalorise le chemin au profit de «résultats», à une représentation abstraite de la recherche, je voudrais exposer – à partir de mon expérience – les conditions dans lesquelles se fait la recherche en Tunisie. Dans un champ scientifique plutôt dominé -en regard de la position des sciences dites dures-, les sciences sociales et humaines en Tunisie posent une série de questions qui se rattachent à des facteurs culturels,

<sup>3</sup> Bruno Latour, *Le métier de chercheur Regard d'un anthropologue*, Paris, INRA, «Sciences en questions», 1995, 96 p.

sociaux et politiques rarement explicités, notamment par les enseignants et les chercheurs, d'abord occupés par leur travail quotidien. Cette habilitation m'offre l'occasion de m'arrêter à ces problèmes par un récit concret de mes diverses activités.

### **Plan du rapport**

Depuis une sphère délimitée, celle de l'histoire contemporaine de la Tunisie, quel peut être le rôle du chercheur que j'ai appris à devenir ? Comment se forme un chercheur ? Et quel est le regard qu'il peut émettre sur cette expérience certes circonscrite mais qui renseigne sur un des itinéraires possibles dans l'enseignement supérieur en Tunisie ? Tel est l'objet de ma première partie, à la fois introduction à l'ensemble de mon activité de chercheur pendant près de vingt ans, mais également tentative d'explicitation du soubassement formateur de mes orientations théoriques et du socle de mes choix méthodologiques.

Je l'ai intitulée « Propédeutique de mon métier d'historienne ».

J'ai commencé par y exposer les différentes tâches que j'ai remplies au sein du PNR et que je continue à remplir avec mon collègue Habib Belaïd, dans le cadre de l'Unité d'Etudes et de Recherches Archivistiques au sein de l'Institut Supérieur d'Histoire du Mouvement National. Ces tâches se divisent entre organisation des archives, orientation des chercheurs qui les consultent, formalisation des contraintes de l'informatisation en relation avec les questionnements historiques, information sur l'état du microfilmage du fonds, conception et préparation des colloques biennaux, rédaction et réalisation du bulletin *Watha'iq*, organisation d'un séminaire méthodologique...

S'ajoutent dans cette «propédeutique» d'autres types d'activités qui me semblent essentiels dans ma formation de chercheur et auxquelles je consacre une grande partie de mon temps de production : la pratique des comptes rendus, la participation à des comités de rédaction de publications scientifiques.

Enfin, j'ai eu la chance de pouvoir dispenser des enseignements auprès d'étudiants de différents niveaux, dans les facultés tunisiennes mais également en France. Je les évoque en m'efforçant de montrer les bénéfices qu'ils m'ont apporté dans l'orientation de mes lectures et travaux : sur l'histoire des idées en France pour les étudiants tunisiens, sur l'historiographie coloniale et celle de la décolonisation du Maghreb pour les étudiants français. Ils m'ont également donné

l'occasion d'exhumer des documents du fonds d'archives microfilmées de l'ISHMN pour des exercices et démonstrations méthodologiques. Quant aux communications pour séminaires de DEA et doctorats, elles ont souvent été des étapes pour exposer un état ou une partie de mes travaux en cours ou en vue.

Dans la deuxième partie, je m'attelle à circonscrire mon chantier de recherche proprement dit : *Histoire culturelle et histoire des intellectuels en Tunisie (XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles)*.

Après la mise en évidence des circonstances qui m'ont menée vers le choix de ce champ de recherche, j'entreprends de relire la production de mes articles à la lumière de l'évolution qu'ils m'ont fait parcourir.

L'héritage intellectuel français dont je suis un produit de par ma formation n'a pas empêché –à moins qu'il n'ait suscité - l'émergence d'une quête ; celle de la définition de la culture tunisienne dont je fais partie. Dans cette contradiction apparente se loge l'essentiel de mes questions de fond et le choix de mon sujet de recherche académique était une façon de me donner les moyens d'analyser historiquement ce phénomène culturel dans lequel je vis. Tout en étant consciente de la charge négative qui accompagne le traitement des «francophones» en Tunisie, moins douloureux il est vrai qu'en Algérie mais porteur d'ostracisme idéologique, je ne renonce pas à considérer la langue comme un des nœuds<sup>4</sup> fondamentaux de la définition de la culture tunisienne contemporaine. \*

Avant que mes travaux donnent corps à mes intuitions et à mes observations vécues, j'allais emprunter un chemin qui, au gré des occasions et des rencontres scientifiques, devait petit à petit me mettre devant d'autres prismes de lecture de la vie culturelle actuelle en Tunisie, ses fondements historiques (et non pas seulement idéologiques) et les voies par lesquelles elle s'est singularisée.

Mon entrée dans le sujet a été faite sous influence, et comment peut-il en être autrement ? Influence de ma formation, je l'ai dit et influence de mes lectures. La vie intellectuelle française a toujours représenté pour moi un attrait privilégié, à travers l'amour de la littérature, du cinéma, du théâtre...A l'âge de «la

---

<sup>4</sup> J'emprunte ce mot pour sa beauté et sa puissance évocatrice au titre de l'ouvrage de Abdallah Bounfour, *Le nœud de la langue. Langue, littérature et société au Maghreb*, Aix-en-Provence, Edisud, 1994,

\* voir Tahar Khenini, *Ouvrage sur culture tunisienne en 1957*  
et surtout ses travaux linguistiques sur dialectal tunisien ;  
- Projet d'un dictionnaire (voir liens avec <sup>Garnadi</sup> <sup>du dialectal</sup> Breconche  
- Ens. d'articles édité par H. Amairyye, *Tunisien Cult*, 1998

redécouverte de soi», j'ai rencontré des écrits d'intellectuels<sup>5</sup> qui, dans le magma des études tiers-mondistes et marxisantes, ont attiré mon attention vers l'analyse des sociétés arabes en général. Le peu de place réservé à la Tunisie dans leurs ouvrages ~~ne vexait pas mon chauvinisme national, il~~ a fait naître en moi le besoin d'aller voir de près la pertinence d'hypothèses et de constats, pris le plus souvent dans l'histoire égyptienne, qui me semblaient ~~tout à fait~~ opératoires pour la Tunisie. *Il restait à les vérifier...*

Mon parcours professionnel a donné un contenu supplémentaire à cette quête à deux directions ; ayant à m'acclimater à une histoire du mouvement national qui, quoique mystifiée s'est dotée de moyens scientifiques de connaissance, j'ai pu me familiariser avec les sources de cette histoire (les archives microfilmées qui étaient petit à petit installées à Tunis) en même temps que je prenais la mesure de la production de la jeune «école historique tunisienne». De là à me poser des questions sur l'importance de la connaissance du passé dans la culture tunisienne actuelle, il n'y avait qu'un pas d'autant plus facile à franchir que je travaillais sur la période contemporaine (i.e dans la périodisation consacrée : la période coloniale).

Pour aborder scientifiquement ce « ring » immense, j'ai arpenté les travaux les plus connus qui pouvaient m'aider à tracer les premiers contours de mon sujet de recherche. En m'inscrivant en thèse d'Etat en 1988, j'ai choisi le titre de « *La production intellectuelle en langue française sur la Tunisie de 1850 à 1940* » espérant probablement assouvir un besoin d'exhaustivité et identifier, sans trop de mal mais avec seulement du travail, un <sup>un</sup> pan distinct <sup>de</sup> la culture tunisienne. La suite allait vite me donner la mesure de la complexité des problèmes méthodologiques que je remuais et ce projet d'inventaire tout analytique, raisonné, articulé et recoupé avec d'autres corpus que je le désirais, s'est vite ~~avéré~~ *difficile et même et* insuffisant pour rendre compte de l'enchevêtrement de cette histoire intellectuelle de la Tunisie contemporaine. Ont commencé à m'apparaître, dès ce stade, les problèmes de définition et d'approche qu'il me fallait remettre à plat pour essayer de tirer parti des travaux de mes prédécesseurs sur la culture (et il n'en manquait pas) ainsi que de la production somme toute assez prolifique dans le paysage éditorial et universitaire sur la vie culturelle tunisienne. Pour affiner

---

<sup>5</sup> Essentiellement A.Abdelmalek, A.Laroui, H.Djaït, J.Berque....



mes questions et préciser mes voies d'investigation, il me fallait resserrer la focale d'observation, autour des relations qui régissent l'évolution de la culture en général dans la société tunisienne contemporaine avec celle des intellectuels, figure qui me semblait être née, dans sa forme actuelle, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Restait à préciser comment, par quels canaux, <sup>par</sup> quels processus. Les liens entre colonisation politique et colonisation culturelle quoique toujours évoqués et même parfois frontalement traités par les travaux, me semblaient très descriptifs, ramenant souvent les descriptions de la culture, de l'enseignement, de l'art, de la création littéraire aux seuls rapports de force politique, certes incontestables, mais autrement plus subtils que la simple censure ou le traitement inégalitaire des Français et des Tunisiens.

Abandonnant la seule optique de reconstituer un matériau dans lequel je lirais, <sup>des shades distincts,</sup> des strates et des composantes de la culture tunisienne, et tout en essayant de garder en tête l'importance primordiale du fait colonial dans la société et la culture tunisiennes contemporaines, je me suis engagée dans le démêlage d'un écheveau où le profil des hommes, le rôle des institutions et la vivacité des moyens d'expression formaient des motifs très variés, en mouvement continu mais pas univoque.

En historienne, j'ai essayé de ne pas faire fi du poids des facteurs temporels, et tout en renonçant à une définition simple de la culture et de l'intellectuel tunisiens, j'ai entrepris de déchiffrer les noms des hommes et leurs divers cursus, les vecteurs et les techniques de communication, les œuvres et leur contenu, les discours et les silences, les formes de l'expression et ses objets afin de comprendre les ressorts et les entrelacements de la vie culturelle tunisienne au cours du XIX<sup>e</sup> et surtout du XX<sup>e</sup> siècle. Celle-ci est <sup>le plus souvent</sup> communément perçue comme ambivalente, dichotomique, binaire : on oppose couramment un *avant* et un *après* la colonisation, un point de vue *endogène* et un point de vue *exogène* (et on sait le poids de la culture dans le phénomène d'affirmation et d'appropriation identitaires), une composante arabo-musulmane et <sup>autre</sup> une composante française.

Cette recherche se poursuit encore aujourd'hui et ce rapport n'est, me semble-t-il, qu'un moment suspensif où la réflexion sur cette quête, encore inachevée, peut m'aider à la poursuivre autrement, <sup>à resserrer mes questionnements</sup>

A ce stade de l'évolution de mes travaux, j'ai l'impression d'avoir acquis une sagesse : celle de faire son compte à l'expression « Tradition/modernité », couple

infernale, à la fois incontournable et vide de sens, qui n'est significatif qu'en tant que tel et parce qu'il condense en lui des représentations labiles.

Enfin et parce que l'historien peut «comprendre le présent par le passé [et corrélativement] comprendre le passé par le présent»<sup>6</sup>, le chercheur que je suis est particulièrement attentif à un réseau de liens qui traversent la vie culturelle et intellectuelle : ceux qui régissent la connexion entre Savoir, Société et Politique dans la Tunisie contemporaine. Si la nouaison de ces relations est le fruit d'influences et principalement de la culture française, on ne peut s'arrêter à ce constat premier. A condition de ne pas se laisser obnubiler par une certaine histoire politique, on peut observer les transformations profondes qui interviennent au sein de la société tunisienne et notamment la conception de la culture et du savoir qui s'y répand. L'avènement de nouvelles formes de l'expression culturelle, la multiplication des modèles et des canaux de transmission intellectuelle, l'élargissement des couches sociales touchées par ces phénomènes accompagnent le processus d'affirmation de la figure de l'intellectuel dans une société, profondément religieuse et en même temps en voie de sécularisation.

Je terminerai enfin par une troisième partie qui tâchera de mettre un peu d'ordre dans mes perspectives de recherche. L'exercice est encore plus ardu que dans les parties précédentes, bâties sur un travail déjà fait et sur lequel il faut revenir synthétiquement.

Sans prétendre à aucune synthèse, j'énumérerai plutôt que je ne reconstruirai dans cette partie les grandes lignes directrices qui me tirent vers d'autres horizons. Alors même que je n'ai pas répondu à toutes celles que je me suis promis d'explicitier au fur et à mesure de mes travaux (la rédaction d'un tel rapport met l'impétrant dans une situation cruelle envers lui-même : il se rend compte de toutes ses défaillances), il faut également que je me prononce sur celles de l'avenir.

Pour l'avenir, je pense le résumer en trois mots-clés : culture politique, histoire de l'édition, historiographie. Et sans ordre évidemment, car le maître mot qui me préoccupe face à ces trois directions est celui d'enchevêtrement.

---

<sup>6</sup> Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1997, (Introduction par Jacques Le Goff), pp 57-66.

Et si l'objectif d'une contribution à une anthropologie historique de la « culture tunisienne » est très ambitieux, il ne constitue pour moi qu'un horizon. *de mes recherches*

Pour continuer à creuser la connexion entre histoire culturelle et histoire des intellectuels en Tunisie aux XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles, je pense adopter la métaphore de « niche culturelle » qui me semble contenir, pour le moment, toutes mes réserves méthodologiques : *calme*

« Chaque niche naturelle, au cours de l'histoire, sélectionne sur un ensemble virtuel d'innovations disponibles sa technique pertinente comme un organisme vivant prélève sur le bruit ambiant son information utile. De même que chaque système nerveux dans le règne animal organise son monde dans le monde, chaque organisation sociale devrait pouvoir organiser sa microsphère dans la mediasphère en vigueur ». <sup>78</sup>

---

<sup>7</sup> Régis Debray, *Manifestes médiologiques*, page 162

*Gallimard, 1994*

I  
**UNE PROPEDEUTIQUE  
DE MON  
METIER D'HISTORIENNE**

Je commencerai par un rappel rapide de ce que j'ai appelé plus haut le résultat des tâches de «secrétariat scientifique» et du rôle de suivi pour le microfilmage et l'organisation des archives. Outre les rapports rédigés pour le fonctionnement interne et à l'intention des différentes instances administratives qui ont contrôlé le cours du projet, j'ai présenté des communications et écrit des articles explicitant la méthodologie adoptée pour la base de données ARCHIVE, présentant des exemples de traitement et s'appuyant sur des questions de type historique. Certains de ces textes ont été rédigés à l'intention de revues de documentalistes et d'archivistes, mais nous avons pu également écrire <sup>pour des historiens</sup> ~~pour des historiens~~ ~~J'en fais~~ état dans ce rapport car ces textes m'ont appris à comprendre l'importance de l'effort de communication que nécessite tout projet scientifique. Quand le travail est collectif et s'appuie sur plusieurs compétences techniques, la tâche d'exposer les méthodes, de clarifier les buts, de dessiner les limites d'une entreprise est un effort de pédagogie très enrichissant pour celui qui l'accomplit.

Je ferai état des principaux textes, fruit de cet effort de communication scientifique, écrite et orale nécessaire à tout chercheur. Puis je présenterai chacun des supports de mon travail «souterrain»: le projet d'informatisation du fonds d'archives microfilmées, la conception et la réalisation du bulletin *Watha'iq*, l'organisation du séminaire de recherche *Usages d'archive et questions d'histoire*.

### **Du secrétariat à l'information : la nécessité de la «publicité» scientifique**

A reprendre la liste des écrits qui exposent les grandes orientations et le fonctionnement du projet à ses différentes étapes (écrits conçus et rédigés pour la plupart en collaboration avec Habib Belaïd), je retrouve les traces d'un travail en commun qui pose effectivement la question du statut de ce genre de production

mais constitue à mes yeux, une valeur ajoutée à mon apprentissage de la recherche.

Appelés à expliciter notre travail d'organisation des archives, du projet de leur mise en forme informatique et des premiers résultats réalisés, nous avons rédigé ces textes afin de dialoguer avec d'autres équipes de documentation, d'archive et de recherche en Tunisie et également en France. Ces interlocuteurs rencontrés à la Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine, aux Archives Nationales de France, à la Bibliothèque Nationale de France, au Ministère Tunisien de la Culture... partageaient avec nous la mission et les soucis de créer des instruments de recherche. Dans ces articles d'un genre un peu particulier, nous avons cherché à exprimer les acquis méthodologiques résultant d'une pratique originale des «sources de l'histoire tunisienne en France» : acculés à dépasser une lecture univoque de ces archives, nous nous sommes nourris des travaux des historiens pour tester les clés de classement et les pistes d'exploitation aménagées par notre travail d'ordonnement.

Ces textes qui sont effectivement des papiers «non personnels» représentent le fruit commun d'un travail d'équipe qui a pris conscience des nécessités d'une communication scientifique, admise pour les articles «originaux» mais moins courante pour l'élaboration des instruments de recherche. L'effet de répétition que l'on constate à travers ces textes s'explique d'ailleurs par la multiplicité des tribunes auxquelles nous avons cru bon nous adresser et qui nous ont demandé des versions écrites de nos interventions. Avec le recul du temps, j'ai appris à apprécier la vertu somme toute formatrice et maïeuticienne de ces textes.

Je ne fais état dans mon dossier que de trois de ces articles qui me semblent aujourd'hui les plus importants (précédés d'une astérisque\*)<sup>9</sup> parce qu'ils condensent un effort de recul par rapport au projet, une mise à distance des problèmes, un cheminement éclairant entre les problèmes techniques des archives et les interrogations historiennes générales qu'elles ont suscitées.

---

<sup>9</sup> Voir annexe ci-joint.

**1985** - La Commission des Sources de l'Histoire Tunisienne en France :  
Projet d'informatisation des archives, *Culture et informatique*, Tunis, CEDODEC,  
1985, pp. 12-14.

**\*1986** - L'informatisation au service des archives et de la recherche  
historique : l'expérience de la Commission des Sources de l'Histoire Tunisienne  
en France, *Les Cahiers de Tunisie*, n° 135-136, Tome XXXIV, 1986, pp 201-206.

**\*1986** - Archives, recherche historique et informatique : une expérience  
tunisienne, *Annuaire de l'Afrique du Nord*, Paris /Aix-en-Provence,  
CNRS/IREMAM, 1986, tome XXV, pp. 597-602.

**1987** - Les archives microfilmées de la Commission des Sources Tunisiennes  
en France, Tunis, *Actes du 1<sup>er</sup> séminaire sur l'Accès Universel aux Publications*,  
UNESCO, décembre 1987.

**1987** - Les archives microfilmées de la Commission des Sources de l'Histoire  
Tunisienne en France : Fonds, traitement informatique, outils de recherche, *Revue  
Tunisienne de Communication*, n° 12, Tunis, IPSI, juillet-décembre 1987, pp.37-  
55.

**1988** - Les archives microfilmées du protectorat : origine, état du fonds,  
perspectives, Journée d'études Béchir Tlili, Tunis, Faculté des Sciences Humaines  
et Sociales, 15 décembre 1987, *Les Cahiers de Tunisie*, Tome XXXVII, n° 143-  
144, pp.33-42.

**-1989** - Microfilmage et informatisation des sources de l'histoire tunisienne  
en France, *Correspondances*, Tunis, CDTM, n°7, mai 1989, p.3.

**\*1989** - Le traitement des sources de l'histoire tunisienne en France, *Le  
Documentaliste-Sciences de l'Information*, vol. 26, n° 6, nov-déc. 1989, pp. 227-  
232.

Après plusieurs années, je revois dans l'exposé des difficultés de notre travail, bouillonner toutes les questions méthodologiques et épistémologiques qui continuent à se poser pour moi dans mes travaux personnels et dans le travail collectif que je mène avec Habib Belaïd dans le bulletin de recherche *Watha'iq*.

Ce volet d'information scientifique s'est prolongé par d'autres actes de «patriotisme d'institution» : des textes de «publicité» rédigés principalement à l'intention des lectorats de revues étrangères.

Les titres principaux sont les suivants :

**1991** - L'Institut Supérieur d'Histoire du Mouvement National Tunisien : Naissance et orientations, *Africa*, Ano XLVI, n° 1, Rome, Institut Italo-Africain, mars 1991, pp. 135-136.

**1991** - La Tunisie et la recherche en histoire du mouvement national, *R.E.E.L.S.*, Paris, Institut du Monde Arabe, 1991.

**1992** - *Watha'iq* n°14, *Sources et Travaux historiques*, Revue de l'Association Histoire au Présent, Paris, 1992.

Dans le même esprit de faire connaître l'ISHMN, nous avons mis au point le prospectus et le catalogue des publications de l'ISHMN (1997). A l'avènement d'Internet et avec la décision politique d'en généraliser l'usage dans l'Université tunisienne, est apparu pour nous le besoin de «recycler» notre expérience de la communication scientifique, non plus en nous contentant de nos moyens artisanaux de chercheurs mais en collaborant avec d'autres compétences. Au cours de l'année 2001, Habib Belaïd et moi-même, avons pris en charge le suivi éditorial de la première version du site <sup>www</sup> de l'ISHMN. Sous la direction de Abdelkrim Gabous (un collègue enseignant à l'Institut Supérieur de Documentation<sup>10</sup>) et avec le concours de deux jeunes informaticiennes diplômées de l'Institut Supérieur des Multimédia, nous espérons présenter ce site à

---

<sup>10</sup> Auteur notamment d'une thèse intitulée *L'Iconothèque maghrébine*, ce collègue consacre son travail à pédagogique actuel à encadrer les dernières recrues d'étudiants de documentation aux nouvelles technologies de l'information (conception de bases de données pour Internet, desites ...)



l'ensemble de la communauté des chercheurs en sciences humaines et sociales au courant de l'année 2002<sup>11</sup>.

### **Le projet de base de données et ses différents volets : La connexion heuristique entre archives, informatique et histoire**

Je ne reprendrai pas ici le contenu de textes qui ont accompagné le projet d'informatisation. Ces textes sont énumérés ci-dessus, trois d'entre eux figurent dans ce dossier. Je me contenterai de jeter un regard rétrospectif sur l'essentiel des débats méthodologiques agités par les différents volets de cette entreprise.

Le projet du PNR, pionnier dans l'introduction de l'informatique à l'Université de Tunis, dans le domaine des sciences humaines et sociales, m'a fourni une chance supplémentaire, celle de prendre le temps d'apprécier les effets réels de cette technologie nouvelle sur le métier d'historien. Au fur et à mesure de notre initiation, nous nous sommes rendu compte que les vraies difficultés de notre projet d'informatisation n'étaient pas liées à notre ignorance de l'informatique. Un historien plus rompu à cet outil devait en faire publiquement la leçon. La table ronde «L'outil ordinateur et le métier d'historien»,<sup>12</sup> a été une occasion de dire que l'ordinateur n'est qu'un moyen supplémentaire au service de l'historien toujours sommé de clarifier sa problématique et d'explicitier ses hypothèses.

Déniaisés sur les effets miraculeux de l'ordinateur, nous avons appris par la pratique que notre effort essentiel devait porter sur la formalisation des données historiques contenues dans la masse gigantesque des archives microfilmées. La base de données historiques que l'on projetait de construire devait guider le repérage de documents à l'aide d'un ensemble de mots clés.

Ces mots clés se divisant eux-mêmes en termes du langage naturel, en noms propres et en événements notables datés, l'organisation informatisée devait

---

<sup>11</sup> Démonstration prévue pour le colloque du CERES, «*Les sciences humaines et sociales en Tunisie et les nouvelles technologies*», juin 2002.

<sup>12</sup> Prononcée par André Zysberg le 29 septembre 1988 à la Faculté des Sciences Humaines et Sociales. Reproduite dans *Watha'iq* N°10, pp. 75-80. Compte rendu dans *Les Cahiers de Tunisie*, tomes XXXVII et XXXVIII, N° 145 à 148, pp 191-194.

aboutir à trois instruments de recherche automatisés : un dictionnaire biographique, une chronologie, un thésaurus.

Ecueils et difficultés ont été évoqués en leur temps, pour dire les implications méthodologiques et historiques entraînées par ce travail titanesque. Comme des chercheurs de laboratoire confrontés à de grandes questions, nous avons présenté des expériences modestes et limitées pour essayer de faire valider nos acquis.

Les ambiguïtés du choix des événements et les préalables de toute périodisation ont été appliqués dans le numéro 7 de *Watha'iq*. Des réflexions accompagnent un essai de dictionnaire biographique dans le numéro 13 de *Watha'iq*<sup>13</sup> tandis que les problèmes posés par le thésaurus ont été développés dans les numéros 6, 10 et 11 de *Watha'iq*.

C'est probablement dans le projet de construction d'un thésaurus d'histoire contemporaine que mes collègues et moi-même sommes allés le plus loin vers une approche réfléchie de l'historiographie de la Tunisie contemporaine. La nécessité d'élaborer une somme structurée de termes clés pour interroger la masse des archives a donné un but concret immédiat et donc consistance à nos lectures croisées des archives et des travaux ; elle nous a permis de confronter par des exemples les relations existant entre l'apport des archives (leur langage, leurs conditions de production, ce que l'on appelle communément leur contenu en rapport avec leur contexte d'émission) et les questionnements historiques que nous étions censés suggérer par tel ou tel terme choisi afin de les intégrer dans un langage documentaire construit.

La transposition du langage naturel des archives en un langage documentaire contrôlé et hiérarchisé a mis au jour quelques exemples de problèmes historiques et historiographiques. Quelques-uns suffiront à illustrer mon propos.

Dès que l'on a voulu appliquer un plan de classement<sup>14</sup> de ce dictionnaire de mots-clés, nous nous sommes heurtés au manque de pertinence informative des catégories «Résistance» et «Identité» que l'on croyait opératoires pour la période coloniale et qui se sont avérées vides de sens.

---

<sup>13</sup> Un compte rendu a été fait par Samya Machat, in *Correspondances* n° 31-32, 1991, Tunis, IRMC. 13 Treize champs thématiques structuraient au départ ce langage contrôlé : *Les hommes et l'espace ; Vie sociale ; Islam et autres religions ; Droit ; Culture ; Administration ; Economie ; Finances ; Politique ; Armée ; Relations internationales ; Résistance et identité.*

De même et au niveau de la discussion des mots-clés «nationalisme», «national», «colonialisme», «colonisation», nous nous sommes rendu compte de la nécessité d'affiner ces concepts, d'en distinguer les divers usages dans les archives, de vérifier le vocabulaire des historiens tunisiens, et des autres...

Un constat historiographique <sup>aussi implacable qu'une</sup> amer : la faiblesse de l'histoire économique nous a fait nous rabattre sur des termes techniques et aplati ainsi l'analyse historique.

Enfin, la structuration plus poussée des termes relevant du champ des « Finances », nous a menés vers quelques problèmes de la fiscalité coloniale tandis que de la hiérarchisation du champ thématique « Administration » a émergé le phénomène de la dichotomie entre les deux administrations française et tunisienne pendant le protectorat. <sup>de la complexité</sup>

Nous étions conscients que les problèmes soulevés méritaient d'être traités dans les thèses à venir : la révélation de chacun d'eux a été pour moi une leçon de méthode et d'historiographie dont je continue <sup>aujourd'hui</sup> à tirer des conséquences.

### ***Watha'iq* : Un bulletin de laboratoire**

Un bulletin de laboratoire naît en 1984 dans le paysage des sciences humaines et sociales de l'université tunisienne : une aubaine de plus pour le chercheur en herbe que j'étais alors, car ce bulletin allait me fournir le cadre dans lequel, avec mes collègues, nous allions forger notre pratique de la recherche.

Le lecteur peut aisément lire l'évolution de ce bulletin, parallèlement à celle des chercheurs qui le conçoivent. J'ai fait état en 1995<sup>15</sup> de deux temps que l'on distingue dans la facture de ce bulletin, la césure principale se situant vers le numéro 11. Depuis, nous avons continué à évoluer et *Watha'iq* nous a conduits jusqu'à la conception d'un séminaire de recherche au sein de l'ISHMN.

Conçue d'abord comme un bulletin de liaison semestriel pour rendre compte de l'avancement des travaux, de la méthode de traitement et du contenu des archives, cette publication a renseigné les lecteurs sur l'informatisation et joué un rôle de vitrine des documents. Les rubriques articulant cette première formule résument la définition du bulletin : Etat d'avancement des travaux de la

---

<sup>15</sup> « *Watha'iq* : L'expérience tunisienne d'un chantier de recherche, 1984-1993 ». Communication présentée au colloque *Historiens du Maghreb, historiens au Maghreb*, (Fès, décembre 1995). Version publiée dans *Watha'iq* n°20/21, 1994-1995, pp.11-16.

Commission des Sources de l'Histoire Tunisienne en France ; une étude à caractère archivistique ou traitant d'une question informatique ; présentation d'un choix de documents vivants et inédits illustrant un événement, une question historique, un point de vue historiographique, un genre de documents ; publication au fur et à mesure de l'avancement de la base de données des *listings* (catalographie et analyse) et des index des descripteurs-matières, des noms de personnes, des noms de lieux.....

Après le «tournant» du numéro 11 de *Watha'iq* qui a coïncidé avec l'abandon du projet de la base de données<sup>16</sup>, le bulletin a poursuivi un cheminement tout aussi méthodologique et questionneur, mais d'une façon plus classique, moins contrainte par la commande d'informatisation, somme toute prématurée et hors de notre portée et des moyens scientifiques et techniques mis à notre disposition. L'archive, toujours présente, est désormais mise en perspective avec les bibliographies. Une phrase de Marc Bloch, choisie comme exergue du bulletin résume le credo de l'équipe.

*Watha'iq* est souvent considéré comme un support de signalisation d'archives ou de reproduction d'inventaires et nos collègues l'utilisent (et l'on s'en réjouit) comme réservoir de textes pour les TD. Cet usage pédagogique flatte notre penchant didactique et je continue avec Habib Belaïd à y expérimenter des choix méthodologiques ; de même que nous continuons à faire part à nos lecteurs attentifs de pistes de réflexion historiographiques. Le fait de ne pas le signer résulte certes du caractère collectif de cette publication mais c'est également un moyen de préserver une ligne «éditoriale» différente de la conception courante de la revue (comme ensemble d'articles signés par des auteurs) et de la collection thématique de documents.

Quoique largement distribué, *Watha'iq*, nous a renvoyé très peu d'échos de la part de nos collègues<sup>17</sup>. Cette situation de soliloque (à deux et parfois avec la collaboration d'autres collègues pour un thème ou un autre) a commencé à nous peser ; il nous était de plus en plus nécessaire de dialoguer ouvertement avec nos

<sup>16</sup> La séparation de l'ISHMN (dès sa création en 1990) <sup>si séparé de</sup> avec le Centre National Universitaire de Documentation Scientifique et Technique <sup>à</sup> entre autres « coûté » la perte de l'infrastructure informatique qui accompagnait le microfilmage des archives. La vague de la micro-informatique mettra un certain temps à imprégner les méthodes de travail dans le futur ISHMN créé en 1990.

<sup>17</sup> Remarque deux comptes rendus : Samia Machat, op.cit et Hassen Annabi, *Les Cahiers de Tunisie*, n°

151-6

154, 1er-4ème trimestre 1990, pp.299-298.

collègues, d'exposer nos conceptions et nos pistes d'une manière moins définitive et donc pas écrite. Il nous fallait « imaginer » une autre forme de communication.

Après une vingtaine de livraisons<sup>18</sup> largement nourries de la fréquentation des travaux des chercheurs, de plus en plus nombreux à consulter le fonds microfilmé et à nous « demander conseil », l'idée de créer un séminaire de réflexion a commencé à mûrir. Avec l'expérience, nous avons pris conscience des conditions pratiques de la recherche : individualisme, rapports verticaux entre directeurs de recherche et étudiants dirigés, non transversalité et non circulation de l'information et des questionnements, manque de partage des acquis et avancées. Aussi avons-nous réfléchi avec un certain nombre de collègues à constituer un espace de rencontre et de discussion dans lequel nous allions chercher en commun des terrains pour échanger nos interrogations et discuter ainsi collectivement les difficultés et les impasses de l'historiographie tunisienne.

Au cours de l'année universitaire 1999-2000, et à la faveur du déménagement de l'ISHMN dans ses nouveaux locaux du Campus Universitaire de la Manouba, nous avons organisé les premières séances du séminaire *Usages d'archive et questions d'histoire*, occasion de revivifier l'expérience « collective » de *Watha'iq* dans laquelle les travaux de nos collègues avaient joué pour nous un rôle de guide et d'orientation. En appelant des collègues documentalistes, archivistes, historiens ( toutes périodes confondues), sociologues, juristes, économistes... à agrandir le cercle de réflexion par la présentation de leurs travaux, nous avons cherché à jeter les bases d'une réflexion plus élargie sur les ressorts et les conditions épistémologiques de la recherche dans les sciences humaines et sociales en général et au sein de la discipline historique en particulier..

### *Usages d'archive et questions d'histoire*

Effort « d'innovation organisationnelle »<sup>19</sup> directement issu de l'expérience de *Watha'iq*, ce séminaire a été mis en place pour contribuer à une meilleure circulation de l'information (que nous jugeons insuffisante au sein de la

---

<sup>18</sup> Je renvoie à l'éditorial du n°20/21, 1994-1995 qui dresse le deuxième bilan de l'équipe après celui de 1995.

<sup>19</sup> Pierre Bourdieu, *Usages sociaux de la science*, Paris, INRA, 1997, page 57

\* *Statistiques des entretiens ?*

communauté des historiens) et pour défendre une certaine conception de la recherche.

Pour bâtir un pont supplémentaire entre les autres chercheurs et moi, pour affermir l'exercice du métier de chercheur, il fallait non seulement créer un lieu d'échanges et de débats mais également trouver une plate-forme qui réponde à une attente large de la part des historiens.

La question des archives, essentielle pour l'historien, occupe une place qui dépasse la nécessaire critique des sources, base de tout enseignement d'histoire et préalable à toute recherche historique. La mise au jour de nouveaux fonds et la nécessité de les exploiter selon les méthodes en vigueur donne au métier d'historien une dimension d'expertise qui quoique fondamentale, ne suffit pas à donner un statut scientifique à son discours ni à extraire leur part de vérité à des gisements de plus en plus riches.

En Tunisie et pour ce qui concerne l'histoire contemporaine, les fonds publics d'archives s'accroissent régulièrement de même que l'on observe une lente mise au jour de certains dépôts privés. La politique de collecte et d'exploitation de l'ISHMN l'ont doté d'une matière archivistique de plus en plus riche et diversifiée (archives textuelles, iconographiques, témoignages oraux...) qui élargit le spectre de la notion de «sources de l'histoire du mouvement national» et incite à une réflexion collective, ouverte aux autres sciences sociales (sociologie, économie, anthropologie, droit...) en même temps qu'elle est attentive aux implications scientifiques des nouvelles technologies (audiovisuelles, informatiques...). Au-delà d'une transdisciplinarité illusoire et en invitant au débat les historiens spécialistes des autres périodes (moderne, médiévale et ancienne), il <sup>apparaissent comme</sup> ~~serait~~ bénéfique de pousser les limites de l'histoire strictement contemporaine en allant chercher inspiration, débat et comparaison dans des ouvrages, articles, voire des instruments de recherche qui, par les questions posées, les outils utilisés ou les approches empruntées apportent à l'historien de la Tunisie contemporaine des perspectives enrichissantes, des clés de lecture renouvelées, des grilles de raisonnement.

A ce jour,

Une quinzaine de collègues tunisiens, maghrébins et français sont intervenus sur divers thèmes, instaurant ainsi dans cet espace de rencontre une tradition de réflexion soutenue à plusieurs voix. Ces rendez-vous périodiques avec

les chercheurs sont pour moi une parade de plus contre l'érudition routinière de la spécialisation, un des dangers que je redoute le plus.

## Mon penchant « revuiste » : le besoin de dialogue et de débat

Les revues représentent pour moi une grande partie de ma nourriture ordinaire d'historienne. Ma formation a orienté ma curiosité envers les revues d'histoire qui m'ont mise à leur tour sur le chemin des autres sciences humaines et sociales dont la discipline historique ne peut plus se passer. La fréquentation régulière des revues entretient chez le chercheur un état de vigilance méthodologique très salvateur. Autant que les travaux spécialisés dont je ne peux évidemment pas faire l'économie, les revues constituent pour moi un réservoir d'idées souvent inattendues et d'inspirations très rafraîchissantes.

Hormis mon goût pour leur consommation, mon intérêt pour les revues se voit à travers plusieurs choix de mon travail : dans le fait qu'elles se sont imposées à moi comme objet d'étude, dans les tâches de rédaction que je remplis au sein de collectifs, dans la production régulière de comptes rendus.

En me consacrant à l'histoire intellectuelle de la Tunisie des XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles, j'ai constaté le peu d'études historiques consacrées à ce genre porteur d'une grande part de la vie intellectuelle et de ses bouillonnements. Les revues culturelles et scientifiques forment un corpus très significatif et très parlant pour tout observateur de la Tunisie contemporaine. Je me suis tournée vers l'histoire d'un genre peu étudié en tant que tel, à travers des articles et un ouvrage en cours de préparation, dont je parlerai plus en détail dans l'exposé de mes travaux.

Je renvoie pour illustration de ce propos aux articles que j'ai publiés sur les revues françaises à Tunis pendant la Seconde Guerre Mondiale, à l'historique de la revue *Ibla*<sup>20</sup>. D'autres communications encore inédites sur les revues *Al Mabathith* et *Al Fikr*, sur les revues « coloniales », sur le Bulletin *Economique et Social de la Tunisie*<sup>21</sup> et, celui que je prépare sur *Al Majalla az-zaytouniyya*<sup>22</sup> sont autant de prolongements de cette entreprise d'arpenter l'histoire intellectuelle à travers ce moyen d'expression privilégié.

Par ailleurs, les revues sont au centre d'un ouvrage que j'ai engagé à l'IRMC, à partir de témoignages d'hommes de revues de sciences humaines et

---

<sup>20</sup> Voir ci-joint la liste des travaux et publications

<sup>21</sup> Textes en cours de publication.

<sup>22</sup> Projet soumis pour le XII<sup>ème</sup> colloque de l'ISHMN, mai 2002.



sociales de Tunisie, d'Algérie et du Maroc. En me concentrant plus spécialement sur un sous-genre particulier, j'essaie d'éclairer quelques conditions de la pratique et de la production scientifiques dans le Maghreb actuel. Composé d'interviews ~~de~~ <sup>des</sup> animateurs de revues, précédées d'une présentation générale qui situe leur importance dans la vie scientifique et intellectuelle en Tunisie et au Maghreb, cet ouvrage n'est pas seulement un travail d'historienne mais également le résultat d'une curiosité «ethnologique» envers les coulisses de la recherche et la fabrication de ces vecteurs de l'information scientifique que sont les revues.

La deuxième marque de mon attrait pour les revues s'exprime dans le plaisir avec lequel j'exerce mes tâches dans les comités de rédaction dont je fais partie. Discuter de la pertinence d'un article, concevoir une rubrique, monter un sommaire, concilier avec les auteurs les contours d'un texte avec les exigences du support qui les publie est une de mes occupations favorites. A travers le dialogue particulier qu'on peut engager sur la facture d'un texte, qui peut aller parfois jusqu'au rewriting et à l'accouchement assisté, se lit une fois de plus mon appétit d'échange et ma foi dans le travail de communication.

Je mentionnerai enfin comme dernier témoignage de mon tempérament «revuiste», la manie des comptes rendus, le besoin de dialoguer avec les chercheurs à travers les livres. Ces lectures sont autant de tunnels souterrains qui me permettent de circuler dans les soubassements plus ou moins clarifiés de mon projet de recherche. Quoique mineurs, ces textes m'aident à me positionner face aux travaux dont je rends compte. Je choisis le plus souvent des travaux qui se rapportent à d'autres terrains que la Tunisie pour proposer au lecteur tunisien des écrits qui me semblent mériter l'attention, qui sont susceptibles d'apporter des éléments de réflexion et de comparaison.

Car ce penchant pour les revues illustre en réalité une recherche de dialogue, une manière de dépasser la timidité des débats scientifiques dans le milieu universitaire tunisien, une façon détournée de m'exprimer sur des questions diverses et d'importance inégale. J'emprunte les livres comme prétexte pour m'adresser à mes collègues, leur faire part d'ouvrages intéressants, communiquer un jugement critique, tester un début d'hypothèse. En m'exprimant de manière incidente à propos d'une tendance de la recherche, d'un thème ou d'un genre, sur des résultats récents auxquels je suis parvenue, sur des doutes ou des

impasses que je traverse, j'ai l'impression de me délester d'un certain nombre de non-dits qui me semblent encombrer et gêner les débats scientifiques..

J'ai choisi de faire état dans ce rapport de la liste de ces comptes rendus selon une classification qui renseigne le lecteur sur les champs d'intérêt qui m'importent et la manière dont les ouvrages ont accompagné mon travail. Je les ai classés par ordre chronologique de parution et en les ventilant autour de six volets qui me semblent résumer les grandes directions de mes choix de lecture et de dialogue. On remarquera que ces comptes rendus se répartissent pour la plupart entre quatre revues : *Les Cahiers de Tunisie*, *Ibla*, *Correspondances* et *Rawafid*.

### 1/ « Rendre compte de la recherche en train de se faire »

Dès que j'ai commencé à rédiger des comptes rendus, j'ai pris cet exercice comme un prolongement du travail d'information scientifique dont j'ai fait état plus haut et qui concernait principalement le suivi de l'informatisation, de ses contraintes et de ses résultats. Le besoin d'élargir cet effort vers d'autres productions m'a mené vers des ouvrages de méthode historique ou de mise au point de l'état de la recherche, vers des rencontres qui donnent la primauté aux échanges méthodologiques, vers des publications qui incitent à réfléchir sur des approches ou des objets nouveaux dans la discipline historique.

1988 - L'Etat des sciences sociales en France, Marc Guillaume (dir), Paris, La Découverte, 1986 et Dictionnaire des Sciences Historiques (André Burguière), Paris, PUF, 1986, *Les Cahiers de Tunisie*, n° 141-142, pp. 235-238.

dir

1988 - Colloque Révolte et société, Paris, mai 1988, *Les Cahiers de Tunisie*, Tome XXXIII, n° 141-142, pp. 179-181.

1989 - Table ronde L'outil ordinateur et le métier d'historien, Tunis, septembre 1988, *Les Cahiers de Tunisie*, n° double 145 à 148, 1988-1, pp.191-194.

1989 - Réflexion sur informatique et histoire, *IBLA*, n°163, pp.141-148.

1993 - Etre marginal au Maghreb, Fanny Colonna et Zakya Daoud, (dir), Paris, CNRS/IREMAN, 1993, *Correspondances* n°11.

1996 - Colloque «Historiens du Maghreb, <sup>ous</sup> Histoire au Maghreb», Faculté de Dhar EL Mahrez, Fès, décembre 1995, *Les Cahiers de Tunisie* n°147. α

1996 - Colloque «Bibliographie de Jacques Berque», Paris, Janvier 1996, *Rawafid* n°2,.

1996 - Colloque «Les pratiques quotidiennes et la vie matérielle des femmes au Maghreb», Tunis, octobre 1996, *Rawafid* n°2,.

1996 - La Nouvelle Histoire et le Monde Arabe, M.A.R.S (Le Monde Arabe dans la Recherche Scientifique), n°7, Spécial, Paris, IMA, 1997, *Les Cahiers de Tunisie*, n° 172, pp 155-159.

1997 - Colloque «Attitudes devant les sciences», Programme National Mobilisateur (PNM), Centre d'Etudes et de Recherches en Sciences Sociales, *Les Cahiers de Tunisie*, n° 176, pp α

2000 – Présentation et résumé des séances de mars, avril et juin 2000 du Séminaire de l'UER Archivistiques : Usages d'archive, questions d'histoire, *Rawafid* n°5, ISHMN, pp

2002 – Compte rendu du cycle 2000-2001 du séminaire Usages d'archive et questions d'histoire, *Rawafid*, n°6, ISHMN, pp.

## 2/ Questions de méthode et problèmes d'historiographie

La deuxième catégorie de comptes rendus rassemble des signalements de travaux qui posent des questions historiographiques, donnent une vision de la recherche historique sur la Tunisie contemporaine en rapport avec le phénomène de la colonisation. J'inclus dans ce groupe également les ouvrages, qui sans parler

spécialement de la Tunisie, permettent de la replacer dans des cadres plus larges en rapport avec l'histoire coloniale en général ou celle de l'Empire Ottoman dont elle fait partie.

*Jocelyne Bekkila,*  
1989 - L'oubli de la cité. Récits de lignage et mémoire collective dans le Sud tunisien, Thèse doctorat Nouveau Régime, Paris, EHESS, 1989, *Correspondances*, n° 9811,

1991 - Catherine Hodeir, Michel Pierre, L'exposition coloniale, Paris, Editions Complexe, 1991, *Correspondances*, n°33-35.

1995 - Dossier bibliographique : Colonisation et décolonisation, à propos d'une vague éditoriale en général et de deux ouvrages en particulier, *Rawafid* n°1, *Tunis*, 1995, pp.

1997 - Inventaire des cartes et plans relatifs à la Tunisie, Zouhir Chelli, Tunis, CERES, 1997, *Rawafid* n°3, pp.

1997 - La Communication entre Tunis et Istanbul (1860-1913). Province et métropole, Andréas Tünger-Zanetti, Paris, l'Harmattan, 1996, *Correspondances*, n°47, octobre, 1997, pp.

1998 - La justice en Tunisie de 1856 à l'indépendance. Histoire de l'organisation judiciaire (essai), Mohamed Dabbab et Tahar Abid, Tunis, Ministère de la Justice, 1998, *Rawafid* n°4, *Tunis*, ISHANN, pp.

1999 - La grande Kabylie sous le régime turc, Joseph Nil Robin, Paris, Bouchène, 1998, *Correspondances* n° 56, 1999.

2002 - Fonctionnaires de la république et artisans de l'Empire. Le cas des contrôleurs civils en Tunisie (1881-1956), Elisabeth Mouilleau, Paris, L'Harmattan, 2000, *Rawafid*, n°6, *Tunis*, ISHANN, 2002, pp.

2002 - Histoire de France, Marc Ferro, Paris, Odile Jacob, 2001, *Correspondances* n° 69, 2002,

### 3/ Présentation de revues :

L'éventail de la production des revues en sciences humaines et sociales et les thèmes qu'elles abordent m'ont donné l'occasion de rendre compte de certains titres. Ces laboratoires d'idées apportent au chercheur une moisson souvent fraîche de travaux inédits, de pistes de réflexion sans oublier les signalements bibliographiques qui accompagnent les revues de qualité et qui sont d'autant plus précieux qu'ils sont souvent récents.

1998 - Actes de la recherche en sciences sociales, n°123, Paris, juin 1998, La croyance littéraire, *Correspondances* n° 52.

1998 – Naqd n°11, Alger, 1998, *Correspondances*, n°53.

1999 - La Revue des Revues, n° 25, Paris, IMEC, *Correspondances* n°55,.

1999 - Awal, Cahiers d'études berbères, La dimension maghrébine dans l'oeuvre de Mouloud Mammeri, n° 18, 1998, *Correspondances* n°57.

1999 - Le Débat n°105, Paris, Gallimard, mai-août 1999, *Correspondances*, n°57.

2000 - Le Débat, n°110. La fin des intellectuels, Paris, Gallimard, *Correspondances* n°61.

2000 - Comprendre n°1, Les identités culturelles, Paris, PUF, 2000, *Correspondances* n°62.

2001 - Naqd, n°13, Sciences, Savoir et société, Alger, 2000, *Correspondances* n°66.

2001 - Meta, n° 3, La traduction dans le monde arabe, Montréal, Les Presses Universitaires de Montréal, septembre 2000, *Correspondances* n°66.

2001 - *Le Maghreb en revues : Atelier Annuaire de l'Afrique du Nord*, AFEMAM juillet 2001, *IBLA*, n°187, juin 2001, pp 68-70. Publié aussi dans *Revue des Revues*, n° 29, Paris, IMEC/Entr'revues, pp 93-95.

2002 - *Genèses* n°44. Sciences sociales et histoire. Enseigner la nation, Paris, Belin, septembre 2001, *Correspondances* n° 70,.

#### 4/ Histoire intellectuelle et culturelle

La liste des comptes rendus <sup>qui suivent</sup> reflète mes tâtonnements dans le champ de l'histoire culturelle et intellectuelle. J'y fais état des divers travaux qui m'ont permis de prendre connaissance de plusieurs types d'études, qui m'ont donné la mesure de cette histoire dans d'autres « niches culturelles », <sup>à travers</sup> d'autres périodes, et dans les divers secteurs de la vie culturelle (comme par exemple l'édition).

1988 - Um Kulthum, Frédéric Lagrange, Mémoire de maîtrise, Paris III, juin 1988, *Correspondances* n°1.

1989 - «L'impossible biographie ?» Michel Foucault 1926-1984, Didier Eribon, *Les Cahiers de Tunisie*, n° 149-150, pp 3-7.

1990 - Les origines culturelles de la Révolution Française, Paris, Le Seuil, 1990, *Les Cahiers de Tunisie*, n° 151-154, pp 301-304.

1992 - A propos de deux correspondances de l'historien Marc Bloch, *Ecrire la société féodale*, Jacqueline Pluet-Despatins, Paris, IMEC, 1992, Les Cahiers de Tunisie, 1 et 2è tr. 1992.

1995 - *Itinéraire du savoir en Tunisie*, (Mounira Chapoutot-Remadi dir), Tunis, Alif, CNRS éditions, I.M.A, 1995, *Correspondances*, n°42.

ihel  
1997 - *La Tunisie des photographes. De l'avènement de la photo à l'avènement de la couleur*, Abdelkrim Gabous, Tunis, Cérés Productions, 1994, Rawafid n°3, Tunis, ISHMN.

1997 - Abulcassis. Abul Kacem Khalef Ibn Abbès Az-Zaharaoui, Grand maître de la chirurgie arabe, Saïd Mestiri, Tunis, Arcs Editions, 1997, *Correspondances* n° 50.

1999 - Les gens du livre. Edition et champ intellectuel dans l'Égypte républicaine, Yves Gonzalez-Quijano, Paris, CNRS éditions, 1998, *Correspondances* n°57.

1999 - Livres et lecture dans l'empire Ottoman, Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée, n° 87-88 *Correspondances*, n°59.

2000 - Littératures et temps colonial, ~~sous la direction de~~ Jean- Robert Henry *Correspondances* n°61.

(dir)

2000 - Les orientalistes sont des aventuriers, *Correspondances* n°61.

#### 5/ Témoignages et essais

Parmi les travaux les plus suggestifs sur l'histoire culturelle et intellectuelle, les biographies, témoignages et essais offrent une matière d'autant plus tonique que les tons et les objectifs de ces témoignages diffèrent. Ils renseignent directement sur la vie intellectuelle dont ils sont le produit. La lecture souvent agréable de ces livres n'empêche pas de les considérer comme des regards sur la réalité qui aident l'historien à créer une certaine distance par rapport à l'histoire dite «objective» et sérieuse.

1988 - Journal d'occupation, Arthur Pellegrin, Nice, Cahiers de la Méditerranée, 1986, *IBLA* n° 161.

1995 - Parole de femme, Radhia Haddad, Tunis Elyssa 1995, *IBLA* n° 176, tome 58, pp

1996 - La passion et le métier, Saïd Mestiri, Tunis, Arc Editions 1995, *IBLA*, tome 59, n°177, pp136-137

1997 - Les deux vies d'Etienne Dinet, peintre en Islam. L'Algérie et l'héritage colonial, François Pouillon, Paris, Balland, 1997, *Correspondances*, n° 49.

1997 - L'imposture culturelle, Hélé Béji, Paris, Stock, 1997, *Correspondances*, n°48.

1999 - Des noms et des lieux. Mémoires Algérie oubliée, Mostafa Lacheraf, Alger, Casbah éditions, 1998, *Correspondances*, n°58.

#### 6/Figures de chercheurs qui ont marqué la recherche sur le Maghreb

En même temps que le sillon «Histoire du savoir» sur le Maghreb commençait à s'imposer comme une des directions de mes travaux, j'ai commencé à m'intéresser de plus près à des œuvres et des auteurs plus ou moins célèbres qui ont eu le Maghreb pour terrain. Les travaux dont je rends compte sont souvent des hommages à de grands chercheurs et savants, des manifestations scientifiques qui rassemblent des lectures stimulantes à qui veut, comme moi, récapituler l'apport et l'originalité des analyses et des études de sciences humaines et sociales sur la Tunisie et le Maghreb.

1997 - Colloque «La sociologie religieuse de Robert Montagne », Paris, EHESS/Collège de France, juin 1997, *Rawafid* n°3, pp. *musulmane?*

1999 - Awal n°21, Bourdieu et l'anthropologie du Maghreb, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, *Rawafid*, n°5, Tunis, ISHMN, pp



2000 - Pluralité des cultures et dynamiques identitaires, Hommage à  
Carmel ↩  
Camilleri, *Correspondances* n° 63?, .

2000 - Enquêtes dans la bibliographie de Jacques Berque, Parcours  
d'histoire sociale, *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée*, n°83-84,  
1997, *IBLA* n° 186, pp.

2001 - Frantz Fanon, Alice Cherki, Paris, Balland, 2000,  
*Correspondances* n°68.

2001 - Opera Minora, Jacques Berque, Paris, Bouchène, 2001,  
*Correspondances* n°69.

## L'enseignement : Histoire tunisienne, histoire française

Je ne voudrais pas terminer cet aperçu des différentes facettes de mon métier de chercheur sans m'arrêter sur les avantages que je tire de mes expériences pédagogiques. Le statut théorique d'enseignant-chercheur dont je relève offre des profils plus diversifiés que ne le laisse croire cette étiquette unificatrice. J'essaierai de montrer pour mon cas dans quelle mesure mes enseignements innervent ma pratique de chercheur et fertilisent mes préoccupations de fond.

Je dois ces expériences enrichissantes aux collègues qui ont fait appel à moi dans le cadre de leurs cours, travaux dirigés ou séminaires annuels. Mes thèmes d'intervention différaient selon les publics qu'ils m'offraient. Chaque fois et en m'adaptant à la demande, je m'aperçois que mes cours, TD ou séminaires m'ont donné l'occasion d'affûter tour à tour les deux pôles les plus saillants dans mes thèmes de recherche depuis le début de mes travaux : histoire de France/histoire des idées ; histoire de Tunisie/ histoire coloniale.

Par ce croisement heureux, j'ai pu ainsi me «promener» entre l'histoire française (à l'intention des étudiants tunisiens) et l'histoire tunisienne et maghrébine (à l'adresse des étudiants français). L'enseignement «occidentaliste» me rattachait à un terrain d'élection, celui de l'histoire des idées en France tandis que les cours et travaux dirigés sur la colonisation et la décolonisation de la

Tunisie et du Maghreb fouettaient ma fréquentation de la production tunisienne. Pour les étudiants tunisiens, j'ai souvent eu à enseigner l'histoire de la France moderne notamment les mouvements de la Réforme et de la Renaissance, le Siècle et les idées des Lumières, les relations entre l'Europe et le monde. J'ai répondu avec d'autant plus de plaisir à ces demandes que la préparation de ces cours exigeait de mettre à jour ma bibliographie sur l'histoire intellectuelle française, terreau d'inspiration de mes questionnements (je développerai plus longuement ce point en exposant mes travaux). Quand mes collègues tunisiens et pour des niveaux plus avancés le souhaitaient j'ai illustré par un choix dans notre matériel archivistique, des questions de méthodologie telles que l'usage du langage administratif, les styles de la biographie, la relation entre les témoignages oraux et l'écrit...).

Pour les étudiants français, j'ai répondu à la demande d'enseigner l'histoire de la colonisation et de la décolonisation de la Tunisie et du Maghreb. Il

me fallait construire des cours synthétiques pour des étudiants peu au fait de l'histoire du Maghreb afin d'intégrer ce bagage à des enseignements généraux sur le monde arabo-musulman. Ces préparations m'ont donné l'occasion d'élaborer des dossiers pédagogiques nourris de comparaisons historiographiques entre les trois pays du Maghreb et la France.

Et l'historiographie est depuis quelque temps une de mes postures d'élection...

Ces enseignements - cours, travaux dirigés ou séminaires- sont classés par ordre chronologique et par institution.

1/ COURS ET TRAVAUX DIRIGES : ENSEIGNEMENTS ANNUELS, MODULES DE FORMATION OU SEANCES UNIQUES

\*Faculté des Sciences Humaines et Sociales, boulevard du 9 avril 1938

-TD, maîtrise d'histoire 1988-1991 : *Archives coloniales et histoire contemporaine de la Tunisie.*

-TD 3<sup>ème</sup> année histoire, avril 1994 : *Ville et Lumières.*

-TD 1<sup>ère</sup> année géographie, 1993-1994 : *Les relations entre l'Europe et le monde au XVIIIème siècle.*

-TD 1<sup>ère</sup> année géographie, 1996-1997 : *La France Moderne du XVIe au XVIIIème siècle.*

- DEA Hémiat, février 2002 :

\*Faculté des Lettres de la Manouba

-TD, 1992, 1993 : *Archives et histoire contemporaine : le fonds de l'ISHMN.*

-Cours et TD, 2<sup>ème</sup> année histoire, février 1991, *La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.*

-Idem, mai 1992.

-Idem, mai 1993.

-Idem, mai 1994.

- DEA Habib Kezadapeli  
- Cours S. Bergaoui, 4<sup>ème</sup> année histoire.

\*Institut Bourguiba des Langues vivantes

1<sup>ère</sup> année Lettres Françaises, février 1996 : *La Renaissance en Europe.*

\*Université de Pavie,

Séminaire de doctorat, novembre 1990,: *La méthodologie de la connaissance à travers les bibliothèques : le cas tunisien.*

\*Paris 7 Denis Diderot,

Cours de DEUG et licence , Février-mars 1990 : *La colonisation du Maghreb*

Cours de licence et monitorat de maîtrise, février-mars 1993 : *Colonisation et mouvements d'indépendance au Maghreb.*

2 / SEMINAIRES :

\*Institut d'Art, d'Architecture et d'Urbanisme de Tunis,

Séminaire de méthodologie en collaboration avec Habib Belaïd, mai 1996 : *L'archive comme représentation de l'espace .*

\*Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales

Séminaires de doctorat , janvier –février 2000

*Historiographie et événement : la crise d'avril 1922 en Tunisie*

*La connaissance de la Tunisie à travers l'archéologie, la botanique et la géographie*

*Les sabirs de Kaddour Ben Nitram*

*Etat des lieux et perspectives de l'histoire culturelle en Tunisie.*

\*Université de Paris I-Panthéon Sorbonne,

Séminaire de DEA, Janvier 2000.

*Les sabirs de Kaddour Ben Nitram.*

Le déroulé des intitulés des enseignements que j'ai dispensés et que je récapitule pour les besoins de ce rapport parlent clairement. Même si j'ai répondu chaque fois à des « commandes » de collègues, je remarque que les thèmes

révèlent une des articulations de fond de mon travail de chercheur : circuler entre les histoires tunisienne et française, croiser les historiographies.

Hormis le plaisir supplémentaire que me procure le contact avec les étudiants, le fait de parler aux uns et aux autres d'histoire « lointaine » m'oblige à réfléchir à la bonne distance. L'effort du pédagogue résonne avec la quête du chercheur : faire passer des connaissances sur des mondes peu familiers, tenir compte des décalages de culture, comparer des terrains et rapprocher les questionnements.

Voilà l'essentiel de la leçon que j'ai tirée de mes enseignements.

## Parler à une communauté de chercheurs

Ici s'achève cette première partie de mon rapport scientifique pour l'habilitation. Si j'ai fait précéder la présentation de mes travaux par un exposé détaillé sur divers pans de mon activité de chercheur, c'est que je crois sincèrement - et espère être arrivée à en convaincre mes lecteurs - que le métier de chercheur est un métier aux joies innombrables mais qu'il a également ses servitudes. Loin de correspondre à l'image idéaliste du « rat de bibliothèque », un chercheur est sommé de sortir de son trou. Ce métier procure une grande liberté, à condition de s'ouvrir aux autres, et il faut accepter de consacrer beaucoup d'énergie à des tâches souvent invisibles car ce fonctionnement souterrain construit des aptitudes et un savoir-faire.

Pour cette raison, j'ai tenu à rendre compte d'activités apparemment éparpillées, non identifiées, non lucratives aussi en termes de production et de visibilité alors qu'elles nécessitent du temps et des compétences.

Je me suis suffisamment exprimée sur l'apport de l'ensemble du projet d'informatisation. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, et malgré l'inaboutissement du projet, les efforts fournis dans ce cadre m'ont tout de même profité : ils ont été autant de terrains pratiques à mes ouvertures méthodologiques et m'ont fait prendre conscience que la recherche historique sur la Tunisie ne peut pas faire l'économie de s'interroger sur ses fondements épistémologiques.

Cette leçon fondamentale pour moi a guidé l'évolution du bulletin *Watha'iq*, monture, support et miroir d'une didactique de la recherche que nous avons appliquée au fur et à mesure que nous en découvrons les secrets. C'est dans *Watha'iq* que j'ai appris à chercher et à parler aux chercheurs. Et ce bulletin est un des moyens par lesquels je tente de construire des passerelles, d'assouvir mon besoin de communication.

Encadrer les lecteurs des archives de l'ISHMN, enseigner en amphitheâtre ou en TD, préparer un séminaire, participer à des groupes de recherche<sup>23</sup>, discuter de textes pour publication, rédiger des comptes rendus : j'ai tenu à inventorier dans

---

<sup>23</sup> Groupe Dirasat/Etudes maghrébines, Université de Tunis ; CMCU : Colonisation(s), décolonisation(s), nationalisme(s) : bilans historiographiques comparés : Paris 7/faculté des Lettres de La Manouba/ISHMN.

ce rapport toutes ces tâches apparemment subalternes parce que j'ai appris qu'elles sont essentielles dans l'itinéraire d'un chercheur.

Cette propédeutique est devenue avec le temps et l'expérience un vagabondage contrôlé et assumé. Et si je plaide en faveur de ces promenades, c'est qu'elles me redonnent l'énergie de replonger dans les profondeurs des eaux de mon chantier de recherche qui serait bien monotone si je n'avais pas autant de «divertissements».

*II*

**HISTOIRE CULTURELLE  
ET HISTOIRE  
DES INTELLECTUELS EN TUNISIE  
(XIXE-XXE SIECLES)**



Il faut souvent remonter très loin avant de déceler les raisons profondes de choisir un thème de recherche auquel on consacre plusieurs années et parfois même le restant de la vie de chercheur. A vrai dire, je ne sais pas d'où vient mon envie de travailler sur la culture et les intellectuels. Probablement de mon goût pour la lecture, ce «vice impuni» qui m'a mené de la littérature à la fréquentation des essais et de celle-ci à une curiosité pour le genre<sup>9</sup>, qui a mué à l'âge adulte en un penchant pour l'histoire des idées.

Et je me suis souvent posé « la question canonique de l'histoire des idées : " les livres font-ils les révolutions ? " ». Boudieu parle aussi de l'illusion typiquement scolastique de la toute puissance des idées.

### La dette et l'héritage

Puisque tout a commencé par la lecture, je m'arrêterai aux ouvrages catalyseurs de mes réflexions sur la vie intellectuelle et culturelle tunisienne.

Les ouvrages de Abdallah Laroui, Anouar Abdelmalek, Jacques Berque, Hichem Djaït, ont été pour moi des rencontres capitales. Je les ai lus en grappe au cours des années soixante-dix et quatre-vingts et ils ont tout de suite remué en moi des questions diffuses qui se résument dans la suivante : qu'est ce que «la culture arabe contemporaine» ?

Ces ouvrages, pour la plupart des essais au style allusif, dont la lecture exige des connaissances de terrain très précises, militent en faveur d'une conscience historique arabe critique, vis-à-vis de l'Occident développé et industrialisé qui l'a cantonnée dans une position «programmatische»<sup>10</sup>.

Dans ces travaux qui pèchent parfois par excès d'idéalisme ou de références philosophiques mais qui ont le mérite d'expliquer «l'échec» culturel arabe, j'ai trouvé plusieurs ferments de réflexion. Je les ai lus comme des réactions à une pensée «marxisante» (quoiqu'ils mettent en œuvre le découpage marxiste systématisé par Althusser : l'idéologique et le culturel forment une instance, un niveau à part dans la totalité sociale) car, sans nier l'utilité des analyses en termes de superstructure et d'infrastructure, les auteurs opposent à un

<sup>9</sup> «L'essai est exercice de pensée, quels que soient les domaines du savoir : il est mise à distance des certitudes reçues sans discernement, mise en perspective des objets faussement familiers, mise en relation des modes de pensée d'ailleurs et d'ici. », Eric Vigne, directeur de la collection «nrf Essais», Gallimard.

<sup>10</sup> Abdallah Laroui, *L'idéologie arabe contemporaine*, Paris, Maspéro, 1977 (1<sup>ère</sup> édition 1967), 238p.

\* Science, Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n° 141-142, mai 2002,

discours économiste très répandu dans les décennies 1960-1970, une tentative de penser les problèmes culturels du monde arabe actuel en explorant leurs fondements idéologiques, sociaux et politiques.

Par delà l'apport original de chaque pensée, Laroui, Berque, Abdelmalek, Djaït s'accordent à soulever le problème de la spécificité de la culture arabe contemporaine, face au Tiers Monde et par rapport à la catégorie des pays dominés à partir de laquelle Frantz Fanon<sup>11</sup>, a essayé de construire un modèle.

Les rapports entre arabité et islam sont inégalement traités par ces ouvrages, plutôt en creux chez Laroui par exemple, ils sont très explicitement mis en relief par Djaït qui se demande si «l'arabité peut véritablement se concevoir sans l'Islam» et en appelle clairement à la « conscience arabe et islamique »<sup>12</sup>.

J'ai puisé dans ces ouvrages très stimulants une inspiration à plusieurs niveaux qui dure encore puisque je continue régulièrement à les relire sans que leur veine suggestive s'épuise.

Je les rappelle ici succinctement pour dire ma dette <sup>œuvres</sup> avec ces auteurs et ce qu'ils m'ont inspiré. Outre des questions à portée générale telles que : "Qu'est ce qui définit la culture arabe?" J'y ai trouvé des affirmations « tranquilles » sur l'interdépendance entre idéologie arabe et idéologie de l'Occident.

En prenant de front l'interdépendance, ils suggèrent de se demander comment s'opère le contact d'une culture avec une autre <sup>Et d'autres questions s'en suivent:</sup> Qu'est ce qu'une influence «réussie»? Comment fonctionne une dynamique culturelle? Et comment peut-on l'étudier?

Ouvrages d'intellectuels sur la vie intellectuelle du monde arabe, ils permettent de poser des questions fondamentales telles que l'émergence de l'intellectuel dans le monde arabe, celle du rôle, du statut et de la fonction des intellectuels dans les sociétés arabes; celle de l'impact de certains intellectuels (comme Mohamed Abdou, Taha Husayn...), sur la formation de la conscience critique dans le monde arabe.

---

<sup>11</sup> Frantz Fanon s'est beaucoup inspiré de ses « vies » algérienne et tunisienne pour analyser le phénomène de la domination mais sa vision a occulté les dimensions arabes et musulmanes.

<sup>12</sup> Hichem Djaït, *La personnalité et le devenir arabo-islamique*, Paris, Le Seuil, 1974, p21, p.12 ;

Toutes ces questions me semblaient faire écho à une littérature très prolifique en France sur les intellectuels.

Celle des intellectuels <sup>français</sup> eux-mêmes est à l'origine d'une production essayiste considérable et très caractéristique dans le paysage de l'édition. Les grandes maisons ont toutes leurs collections d'essais et tout observateur extérieur est frappé par la prolifération de l'essayisme, parfois décrié (surtout par les scientifiques ou les adversaires) mais toujours vivace. <sup>en France</sup>

Autre caractéristique très <sup>de la période intellectuelle</sup> française: l'édition des correspondances, intimes mais également professionnelles, l'histoire des revues ...

Mais il y a également une production académique très riche sur l'histoire intellectuelle. L'histoire littéraire est certainement la matrice de cette branche qui ne cesse de se développer. Mais également l'histoire des sciences, l'histoire des techniques <sup>ainsi que celles des métiers et des professions (enseignement, éditions ...)</sup>

Chez les historiens, Lucien Febvre et Henri Berr qui inspirent jusqu'à l'heure actuelle des travaux très novateurs, dans des lieux très divers, sont les pionniers consacrés <sup>d'une histoire culturelle dynamique, diversifiée, ouverte en direction de domaines neufs.</sup>

Il serait inutile d'énumérer tous les enseignements, les équipes de recherche, les colloques, les rééditions, les revues qui s'intéressent à cette histoire. Il suffit de rappeler les noms de Roger Chartier, Jean-Pierre Rioux, Jean-Yves Mollier pour ne parler que des plus célèbres pour se rendre compte de la vitalité de cette branche de l'histoire dans la vie universitaire française.

Je <sup>pour ces noms</sup> rappelle pour dire qu'ils constituent pour moi une bibliographie de référence et que je tente d'après les acquis et méthodes que j'observe dans ces travaux de tester la validité de certaines questions, la possibilité de travailler sur les mêmes objets, les connexions thématiques possibles entre l'histoire de la Tunisie et l'histoire de la France au cours du XX<sup>ème</sup> siècle.

<sup>de la revue</sup> J'ai été attirée par <sup>ces ouvrages</sup> ces ouvrages parce qu'ils remplissaient un vide qui me semblait flagrant, celui d'une réflexion critique et comparée sur les intellectuels arabes. Leur contenu a « fait mouche » dans ces années <sup>de la revue</sup> de mon retour en Tunisie. Tout produit de la culture française que j'étais, ces ouvrages sérieux, inquiets me parlaient de moi, <sup>de la revue</sup> ils m'avaient <sup>de la revue</sup> remis en question, <sup>de la revue</sup> ils m'avaient <sup>de la revue</sup> remis en question.

Une des premières <sup>choses</sup> à laquelle j'ai été sensible en lisant ces ouvrages c'est le capital de concepts, d'idées, de représentations qu'ils renfermaient et qui <sup>de la revue</sup> susciteraient ma perplexité.

étaient directement puisées dans une culture française très approfondie et très maîtrisée. Je crois même que c'est ce qui a le plus aidé mes premières lectures, encore dépourvues de connaissances empiriques suffisamment développées. Tout en étant séduite par le contenu de leurs analyses, je constatais une fois de plus et sur d'autres que moi, plus talentueux, l'impact de la culture française, <sup>myse</sup> et l'épreuve de questionnements personnels, existentiels, <sup>confrontée à</sup> des contextes autres.

### A la recherche de la Tunisie

Deuxième constat immédiat dans ces lectures revigorantes : le peu de place accordé à la Tunisie.

Il est vrai que l'Egypte a une place quasi-paradigmatique dans le monde arabe. Le rayonnement intellectuel qu'elle exerce depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle est une des raisons qui explique l'importance et la vitalité de sa présence comme objet d'étude. Cela allait m'inspirer plus tard de chercher la place de la Tunisie comme objet d'étude, non pas par désir de réhabilitation mais pour comprendre la genèse des idées scientifiques développées à propos de la Tunisie.

J'ai évidemment pu me rendre compte à travers la lecture de ces ouvrages — par ailleurs capitaux pour une réflexion générale sur le statut et la fonction de l'intellectuel — de la place réduite et souvent très accessoire qu'occupe la Tunisie dans les analyses. <sup>J'ai parce constant</sup> Non par point d'honneur ou <sup>pas</sup> chauvinisme quelconque mais parce que les réflexions que je rencontrais me touchaient. ~~Cela~~ <sup>est</sup> souvent la force de certaines affirmations ~~qui~~ me donnait l'envie « d'aller voir » avec précision <sup>ce qu'il en</sup> était sur le terrain tunisien.

Dans mes débuts d'historienne bercés par les travaux sur la *Nahdha* et le réformisme en Tunisie, je trouvais des échos aux arguments que ces auteurs puisaient dans l'histoire, la linguistique, la sociologie... De mon point de vue tunisien, j'ai tout de suite remarqué que malgré les exemples, le monde arabe et musulman était traité comme une totalité abstraite. La typologie de l'intellectuel de Laroui (le clerc, le libéral et le technophile) construite à partir du cas de l'Egypte, vérifiée par lui pour le Maroc<sup>13</sup>, pouvait-elle être valable pour la Tunisie ?

<sup>13</sup> « On peut distinguer dans l'idéologie arabe contemporaine trois manières principales de saisir le problème essentiel de la société arabe : l'une le situe dans la foi religieuse, l'autre dans l'organisation politique, la dernière enfin dans l'activité scientifique et technique », A. Laroui, *op. cit.*, p. 19. Abdallah Laroui, *La crise des intellectuels arabes, traditionalisme ou historicisme ?* Paris, François Maspéro, 1978, 221p.

La sévérité de Hichem Djaït à l'égard de l'intellectuel est très tonique pour le lecteur mais, en même temps, on ne trouve pas beaucoup d'éléments directement puisés dans l'histoire intellectuelle de la Tunisie. Les écrits de H. Djaït dénoncent en effet «l'impuissance et le musellement de l'intellectuel tunisien et maghrébin», la démission de la pensée critique et le fait que les «intellectuels qui nous gouvernent ont cessé de l'être»<sup>14</sup>. Mais on ne rencontre pas d'analyse sur ni d'histoire

intellectuelle approfondie sur la Tunisie. Dans les ouvrages de Berque également, les références à la Tunisie sont plus consistantes, même si elles sont beaucoup moins fournies que les analyses sur l'Egypte, le Maroc ou l'Algérie. Les analyses pénétrantes de Berque sur la culture arabe sont nourries d'exemples pris dans l'histoire et le présent de la Tunisie mais elles sont souvent allusives et rapides et épéponymiquement dispersées.

Parmi les soixante textes choisis par Anouar Abdelmalek<sup>16</sup>, pour répondre à la question : « quel est le contenu d'idées de la pensée arabe contemporaine ? » il nous a semblé que les quatre textes des quatre auteurs tunisiens,<sup>17</sup> sont un matériau insuffisant de même que les trois périodiques étudiés (Al Fikr,

Outre que cette dernière date pour ses informations et sa bibliographie des années 60, on remarque la visibilité de la «pensée politique» tunisienne. Il ne s'agit pas bien entendu de l'ensemble de la vie intellectuelle mais des penseurs politiques les plus influents et les plus réputés à l'époque. Ce qui amène à se poser la question des rapports de la pensée politique tunisienne des années 60 avec l'ensemble de la production intellectuelle de la même période. Pas seulement dans le contenu des textes (ce travail n'est de toutes façons pas à dédaigner) mais également du point de vue du fonctionnement de la vie intellectuelle dans sa globalité. D'où pour moi, la confirmation de mon intérêt pour une étude de la vie éditoriale, de la vie scientifique, de la vie des institutions (logiques de création et aussi façons de faire), du rôle de certains hommes clés (ceux qui apparaissent vraiment mais ceux qui se cachent aussi ou ceux que cache le manque d'études).

<sup>14</sup> H ; Djaït, *op. cit.*, p.10.

<sup>15</sup> Par exemple pour le problème des formes d'expression dont il traite quelques aspects dans *Langages arabes du présent*, Paris, Gallimard, 1982, 392 p. Voir aussi *Le Maghreb entre deux guerres* ainsi que les autres écrits sur savants, ulémas et intellectuels du XIXème et XXème siècles.

<sup>16</sup> Anouar Abdelmalek, *La pensée politique arabe contemporaine*, Paris, Le Seuil, « Points », 1980 (3<sup>e</sup> édition), 381p.

<sup>17</sup> Habib Bourguiba, *Souplesse et souveraineté*, p. 100 ; Mahmoud Messaâdi, *La notion de nationalisme arabe*, pp 218-222 ; Al Tahar El Haddad, *La Tunisie et le socialisme*, pp 237-242 ; Ahmed Ben Salah, *La rationalité du sous-développement*, pp 255-258.

La Tunisie, c'est devenu un lieu commun, est un carrefour d'influences, une rencontre des cultures. Etant le produit d'une des influences les plus marquantes, les plus signifiantes de la période contemporaine, je voudrais comprendre comment se « fabrique » un produit culturel ?

Quelle est la place de la culture française dans la culture tunisienne ? Le terme culture est encore pour moi très innocent, peu problématique à ce stade de mes recherches.

C'est beaucoup plus tard que j'allais m'apercevoir de sa complexité, de sa polysémie, de la nécessité de parcourir tous ses sens et d'étudier tous ses usages avant de (et pour) préciser celui que j'allais en faire.

## La quête et le choix d'un sujet

Au bout de quelques années s'est posée pour moi la question du choix d'un sujet.

En 1988, je me suis inscrite à une thèse d'Etat sous le titre provisoire : « *La production intellectuelle en langue française sur la Tunisie entre 1850 et 1940* », et j'ai présenté le texte programmatique suivant.

Depuis le XIXème siècle, la Tunisie a fait l'objet d'un grand nombre d'ouvrages, d'études, d'articles en langue française dans des domaines divers, publiés à Tunis ou en France, essentiellement.

1. Comme base et préliminaire à ce travail a commencé l'établissement (qui se veut le plus près possible de l'exhaustif) de cette production intellectuelle.

Le matériau-source de réflexion a pris d'ores et déjà des proportions qui justifient sa limitation : ont été exclus de ce matériau tous les ouvrages littéraires ou d'inspiration littéraire (type impressions de voyage) et cette limite un peu arbitraire parfois transgressée devra donner lieu à une réflexion qui servira de contrepoint aux sources ainsi sélectionnées : les études à caractère ou prétention « scientifique ».

L'établissement puis la présentation de ce matériau ouvrent la voie à deux types d'évaluation : une évaluation idéologique, une évaluation théorique.

2. Une lecture idéologique est destinée à replacer cette production intellectuelle dans le cadre politico-idéologique de la colonisation. Pour cela les études, ouvrages et articles recensés ont fait l'objet d'un classement selon les types de textes qu'ils représentent : textes normatifs, descriptifs, monographies, textes de réflexion, analyses de projets...

Au-delà de ces distinctions (pas seulement formelles), il s'agit de retrouver, de mettre en évidence les stéréotypes idéologiques tels qu'ils sont mis en œuvre dans des analyses concrètes, des questions précises ou des considérations générales.

3. L'évaluation théorique de cette production doit partir de l'état des disciplines « scientifiques » et des domaines du savoir en Europe entre la fin du XIXème et le début du XXème siècle : pendant cette période où l'orientalisme accouche des percées dans les sciences sociales, il s'agit de situer le savoir appliqué et produit sur la Tunisie. C'est ainsi qu'il faudra vérifier par exemple

l'influence qu'a eu le positivisme sur la sociologie en général et celle appliquée à la Tunisie en particulier ; de même on s'interrogera sur les liens entre libéralisme et droit colonial « tunisien ».

A cet égard, la grille de classement et de lecture établie pour ce matériau répond à une double exigence :

-celle de restituer le domaine propre et déclaré de chaque ouvrage considéré dans les termes et les classifications de l'époque (ex : « droit musulman »).

-celle de rendre compte de l'évolution des divers domaines de la connaissance, des différentes disciplines qui ont abouti à la formation des sciences sociales actuelles (ex : ramification de la sociologie en anthropologie, ethnologie, ethnographie...).

Le remplacement de ce savoir sur la Tunisie dans le cadre scientifique général de l'époque doit ainsi constituer une réflexion épistémologique sur les sciences sociales.

#### 4. Périodisation : 1850-1940

Le double remplacement de cette production dans les contextes politico-idéologique et intellectuel pose d'emblée des problèmes de périodisation.

Le choix de la longue période s'impose par l'objet même de la recherche : étudier des canaux de diffusion du savoir, des trajectoires d'idées nécessite une période d'observation assez longue. Partant des dates politiques communément admises, cette étude sur l'évolution des regards systématiques sur la Tunisie se fera entre 1850 (30 ans avant la consécration politique de la présence française en Tunisie) et 1940 (dernier ébranlement avant la vague de la décolonisation).

Dans ce cadre chronologique simple et arbitraire, il s'agit de retrouver le (ou les) temps de la pénétration des idées, de l'accumulation et de l'application d'un savoir sur la Tunisie ; il s'agit de mettre à l'épreuve de faits autres que politiques une histoire des idées dont la politique (et le « mouvement national ») n'est qu'une expression parmi d'autres. Le temps, les dates, les événements établis par l'histoire politique seront non des données mais des repères qu'il convient de confronter à d'autres aires d'interrogation de l'histoire contemporaine.

5. Se situant entre l'histoire des idées (celle des idéologies et des pensées systématiques) et l'histoire culturelle (au sens strict, celle de la connaissance et au sens anthropologique, celle des visions du monde), ce travail se veut un essai d'histoire intellectuelle. C'est ainsi que le champ de cette thèse se propose de



couvrir à l'intérieur des productions culturelles celui, plus circonscrit, de l'ensemble des ouvrages portant sur la Tunisie, parus en France ou en Tunisie, écrits par des Français ou des Tunisiens en langue française. La reconstitution de cette production intellectuelle écrite devra faire apparaître la naissance et le développement des idées et des idéologies, les formes de pensées communes, les catégories partagées, les schèmes incorporés, individuels ou collectifs. De même qu'elle devra mettre ce matériau en relation avec le champ intellectuel environnant, celui de la gestation des sciences sociales (dans leurs objets, leurs méthodes, leurs produits).

6. La dimension idéologique et intellectuelle de cette étude devra être complétée par une recherche sur les enracinements sociaux de la production, de la circulation et de la diffusion des idées et du savoir appliqué à la Tunisie.

-un fichier bio-bibliographique des auteurs, établi parallèlement au matériau-source proprement dit est destiné à dessiner les types (et également les individualités) de ceux qui ont joué le rôle d'«intermédiaires culturels» : aux données sociologiques s'ajoutent les renseignements sur les itinéraires de formation de ceux que l'on peut considérer comme des agents de diffusion du savoir et de l'idéologie, afin de replacer cette forme de production dans son champ social.

-La réception de cette production semble plus difficile à appréhender. Son approche se limitera à un seul des « usages de l'imprimé » : celui des bibliothèques. Trois ont été choisies pour être comparées (une privée, une publique, une officielle) dans la mesure où chacune représente un « dessein » particulier et constitue une image du réservoir des connaissances constitué sur la Tunisie.

-Une étude de l'histoire matérielle du livre à Tunis entre le milieu du XIXème siècle et le milieu du XXème siècle (édition, circulation, diffusion...) devra donner une approche concrète d'un des aspects de la vie intellectuelle à Tunis : les moyens, les techniques, les supports de l'imprimé en général et du livre en particulier.

-Autre axe auquel il faudra rattacher cette histoire intellectuelle, celui de l'enseignement de et par la langue française, vecteur de propagation des idées. Au-delà d'une analyse de la « politique coloniale d'enseignement, il faudra surtout souligner l'impact intellectuel de la langue française, l'héritage qu'elle

impose et le capital culturel qu'elle constitue à travers et par-delà le substrat idéologique multiforme.

Le cas spécifique de la Tunisie doit, entre autres, nous permettre d'évaluer la quasi-exclusivité française (par rapport à l'Europe), d'observer le phénomène de la traduction en arabe, de situer le rôle de l'Égypte dans la diffusion et la mobilité des idées en Tunisie entre 1850 et 1940, de retrouver décalages, adaptations, transformations, « acclimatation » des idées et du savoir considérés.

7. L'analyse proprement dite de ce matériau se fera à travers trois démarches dont le recoupement permettra d'examiner les rapports que soulève cette production intellectuelle : entre idéologie et politique, entre idéologie et connaissance scientifique, entre théorie et méthode scientifique.

-Une étude lexicographique de certains termes (ex : colonie, indigène, appellations de la Tunisie, civilisation, empire, indépendance, tunisien...) devra montrer la naissance, la fréquence, l'évolution de certains schèmes, parfois les détournements de sens, les silences...

-Une étude thématique (pour le moment différente d'une « analyse de discours ») reprendra les grands débats agités entre le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle et le milieu du XX<sup>ème</sup> à Tunis et qui imprègnent, alimentent ou éclairent cette production (ex : Orient-Occident, langue, femme, nationalisme...)

-Une étude épistémologique s'attachera à décomposer les éléments de cette activité cognitive mise en œuvre à propos et sur la Tunisie, à interroger les méthodes, situer les résultats, relever les paradoxes (théoriques, idéologiques ou factuels) à l'intérieur du mouvement général des connaissances en France aux XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles.

L'accent sera surtout mis sur la discipline historique, beaucoup de travaux ayant été consacrés à l'anthropologie et la sociologie coloniales au Maghreb (Algérie et Maroc en particulier).

8. Ainsi, à travers la production intellectuelle en langue française sur la Tunisie de 1850 à 1940 (titre provisoire de cette thèse), se profilent trois hypothèses de fond que ce travail se propose de vérifier :

-La liaison entre idéologie et savoir suffit-elle à expliquer la place de la Tunisie dans l'ensemble de la production intellectuelle française consacrée au Maghreb entre les milieux du XIX<sup>ème</sup> et du XX<sup>ème</sup> siècles ? Une étude comparative des travaux, des auteurs, des domaines, des organisations

scientifiques dans le Maghreb colonial permettra de situer le traitement scientifique réservé à la Tunisie par rapport à celui de l'Algérie ou du Maroc.

- Quel rôle a pu jouer cette production dans l'élaboration de l'idéologie nationaliste ? Seront étudiés comme « dépôts conscients » la littérature politique et le discours historique.

- Quels ont pu être les prolongements, les usages, les adaptations, les reproductions de ce double « héritage » scientifique et idéologique à travers le contexte, les moyens, les buts de la production intellectuelle d'après les années 1950 ?

*Je constate que* *ce* *a été inégalement mis en œuvre.*  
*de travail*  
ce texte programmatique, ressortent (après quelques années) des constantes, <sup>apparaissent</sup> des élargissements, <sup>de même qu'on distingue</sup> des mises en veilleuse, des confirmations et également quelques impasses. <sup>Caf qu'en cours de route,</sup> De nouveaux problèmes ont émergé, <sup>de nouvelles</sup> autres hypothèses ont surgi, <sup>quelques obstacles</sup> empêchements ont obstrué <sup>des directions de recherche.</sup>  
*Dis le dépôt de cet argumentaire, je me suis fait reprocher*  
La longueur de la période m'a été « reprochée ». Mais je pensais et je <sup>continue encore</sup> continue à le faire que les phénomènes intellectuels doivent s'observer sur la longue durée, notamment si l'on veut détecter le substrat ancien qui perdure tout en évoluant et <sup>ou même apprécier</sup> les innovations plus ou moins exogènes qui ont petit à petit transformé la vie et les pratiques intellectuelles. Au fur et à mesure de l'avancée de mes travaux, il m'est arrivé de faire des incursions au-delà de cette fourchette chronologique, travaux qui m'ont apporté quelques confirmations de mes intuitions. J'ai en effet effectué quelques enquêtes sur l'après-guerre et les années 50 pour étudier les débuts de l'université tunisienne, le rôle de certaines revues influentes<sup>18</sup>, les contours du monde des libraires et des imprimeurs à Tunis. *et tout récemment j'ai exposé les grandes lignes du débat intellectuel qui a régi en Tunisie depuis l'indépendance jusqu'aux années 80\**  
Cet argumentaire, comme tous les textes du genre, sanctionnait les premiers jugements que je formulais sur mon « ring ». <sup>à l'époque de sa rédaction et</sup> Plusieurs pistes allaient apparaître en cours de route, y compris du point de vue du matériau : ainsi le <sup>pour circonscrire</sup> champ des revues s'est imposé à moi, tout comme la vie éditoriale, ses contraintes <sup>thème.</sup>

<sup>18</sup> Al Mabathith, Ibla, Al Fikr, Al Majalla az-zaytouniyya ( en projet), les débuts des Cahiers de Tunisie et de la Revue Tunisienne de Droit, ... en attendant Al Alam Al Adabi, Al Kehene...

et ses coulisses . Le problème linguistique que ce texte inscrivait en creux (dans le fait de « sélectionner » les écrits en langue française) devait reprendre tous ses droits, notamment par la prise en compte de la production en arabe (pour les revues, pour l'œuvre de Thaâlbî, <sup>à propos</sup> des écrits historiques ou <sup>pour apprécier l'ensemble de la</sup> la création éditoriale).

Le problème de la définition de l'intellectuel a surgi alors que je pensais pouvoir le mettre entre parenthèses. Lancinant, jamais résolu, <sup>Ce thème</sup> agit comme une bouée à laquelle on se raccroche de temps en temps pour la lâcher lorsque le vent souffle favorablement...  
*J'ai dû procéder à quelques réductions dans ce vaste programme: par exemple pour l'histoire de bibliologie, l'histoire sociale, celle des acteurs, devait naturellement prendre davantage de place, de même que les aspects épistémologiques que je prévoyais de traiter ne pouvaient l'être que dans le cadre appliqué du terrain-Tunisie. Il prendrait une part <sup>si grande</sup> au développement de mes recherches.*  
D'autres affinements et même quelques vagabondages imprévus mais utiles vont survenir après ce premier balisage ambitieux, large, mais encore valable quoique je n'aie pas parcouru toutes les pistes que j'y annonçais, ni tenu toutes les promesses que j'y proclame.

J'ai exprimé dans la première partie de ce rapport intitulée « Ma propédeutique », les différents enseignements corollaires, <sup>de l'itinéraire de recherche</sup> mais également <sup>le fait</sup> que ~~je~~ travaillais sur l'histoire politique de la Tunisie, à partir des archives administratives politiques. <sup>Or, non seulement cela ne me suffisait pas mais j'en avais fait aussi un objet de réflexion.</sup> *Or, non seulement cela ne me suffisait pas mais j'en avais fait aussi un objet de réflexion. Or, non seulement cela ne me suffisait pas mais j'en avais fait aussi un objet de réflexion.*

**Poids de l'histoire dans la culture et dans la culture politique**  
*de réflexion*  
La légitimité d'entreprendre une histoire du mouvement national ne dédouane pas les historiens, <sup>d'obtenir</sup> de manquer à leur devoir de critique des sources. Aussi ai-je engagé mes premiers travaux dans une lecture <sup>plus</sup> « innocente » des archives <sup>et j'ai souvent</sup> *délectée de faire des "retours" sur des questions traitées ou considérées comme connues*  
Dans ma communication sur l'AEMNA<sup>19</sup>, la première qui s'attaque à ce projet de réexaminer la genèse de la culture politique tunisienne, mon choix s'est porté sur une organisation de jeunes maghrébins au sein de laquelle on lit toutes

<sup>19</sup> Préliminaires pour une étude de l'AEMNA dans les années 30 à travers les archives du Quai d'Orsay, in *Les mouvements politiques et sociaux dans la Tunisie des années 1930*, Tunis, 1987, pp. 317-328.

nationalistes des époques indépendances

les promesses de la future élite. L'AEMNA a été un foyer de résistance culturelle, un moyen de prise de conscience politique avant de devenir dans les années trente une tribune politique reflétant les positions des nationalistes sur les questions comme l'enseignement, instrument d'émancipation des peuples, sur l'étude de la langue arabe et l'histoire des pays d'Afrique du Nord, sur l'accès des Tunisiens aux postes de fonctionnaires, sur l'éducation féminine, sur l'unification maghrébine.

Perpétuant la tradition de la Khaldounia, de Sadiki et de la Zitouna, l'AEMNA a de plus traduit l'inspiration à l'unité maghrébine défendue par les différents nationalismes du Maghreb pendant les années trente. Elle a permis au nationalisme maghrébin de tisser des liens avec des personnalités et des mouvements anti-colonialistes européens et de sensibiliser ainsi à la question maghrébine certaines fractions de l'opinion française et internationale.

(Reste à savoir comment)

Pour l'heure, je relevais essentiellement la dimension maghrébine de cette pensée politique en gestation et dans l'exil et le fait que ces jeunes<sup>20</sup> qui accèdent à une dignité politique deviendront les interlocuteurs de la France au moment des décolonisations. Ces deux observations dessinent deux sillons vers lesquels je reviendrai plus tard.

### Regarder de près, juger de loin les archives

Dans la démarche de revenir au langage des archives pour en sonder les discours, quelques sondages effectués sur le thème « Informateurs et information historique »<sup>21</sup> m'ont servi « d'échauffement » pour un article dont l'objet était de mettre en évidence la « construction » d'un fait (en l'occurrence la révolte) par les acteurs de l'époque.

Pour le numéro de *Watha'iq*, il s'agissait moins de détecter la valeur objective des informations contenues dans les documents que de déterrer ce que cette matière a de subjectif, fluctuant, donc vivant et à soumettre à la critique historique. Il suffit de revenir à la manière dont l'administration consigne

<sup>20</sup> Adel Ben Youssef a soutenu récemment une thèse sur Les étudiants tunisiens de l'Université française de 1880 et 1956 (en arabe).

<sup>21</sup> Pour le numéro 8 de *Watha'iq*, 1987, pp. 13-16.

Tike

l'information, à l'usage qu'elle en fait, à la crédibilité qu'elle lui accorde - implicitement ou explicitement - à l'itinéraire de l'information- reconduite, amplifiée, ou infirmée, pour éprouver les premières méfiances, marquer les reculs préalables.

Une typologie des informateurs suivie d'une présentation des pratiques de collecte et d'utilisation de l'information suscitent les premiers soupçons face à ce type de source historique. Parmi les informateurs connus, une place à part doit être faite aux censeurs car ils contrôlent l'information, surtout celle en langue

arabe, particulièrement surveillée et suspecte pendant la période coloniale. Certains dont on remarque les rapports, quitteront l'administration et auront par exemple des carrières de savants. Je leur réserve d'autres travaux

Informateurs fonctionnaires

Certains dont on remarque les rapports, quitteront l'administration et auront par exemple des carrières de savants. Je leur réserve d'autres travaux

Destinés à assurer l'expédition des affaires courantes, les documents de l'administration coloniale française, civile et militaire sous le Protectorat sont les traces de la gestion politique et administrative de la Tunisie mais pas des preuves indiscutables des faits qu'ils relatent.

pendant la période coloniale, certains plus répressives que d'autres (par ex après les décrets "scellés") marquent une cuspation de la censure

S'interroger sur leurs auteurs, retrouver les bases sur lesquelles ils ont été établis et les fins poursuivies, déterminer leur itinéraire et leur usage... sont des opérations nécessaires à l'appréciation historique de ces traces du passé. Loin de constituer une matière objective et neutre, ils offrent une vision de la réalité dans laquelle l'historien doit entrer prudemment, en d'autres termes ils doivent être regardés de très près et jugés de très loin.

A la lumière de quelques exemples (1897, 1906, 1911, 1912, 1934 et 1938),

j'ai essayé d'examiner la manière dont les archives rendent compte de certains soulèvements. Dans le contexte colonial, l'administration française, confrontée aux révoltes, réagit selon un schéma, et semble en même temps donner à partir de 1911 une explication plus politique aux mouvements.

face aux archives de l'ad m° coloniale, fr. a porté sur les documents qui relatent les révoltes

En examinant cette matrice, on remarque deux moments dans la production administrative, policière et politique : le moment où l'on rapporte les faits, leurs causes, leur déroulement ; ceux qui relatent les suites, la répression, les poursuites, les procès. Le corps de l'administration du protectorat dans l'exercice de ses fonctions mobilise un matériel linguistique, statistique qui consacre la gravité des événements et qui, de toute évidence, sont source d'inquiétude : le vocabulaire exprime la tension qui monte et le sentiment d'insécurité qui s'accroît

\* la révolte à travers les archives françaises du protectorat, réflexions sur quelques cas, Révolte et société, Paris, L'Harmattan de la Sorbonne, Histoire au présent, Tome 1, 1989, pp 163-172.

S'agissant de la vision des révoltes offerte par cette littérature officielle et écrite –à la fois organe et fruit de l'administration coloniale- nous retrouvons, à travers la relation des faits de révolte, leur explication et le sens octroyé par les rédacteurs des documents, les caractéristiques d'un récit où l'information historique est à chercher non dans les seuls faits rapportés mais par leur intégration dans l'ensemble des conditions de production des documents.

### Attention un mot peut en cacher un autre

L'analyse du vocabulaire des archives est une démarche encore plus périlleuse dans les opérations dites d'inventaire. Car le recul de l'interprétation vient de la lecture attentive des documents. Un inventaire part d'un classement préétabli et les archivistes, même les plus consciencieux n'ont pas le temps de tout lire. Le plus souvent, ils partent de mots clés vite repérés dans les documents, qu'ils soient ceux des auteurs, ou le fruit d'une intervention (les fameux A.S des archives administratives sont un réservoir de mots clés). Aussi l'historien qui ne peut se passer évidemment des répertoires doit-il être vigilant face à leur organisation, à leur esprit de classement, se méfier presque des assignations, en tous cas garder son sens critique.

J'ai appris à garder cette distance à force de fréquenter nos répertoires, sachant que les archives qu'elles ordonnent ont été écrites, utilisées et classées d'abord par leurs usagers de l'époque. Et l'expérience très approfondie du thésaurus a été de ce point de vue un long dressage : choisir des termes pour la recherche oblige à être très modeste devant les classements, *à les mettre en perspective, à considérer l'archive comme une production à plusieurs temps, non pas à des filtres successifs.*

Aussi, quand au gré d'un colloque ou d'une rencontre, on nous demande de présenter un inventaire archivistique sur le thème, la tâche n'est pas facile et il faut là aussi sagesse observer.

Pour le colloque de l'ISHMN sur «La résistance armée en Tunisie aux XIXe et XXème siècles», la sélection des archives *que nous avons présentée* est ~~passée par un~~ crible méthodologique<sup>22</sup>. Le terme de «résistance» apparaît en effet très rarement dans

<sup>22</sup> La résistance armée à travers les archives microfilmées de l'ISHMN in *La résistance armée en Tunisie aux XIXe et XXe siècles*, Tunis, ISHMN, 1995, pp 9-39. Introduction à un fonds d'archives (*avec collaboration avec Habib Belaid*)

les titres de cartons ; sélectionner à travers d'autres mots-clés est une manière de restituer tous les faits qui peuvent maintenant être perçus par les historiens comme des actes, des événements, des phénomènes de résistance. Seuls quelques cartons évoquant explicitement l'usage, la découverte d'armes de contrebande ou parlant de «révolution armée» permettent de qualifier ces mouvements de résistance armée. Les autres termes forment une nébuleuse : *agitation, soulèvement, révolte, insurrection, dissidence, troubles, razzias, mouvements de tribus, réactions de tribus, réaction de tribus à l'occupation, sécurité/insécurité...*

*Dans cet exercice apparemment simple, j'ai retenu des constructions historiques importantes qui m'ont édifié une fois de plus. Un terme, en relief ou en creux les accompagne tous : c'est le mot « tribus » ! Sur la nécessité de passer au crible le vocabulaire des archives, de comprendre le choix des termes, de contextualiser l'emploi de « L'éternel inventaire », ce passage obligé de toute recherche historique,*

*Certains,*  
exige donc un effort de transposition dans la période et <sup>dans</sup> la peau des rédacteurs des archives. L'opération n'est pas simple, ni automatique ni directe ; elle est le produit d'une « construction », suppose esprit d'invention et parfois même *En l'occurrence et dans cette*  
d'imagination !

*mot(s) censés rendre compte de la constellation de des populations un terme-clé, une réalité qui fait peu -*

A réfléchir sur les notions de « parole » et de « témoin » en histoire<sup>23</sup>, à l'occasion d'un autre colloque de l'ISHMN sur le thème « Histoire orale et relations tuniso-française de 1945 à 1952, la parole aux témoins », m'a menée à constater que la qualité de témoins (remise en selle par l'histoire dite orale) peut être attribuée à des journalistes, à un chroniqueur radiophonique... et même à tout rédacteur d'archive. Même si cette conclusion ~~est~~ <sup>pour un peu loin les limites de la</sup> un peu excessive, elle vise à <sup>définir</sup> mettre en garde contre toute spécificité de l'attitude historique devant les sources <sup>du terme</sup> dites orales. Celles-ci sont effectivement une matière utile à l'historien et l'historiographie tunisienne est encore un peu jeune à ce sujet. Mais le courant se développe et il ne faudrait pas laisser croire que la <sup>''</sup> découverte <sup>''</sup> récente de ce matériau exige des historiens différents. Le métier est le même face à tous les documents, qu'ils soient oraux ou écrits et l'archive est souvent une parole de *témoin transcrite.*

<sup>23</sup> L'archive, la parole et le témoin. Communication au colloque *Histoire orale. Les relations tuniso-françaises (1945-1950)*, (ISHMN/Université de Reims, Tunis, mai 1996, en collaboration avec Habib Belaïd). Tunis, ISHMN, 1998, 300p. (pp.17 à 28).



L'écriture ~~est~~ <sup>est en effet</sup> un discours ~~de~~ distinction entre discours oral et écrit ~~à~~ une certaine validité technique qui ne doit pas outrepasser les premières mises en perspective de la source. (Les interrogations de l'historien restent)

La place de l'écrit

La lecture des archives ne laisse pas de surprendre l'historien. Tout comme un mot peut en cacher un autre, un événement aussi, puisqu'il peut être fabriqué, peut en cacher un autre. J'ai eu à m'en rendre compte lors d'un « retour sur la crise d'avril 1922 »<sup>24</sup>, à la fois consacré <sup>un événement</sup> par les archives et par l'histoire nationale.

Au début de cette enquête, j'ai eu d'abord la surprise de constater que le terme « crise » a été lancé pendant les "événements" à la fois par l'administration coloniale et la presse de

l'époque. La rhétorique journalistique et celle de l'administration encomrent les dossiers, sans aller jusqu'à dire qu'il ne s'est rien passé, on ne peut que remarquer <sup>une</sup> cette inflation de commentaires et de discours. Combien d'affaires <sup>qui concernent le phénomène</sup> créent de l'archive <sup>et</sup> finissent par tomber dans l'oubli. Si celle-ci n'a pas été oubliée, c'est qu'elle a pris place dans un autre processus : celui de la commémoration, <sup>Cette perpétuation de l'événement par la mémoire</sup> qui fait pencher vers la thèse d'une mise en scène politique que les dirigeants du Destour ont orchestrée et réussie, à force de pétitions, de

que l'on découvre dans les séries qui couvrent de l'événement 1922, et notamment les mois de mars-juillet.

télégrammes, de tournées de propagande et même après une marche spectaculaire. Les événements d'avril 1922 ne semblent marquer un <sup>et</sup> dans cette commémoration est « oubliée » par les historiens d'aujourd'hui, tout comme des éléments « objectifs » restent flous - par exemple le nombre exact des manifestants, encore inconnu - alors même qu'ils pourraient donner <sup>une</sup> mesure de cette manifestation, <sup>une appréciation de son ampleur.</sup>

l'histoire du mouvement national car ils sont les premières manifestations d'ampleur par laquelle le Destour teste ses forces et son impact. Son sein se peuplent de nombreux modèles d'exemple.

Cet événement fondateur de la résistance nationaliste est régulièrement célébré par les cellules destouriennes jusqu'en 1937. <sup>Cette perpétuation</sup> on ne peut pas s'empêcher de penser que les événements du 9 avril 1938 ont <sup>peut-être</sup> pris la place, <sup>avec le dessin</sup> "d'effacer" <sup>ce modèle ?</sup> Cette « découverte » très stimulante est la preuve que tout fait, aussi consacré soit-il, gagne à être revisité. Et c'est ce que j'ai fait en recoupant les archives du moment, les mémoires de certains témoins et la littérature historique.

En regard des acquis de l'histoire tunisienne contemporaine, il me semble que cet événement (en plus du fait qu'il offre une occasion de se demander comment

<sup>24</sup> Retour sur la crise d'avril 1922, Rawafid, n° 3, Tunis, ISHMN, 1998, pp 123-151.

se fabrique un événement en histoire)<sup>25</sup> dévoile qu'il a été possible, non pas par la seule volonté de quelques héros (et tout événement est rattaché à des héros) mais parce que certaines conditions culturelles et politiques étaient réunies. La première de ces conditions se lit dans les profondeurs de la société : l'écrit a acquis en Tunisie une force d'existence au point de pouvoir devenir un vecteur de trouble. Les campagnes de presse sont le fait de «camps» diversifiés, les vagues de télégrammes -même sollicités- attestent d'une foi dans cet acte, dans cette manière d'exprimer son opinion. Il me semble que c'est là une des explications de cette flambée nationaliste qui aura une efficacité telle que Bourguiba ressentira le besoin de la reproduire pour la remplacer et évincer Thaâlibi dans la mémoire nationale<sup>26</sup>.

Pour <sup>mieux étudier</sup> revenir au rôle de l'écrit <sup>qui s'impose</sup> dans la société tunisienne, un numéro de *Watha'iq*<sup>27</sup> a été entièrement consacré à ce thème. La collecte de soixante documents que l'on a choisis <sup>visée</sup> montre ~~l'absence~~ la profonde mutation apportée par la diffusion de l'imprimé, vecteur essentiel des débuts d'une culture politique en Tunisie.

Le terreau du nationalisme se trouve dans ces nouvelles pratiques qui se répandent, comme par exemple la lecture des journaux, la diffusion de tracts, l'écriture de télégrammes ou l'acquisition d'une carte d'adhésion au Parti du Destour.

→ La naissance des journaux en Tunisie date d'une soixantaine d'années environ dans les années vingt et le premier journal nationaliste, *Le Tunisien*, est né en 1905. Ce journal <sup>une</sup> marque <sup>remarquable</sup> la conjonction entre le nationalisme et la culture écrite : deux traits d'une «modernité» qui s'installe et s'incruste en Tunisie. Non pas que l'oralité devienne désuète ou inefficace : des phénomènes comme la «rumeur»<sup>28</sup> par exemple restent très importants à analyser dans le cours des événements mais également dans la mise en évidence de la nature du lien social au sein d'un groupe. Seulement, le passage à l'écrit va changer les mentalités et les comportements des Tunisiens et l'accès à une certaine forme de la vie

<sup>25</sup> « L'événement qui survient est un moment, un fragment de réalité perçue qui n'a d'autre unité que le nom qu'on lui donne... », Arlette Farge, *Des lieux pour l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1997.

<sup>26</sup> Une «comparaison» frappante : la manifestation du 5 mai 1922 a lieu devant le Palais beylical, celle du 9 avril 1938 devant le Palais de Justice !

<sup>27</sup> *Watha'iq* n° 24/25, « Entre histoire culturelle et histoire politique. La Tunisie des années vingt ». Tunis, ISHMN, 1998-1999

<sup>28</sup> «Le plus vieux média du monde», J.N. Kapferer, Paris, Le Seuil, 1987.

politique, précisément celui de la résistance à la colonisation, épousera les codes qui régissent le dialogue, le conflit ou la médiation dans la vie politique française.

Rien ne naît brusquement en histoire : ce phénomène est né depuis la fin du XIXème siècle en Tunisie mais les années vingt marquent tout de même une étape importante dans une généralisation telle qu'elle s'exprime précisément dans une manifestation comme celle d'avril 1922 ; cet « événement » n'a été possible que grâce à une évolution notable d'une catégorie d'intermédiaires politiques et

culturels, ces lettrés qui « participent à une pensée gestionnaire et utopique »<sup>29</sup>. *Il a marqué l'itinéraire des premiers nationalistes et à ce titre, fournit une sorte de modèle reproductible, transmissible et à la limite substituable (avril 1938?)*

**Archive et histoire**

La fréquentation serrée des archives a quelque chose de vertigineux. Quand on y plonge, on se rend compte que cette production « écrite » (je ne parle que de l'écrit ~~mais~~ <sup>tout en</sup> je pense aussi aux sources « orales »), froide aussi est le lieu de plusieurs usages intrinsèques et extrinsèques.

J'ai parlé plus haut des mots des archives, de ceux des rédacteurs et de ceux des classements archivistiques pour essayer de démonter l'idée qu'il ne faut pas les « croire » ou seulement jusqu'à un certain point, pour <sup>arriver à</sup> pouvoir vraiment poser les bonnes questions. Je voudrais maintenant m'attaquer à un autre type de soupçon, celui qui essaye de comprendre comment les ouvrages historiques font usage des archives.

Pour l'historien, cette question est fondamentale. Car son métier consiste essentiellement à manipuler des archives (et j'emploie ce terme à escient).

Comme tout historien, j'ai ~~une~~ pratique de la citation, de la paraphrase et même de <sup>peux exprimer</sup> une "opinion" la fusion avec un "avis" exprimé par le document. De ces attitudes devant le document et de la lecture des historiens, je tire une leçon : les travaux d'histoire que l'on fréquente, que l'on consulte, que l'on élabore sont une composition en principe ordonnée selon des règles partagées, mais pas toujours clairement exprimées *car le plus souvent pas assez réfléchies.*

Essayer de voir quels sont les divers usages qu'une étude fait des archives est une posture qui me devient de plus en plus chère car elle est très éclairante sur le rapport que l'historien entretient avec le statut de l'archive et aussi avec le type de

<sup>29</sup> Serge Berstein, La culture politique, in *Pour une histoire culturelle*, J.P.Rioux et JF. Sirinelli, (dir), Paris, Le Seuil, 1997.

je me pose la question de savoir  
questions qu'il pose. En d'autres termes, <sup>quel</sup> est la conception de l'historien devant ce qu'on appelle la «vérité historique», une <sup>idée</sup> chose inatteignable mais qui est tapie en chacun et commande à son exercice du métier d'historien.

La question est aussi vaste que banale mais elle se pose à moi depuis le début de mes travaux et le fait même d'avoir une énorme production d'archives à ma disposition (un des luxes mais également une des difficultés de l'histoire contemporaine !) me rend très sensible à ce point.

Pour traiter de cet aspect, <sup>fait de le</sup> le circonscire à un type d'ouvrages, ceux qui concernent le mouvement national, ne suffit pas à aborder cette question épistémologique majeure. Tout en pensant à cette littérature, je me suis posé la question suivante : comment en ce qui concerne le mouvement national, les écrits se parlent ou ne se parlent pas, se répondent ou s'ignorent, se contredisent ou se répètent et sur la base de quelles «preuves», de quels documents, de quels consensus historiographiques ou de quels désaccords ?

Un atelier de réflexion<sup>30</sup> autour d'un ouvrage célébrissime *L'Afrique du Nord en marche*, de Charles André Julien a servi de base à une démonstration suivie d'un débat passionnant avec les collègues, preuve que cette préoccupation méthodologique est partagée par tous.

Cet ouvrage de commande<sup>31</sup> (de l'éditeur Julliard), paru en 1952 est également un ouvrage d'opinion et de combat dont l'objectif essentiel est de rappeler à la France la nécessité de repenser son rapport aux trois pays du Maghreb. Historien mais également témoin et acteur (il a été secrétaire général du Haut Comité Méditerranéen entre autres), C.A Julien s'exprime en tant qu'intellectuel sur une situation sociale et politique qu'il a intimement connue (par son rôle politique, ses fonctions administratives et par ses analyses scientifiques). Son constat est clair : la France doit tenir compte de la caractéristique religieuse, fondamentale des sociétés maghrébines, sociétés dont les mutations sont telles qu'on ne peut nier la montée de forces politiques et sociales déterminantes.

Cet ouvrage occupe une place importante dans l'historiographie tunisienne, pour les politiques mais aussi pour les historiens, il reste une lecture incontournable, une référence inévitable, un passage obligé. Il est très présent

<sup>30</sup> Séance du 13 mars 2000, « Usages des archives dans l'histoire du mouvement national », Séminaire *Usage d'archive et questions d'histoire*.

<sup>31</sup> Par l'éditeur Julliard, 1<sup>ère</sup> éd. 1952, 2<sup>e</sup> éd. 1953, 3<sup>e</sup> éd. 1972. Deux rééditions récentes  
— en 2001 par les éditions Cérès Productions et Tunis, collection  
— en 2002, aux éditions OMNIBUS à Paris, avec une préface de A. Rey -  
Goldzeiger. 3462

dans les travaux, souvent cité. Or cet ouvrage, je m'en suis aperçue à cette occasion, n'utilise pas d'archives ou très peu, n'en cite pas en tous cas. Il fait manifestement une synthèse d'archives qu'il a beaucoup fréquentées (d'autant qu'il a dû en produire) et d'ouvrages et la troisième édition est augmentée d'une bibliographie (un modèle du genre !).

Voilà donc un ouvrage important réédité trois fois<sup>32</sup> qui mobilise très peu d'archives. Ce cas illustre une conclusion simple : en histoire, on ne fait pas des livres importants seulement avec des archives ! Sans décourager mon goût pour cette matière froide qu'il est passionnant de tirer de l'obscurité, ce constat renforce une autre conviction : l'importance de cet ouvrage vient du moment où il a été écrit, <sup>(1952)</sup> l'audace de ses analyses a déplu à l'administration coloniale mais fait son succès auprès de l'opposition française et des nationalistes tunisiens. Les historiens ont suivi à cause des qualités de rigueur de l'étude et parce que l'histoire du mouvement national est encore en train de s'écrire...

Ainsi en reprenant ces travaux, non pas dans le sens chronologique dans lequel ils sont présentés dans la liste mais dans un enchaînement des idées qui m'habitent face à la place de l'écrit dans la culture <sup>en général</sup> et dans la culture politique, <sup>en particulier</sup> je me retrouve en tant qu'analyste mais aussi en tant que consommatrice et productrice d'écrits devant des questions très importantes.

J'ai regroupé dans ce premier ensemble d'articles ceux qui me semblent renfermer les réflexions qui concernent les différents usages et pouvoirs de l'écrit.

En relisant autrement les archives mais également les ouvrages, on <sup>apprend à</sup> se défier <sup>petit à petit</sup> des affirmations trop faciles, <sup>prendre ses distances avec</sup> des interprétations répétées, <sup>à mettre en doute</sup> des explications triomphalistes et univoques. <sup>De même</sup> par le même souci méthodologique de « déterrer » les usages de l'écrit, je me suis rendu <sup>compte</sup> que <sup>il y a</sup> des liens très forts et pas toujours mis en évidence <sup>existants</sup> entre le langage des archives et les interprétations des historiens. Cette hygiène méthodologique, je crois l'avoir acquise parce que j'ai observé attentivement la relation qui, à travers le langage, lie le discours des archives avec les interprétations historiques. Je ne veux pas dire que les historiens reproduisent les archives puisqu'on peut aussi déceler en creux

<sup>32</sup> Une quatrième édition vient de voir le jour à Tunis aux éditions Cérès Productions et une quatrième se prépare en France. Il y a également eu une traduction en arabe de ce texte au

ne pas oublier

des interprétations polémiques ou contraires, je veux seulement me rappeler que <sup>que les ouvrages d'histoire sont plus ou moins faits à partir de</sup> ~~l'on ne se défie jamais assez du contenu des archives et du contenu des ouvrages~~ <sup>documents et</sup> ~~avec des tonnes de documents, à partir des opinions qu'expriment ces~~ <sup>qu'à ce titre,</sup> ~~Cette méfiance ne me quitte pas et j'essaie malgré le soupçon~~ <sup>il faut pouvoir</sup> ~~d'avancer...~~ <sup>considérer</sup> ~~Entre autres en essayant de comprendre comment à travers cet écrit~~ <sup>attentivement</sup> ~~si manipulable, si informe et en même temps si puissant, on fait usage du passé et~~ <sup>la présence des</sup> ~~de l'histoire dans la culture tunisienne contemporaine. Ce point en rejoint d'autres~~ <sup>doctrines</sup> ~~que je développerai plus loin. Mais il me semble que mon métier d'historienne~~ <sup>dans la</sup> ~~m'offre l'occasion de réfléchir concrètement par la confrontation de la matière~~ <sup>fabrication</sup> ~~archivistique et la production historique, à un des lieux essentiels d'observation de~~ <sup>des livres</sup> ~~la culture et du savoir qui la compose.~~ <sup>d'histoire.</sup>

En m'engageant dans l'étude de l'histoire politique tunisienne armée de quelques doutes, il me semble <sup>parvenir</sup> ~~planifier~~ <sup>à</sup> aujourd'hui une question de fond : je cherchais non seulement à comprendre la genèse du nationalisme mais également le besoin du passé qui compose chaque culture, le rôle de l'histoire dans la culture tunisienne actuelle.

Pour toucher à cette culture tunisienne, il me fallait délimiter un champ de recherche déjà très vaste et également très fréquenté. Je <sup>me suis</sup> ~~m'étais~~ aperçue en effet que la bibliographie sur la question était immense, y compris pour la Tunisie et qu'il me fallait prendre mes marques, affiner mes définitions et choisir mes approches.

Ce rapport étant un rapport de synthèse, je ne reviendrai pas sur une bibliographie importante qui m'a beaucoup servi et continue à alimenter mes travaux et mes réflexions. <sup>Cette bibliographie de référence</sup> ~~Elle~~ figure en détail dans mes travaux qui sont la base de ce rapport réflexif dans lequel je m'efforcerai plutôt de dégager avec un peu plus de recul que lorsque j'étais plongée dans tel ou tel article, les lignes de fond qui relient mes différents exercices et exposés.

## Problèmes de définition, problèmes d'approche

Cette vaste entreprise de délimitation a <sup>occupé</sup> pris une période très longue de mes recherches. Je ne pense pas l'avoir totalement dépassée. J'y inclus les travaux qui m'ont aidée à avancer dans cette direction théorique très ardue et encore à l'ordre du jour. Et je la diviserai en deux temps. L'artifice est nécessaire pour la clarté de l'exposé mais il est bien entendu que la question essentielle pour moi reste celle de la connexion entre histoire culturelle et histoire des intellectuels en Tunisie aux ~~XI<sup>e</sup>~~ et ~~XX<sup>e</sup>~~ siècles.

### **Culture et histoire culturelle : Reconnaissance d'un terrain, positionnements**

L'adjectif « culturel » que l'on adjoint à histoire n'est pas facile à définir. Je n'ai pas encore réussi à le clarifier complètement. Tout juste puis-je, à ce stade de ma réflexion et pour avancer dans le sens du repérage d'un capital bibliographique considérable, limiter l'expression « histoire culturelle en Tunisie » à un ensemble de travaux qui donne une connaissance de la culture, de son fonctionnement dans le passé de la Tunisie. M'intéressant aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, je limiterai cette définition provisoire à cette période. Malgré la prolifération des titres que l'on peut classer sous le label « histoire culturelle », cette expression reste polysémique.

D'abord parce que la notion de culture présente plusieurs sens.

La culture est en premier lieu une activité de production, d'échange, de réception et de consommation au sein d'un groupe social, d'un pays, d'une civilisation. Elle concerne les activités de l'esprit, si l'on se contente d'une définition restreinte, aujourd'hui largement noyée dans une seconde nébuleuse : celle de la culture comme façon de vivre (y compris au quotidien) et de voir le monde.

Pour la Tunisie aux XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles, nombreux sont les travaux qui décrivent, expliquent, replacent la culture dans le contexte politique, social et parfois économique environnant. Dans ces ouvrages, on reprend souvent domaine par domaine (littérature, théâtre, cinéma, musique...) une histoire de la production et/ou de sa consommation au sein d'un groupe donné à une période précise. Obéissant à une description d'ensemble, ces travaux mettent souvent au

jour l'évolution des formes, la composition des contenus selon un support ou un genre déterminé. Qu'il s'agisse de production littéraire, d'activités artistiques ou de la vie savante, un passage obligé par le contexte historique est plus ou moins long, plus ou moins articulé avec l'objet central étudié, mais il est toujours présent comme garant d'historicité de la démarche et comme cordon rattachant le domaine ou le genre en question à la société tunisienne, au moment où on le capte.

A côté de ces études sur la production culturelle selon les domaines ou les genres, un deuxième ensemble de travaux donne à l'histoire culturelle tunisienne son acquis de travaux qui me semble le plus important et le plus significatif : il s'agit des travaux dont l'objet concerne les moyens de diffusion de la culture.

Le lot le plus précieux pour l'historien actuel se trouve dans la connaissance de la formation et de ses canaux. Depuis l'enseignement primaire (avec la coexistence de l'école franco-arabe avec les établissements similaires antérieurs de plus en plus concurrencés) jusqu'aux instituts supérieurs d'enseignement (qui eux se dressent plutôt contre l'élite *zaytounienne*) en passant par le cycle secondaire (où le collège *Sadiki* marque un modèle privilégié et emblématique), tout l'édifice scolaire tunisien privé et public est actuellement balayé jusque dans les étages du *kouttab* traditionnel<sup>33</sup>. Monographies, statistiques, textes juridiques (décrets de création, règlements), portraits et figures reconstituent un puzzle relativement complet dans lequel la Zitouna, noyau autour duquel gravitait la politique scolaire (beylicale puis française coloniale) agglomère une grande part de l'intérêt scientifique et historique accordé à l'enseignement tunisien au cours de ces deux derniers siècles et dans la littérature historique plus particulièrement. Mais insuffisance totale de même dans le connaissance de la Zitouna.

En tenant compte de la diversité de ces études, on peut dégager un postulat fort, l'instruction est un signe et un facteur de progrès.

Une autre manière d'écrire l'histoire culturelle découle d'un genre florissant : l'étude des médias et particulièrement de la presse et des revues. J'ai eu l'occasion de bénéficier au cours de mes travaux d'un matériel bibliographique très important : des anthologies, des guides, des catalogues, des bibliographies<sup>34</sup>

---

<sup>33</sup> Je pense en particulier aux travaux de Nouredine Sraïeb et de Mokhtar Ayachi,...

<sup>34</sup> *Watha'iq* n° 14, 1990, fait le point de ces études très riches sur la presse au point qu'il est possible (chose rare pour d'autres objets de recherche) dresser une

Rehmond Abdel moula, *L'Université Zaytounienne et la société tunisienne*, 1971



donnent une perspective globale de ce moyen d'expression qui touchant aux phénomènes d'opinion, confond souvent journaux et revues. Là aussi, j'entreprendrai une étude particulière de ce genre, plutôt peu étudié en tant que tel, souvent confondu avec d'autres genres périodiques alors qu'il présente des originalités notables, surtout et y compris quand on s'intéresse à l'histoire de la culture et des intellectuels.

D'autres médias, de naissance et d'acclimatation plus ou moins récente en Tunisie (théâtre, cinéma, radio) sont connus à travers quelques célébrités, des produits avant-gardistes ou l'évolution progressive de leur rôle auprès du public. A travers l'étude de ces médias, on peut suivre l'évolution des goûts, la transformation des habitudes de consommation (matérielles et également culturelles), la diffusion des idées venues d'ailleurs.

Ces mutations sont l'objet d'études centrées sur les relations culturelles, plus ou moins articulées avec les relations politiques et économiques. Au centre de ces études, on remarque un consensus historiographique : la Tunisie jouit d'influences, produit des rapports directs ou indirects avec divers pays du bassin méditerranéen. Grâce à une ouverture à différents courants, et à sa position de carrefour entre les hommes et les idées, la Tunisie est présentée comme un foyer original qui marque la confluence entre l'Orient et l'Occident, un Etat national moderne dont la gestation est précoce (on le fait souvent remonter jusqu'à la dynastie hussaynite et même jusqu'à la période hafside !).

Ainsi en examinant l'ensemble de la production sur l'histoire culturelle en Tunisie, peut-on se rendre compte de la façon dont se construit une définition de la culture tunisienne. Celle-ci est celle d'une Tunisie, ancienne, aux contours définis (politiquement tout au moins puisque l'on a recours à l'histoire dynastique). Cette culture est certes faite d'influences mais dans le cadre d'une entité qui existe et qui intègre les apports extérieurs qui à la fois l'enrichissent et la transforment.

Et c'est là pour moi un des points essentiels de mon positionnement critique. La culture tunisienne est-elle un contenu dans un contenant défini ? Est-elle ce que la Tunisie a acquis et capitalisé : un ensemble de représentations, de conceptions et de manières de vivre, de penser et de créer- comme le sous-entend

---

bibliographie des bibliographies !

la définition précédente- ou bien est-elle plutôt le produit d'une culture (qui reste donc à définir dans cette perspective) qui la fait, la distingue parce qu'elle est cette culture. Cette différenciation entre 'l'être-culture' et 'l'avoir-culture' me semble d'autant plus essentielle qu'elle permet de comprendre d'autres registres et notamment le registre politique. Je reviendrai sur cette distinction en explicitant plus loin ma démarche en fonction de la présentation de tel ou tel article.

Je terminerai ce survol synthétique de la production sur l'histoire culturelle en Tunisie aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles en considérant une autre notion-pivot de ces études : celle de l'acculturation. «Le terme voudrait désigner tous les phénomènes d'interaction qui résultent du contact de deux cultures. Mais quels phénomènes ? Quels contacts ? Quelles cultures ?»<sup>35</sup>. Selon la production tunisienne, cette notion semble simple : Des hommes, des groupes et des institutions ont porté (et portent encore ?), symbolisé une rencontre de la culture tunisienne (comme entité préexistante) avec d'autres. Ce sont ce qu'on appelle communément les « agents de la modernité » qui sont souvent des acteurs politiques (par exemple Khéreddine), des figures célèbres du monde de l'enseignement ou de la culture, des arts et de la science. D'où la prolifération de biographies, de portraits de ces individus, porteurs et agents des idées nouvelles et qui sont les meneurs de la Tunisie vers une « modernité ».

Ce terme de « modernité » qui régit une partition très claire dans les ouvrages (il y a une composante "moderne" et une composante "traditionnelle" dans la culture tunisienne) me semble poser problème. Sans m'engager ici dans un débat sur les sens de ce terme, je veux juste relever son usage et me réserve de revenir dessus dans une autre partie de mon propos. Je m'en tiendrai pour le moment à clarifier les principaux points à partir desquels j'essaie de me positionner pour une définition de l'histoire culturelle, de l'histoire culturelle tunisienne, de la culture tunisienne.

### **Mes premières intuitions face à la culture tunisienne**

Après le programme de 1988 dont j'ai fait état plus haut et qui m'a engagée pour quelque temps dans une optique de rassemblement d'un matériau (je

---

<sup>35</sup> Je renvoie là à un article fondamental : Nathan Wachtel, L'acculturation, *Faire de l'histoire*, 3<sup>e</sup> volume, *Nouveaux problèmes*, Paris, Gallimard, 1974, pp 125-146.

remarque que j'étais alors moi-même encore sous le poids d'une conception naïve et simpliste puisque je cherchais à isoler une composante distincte par la langue), je me suis aperçue qu'il fallait que je travaille en même temps sur les matériaux et les divers types, <sup>que j'éclairais en direction des</sup> ~~sur~~ des vecteurs et ~~sur les techniques~~ <sup>et que je m'intéresse aux techniques de production, de diffusion...</sup>

<sup>Au cours de cette phase</sup> Parallèlement et dans le désir de "découper" un genre, celui des périodiques, <sup>d'identification</sup> j'ai commencé par <sup>à travers</sup> ~~présenter~~ un travail sur les revues françaises publiées à Tunis pendant la Deuxième Guerre Mondiale. <sup>communication</sup> Outre que cette étude m'a permis de <sup>travail dans lequel je croissais deux critères de sélection :</sup> ~~bien~~ prendre la mesure de la spécificité du matériau-revue (par rapport notamment aux journaux, magazines..), j'ai également voulu rendre compte d'un aspect dominant de la production intellectuelle en Tunisie à cette époque. Considérant le fait que la culture française était dominante, je défendais l'idée qu'elle était aussi une affaire d'historien "qui ne peut faire l'économie d'aucun matériau, d'aucun éclairage, d'aucune problématique" <sup>et m'attaquais ainsi à une production doublement "bondée"</sup>

L'étude s'est attaquée à une lecture idéologique, comme pour détacher cet aspect d'un contenu plus difficile à analyser. C'était pour constater, à la faveur de ce matériau, l'hégémonie de la langue française pendant cette période. Constat banal certes, <sup>mais qui était plus "recu" qu'étudié par les historiens</sup> ~~mais qui~~ m'a permis en l'occurrence de situer l'enseignement par rapport à d'autres secteurs de la vie culturelle. <sup>L'enquête</sup> ~~Cela m'a également permis~~ <sup>et</sup> de dresser un tableau des différentes langues de l'écrit dans les années quarante et qui <sup>étaient</sup> ~~sont~~ au nombre de quatre : français, arabe, italien et hébreu.

<sup>Je commençais ainsi à avoir une vision plus nette sur</sup> Mes premières conclusions commençaient à se clarifier vis-à-vis de cette palette linguistique <sup>en Tunisie entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle</sup> qui va aller vers une simplification jusqu'à se limiter à deux seules langues, le français et l'arabe. Après avoir éliminé les autres, ces deux

langues, vont se livrer une bataille féroce dont l'histoire continue à se dérouler <sup>sous nos yeux et nos plumes d'historiens.</sup> ~~sous nos yeux~~

<sup>et c'est</sup> la faveur de cet article sur les revues et en compulsant les archives administratives du protectorat <sup>que</sup> j'ai pu pousser vers <sup>aborder l'étude</sup> ~~une~~ <sup>une</sup> appréhension des conditions matérielles de la vie des revues. Les difficultés d'approvisionnement en temps de guerre atteignent la vie culturelle et l'on se rend compte que la culture et son histoire doivent être considérés en rapport avec les conditions idéologiques et politiques <sup>qui viennent aux</sup> ~~certaines~~ mais aussi en fonction de l'histoire matérielle du papier, des techniques, du réseau de fabrication, des moyens de diffusion...

<sup>36</sup> Revues françaises publiées à Tunis pendant la Deuxième Guerre mondiale : présentation et essai d'interprétation idéologique, in *La Tunisie de 1939 à 1945*, Tunis, 1989, pp. 337-356. Version remaniée dans *La Revue des revues*, IMEC/MSH, Paris, n° 12-13, mai 1992, pp.63-72.

*«revues»*

J'ai également pu formuler à propos de ce genre, quelques divisions internes ~~qui servent de base à~~ <sup>Clari fieront mes idées pour</sup> des travaux ultérieurs : revues d'idées, revues littéraires, revues savantes... De même, ~~en~~ <sup>et</sup> en me concentrant sur les listes des comités de rédaction, ~~celles des auteurs,~~ <sup>celles des auteurs,</sup> j'ai esquissé les premières méthodes qui s'appliquent à l'étude de ce matériau.

Enfin, j'ai pu mettre en forme l'intérêt que représente pour moi l'étude historique de ces revues : d'un côté, elles produisent un savoir sur la Tunisie, son présent et son passé, elles fournissent laborieusement études, enquêtes, articles... ; d'un autre côté, elles se nourrissent d'idées reçues, utilisent des connaissances établies, diffusent à leur tour ou réactivent croyances et savoir.

Avec la lunette du présent, et compte tenu de mon goût pour les revues, cet exercice m'a permis de préciser une des <sup>liste de recherche</sup> directions de travail que je renforcerai en me consacrant à d'autres titres avec en tête la même problématique, <sup>Chemin faisant, j'apprendrai</sup> en faisant un ~~autre sort~~ <sup>à</sup> la césure linguistique, c'est-à-dire <sup>que j'</sup> en essayant d'aller voir aussi du

*à considérer autrement*

*porteurs des bases d'indices révélateurs sur l'évolution des conditions de la vie culturelle et intellectuelle en Tunisie.*

Mieux connaître le monde et l'histoire des revues, resserrer les interrogations autour du phénomène du bilinguisme actuel (comme produit historique), approfondir les investigations pour appréhender l'évolution du savoir sur la Tunisie, ses formes, ses supports et ses composantes : les grandes lignes issues de mon programme de 1988 sont déjà esquissées. Et le chantier s'avère encore plus vaste que je ne le pensais.

### Vers l'histoire des revues

Constat d'acteur et de chercheur : les revues sont les mal aimées de la production intellectuelle, du point de vue de leur histoire et du point de vue de l'édition, en Tunisie mais pas seulement.\*

En élaborant un numéro de *Watha'iq* intitulé «Matériaux pour une histoire de la presse»<sup>37</sup>, j'allais donner à cette direction de travail des bases solides, *grâce à une prospection collective.*

La bibliographie sur la presse est en effet très riche, *et pour en faire le tour moi-même j'ai eu beaucoup de mal, d'autant que je voulais clarifier la question des sous-genres que les études englobent souvent sous l'appellation générique de « périodique ».* L'effort de reconnaissance et de clarification *fait pour ce numéro spécifique* a été payant puisque

*Sous la direction de J. Bluet, N. Heymann et J. Rollier, Paris, INED, 1902, p. 7 (1870-1914)*

<sup>37</sup> Op.cit.

*Report/Habilitation/K.Bendana*  
*et l'histoire des revues sentimentale encore trop souvent déclassée et dispersée dans les notes (savantes) en bas de page des histoires de la littérature de la presse ou de l'édition*

je me suis aperçue qu'on pouvait constituer une « bibliographie des bibliographies ». Cet instrument mis au point<sup>38</sup>, j'ai constaté avec bonheur que ~~j'avais~~ <sup>je disposais</sup> désormais des moyens de pointer la masse des périodiques de Tunisie, imprimés et circulant en Tunisie aux XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècle, toutes langues confondues. Gain considérable de temps et compte tenu de mes projets <sup>de recherche</sup> qui allaient continuer à s'adosser à tous ces travaux <sup>de mémoires</sup> riches, toujours en développement, <sup>préparés dans le cadre des</sup> surtout grâce aux filières de documentalistes, mais hélas rarement pris dans une perspective historique. <sup>(c'est à dire de l'intérieur de ce créneau)</sup>

En attendant des renforts pour plus tard, j'allais faire mon affaire de cette <sup>bibliographie plus de</sup> ci et pour changer mon fusil d'épaule, je me suis attaquée à un titre : *Ibla*. Je dois cet article à une commande de la part d'une revue spécialisée dans l'histoire des revues : *La Revue des Revues*. Son sous-titre exprime sa ligne éditoriale et scientifique: « Revue internationale d'histoire et de bibliographie ». Faisant partie de l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine et éditée par l'Association Ent'revues<sup>39</sup>, cette revue née en 1986 s'attache « à défendre la cause -perdue- des revues » en encourageant les études sur ce genre, en France mais également ailleurs, en organisant des manifestations, en éditant des ouvrages de référence sur la vie des revues, en publiant un périodique spécialisé dans l'étude des revues mortes et vivantes.

C'est donc pour le numéro 12-13 de cette publication que j'allais plonger dans les archives d'une revue « tunisienne » : *Ibla*<sup>40</sup>. ~~Cette~~ documentation allait m'emmener jusqu'aux débuts de la Congrégation des Pères Blancs, création du Cardinal Lavignerie, mais ~~ce qui~~ <sup>On connaît le rôle politique joué par cette Congrégation née en Algérie</sup> m'intéressait, ce n'était pas l'histoire politique des Pères Blancs mais plutôt <sup>plutôt à</sup> ~~leur~~ œuvre intellectuelle, <sup>accomplie par les Pères Blancs en Algérie, Tunisie et au Maroc.</sup> sous la houlette de l'un d'eux <sup>André</sup> Demeerseman <sup>m'a attiré par ses écrits dont j'ai appris à apprécier l'importance et la pertinence pour l'histoire culturelle de la Tunisie aux XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles. Bientôt,</sup> <sup>Ibla,</sup> revue de missionnaires, naît en 1937 à la croisée de plusieurs disciplines : islamologie, étude de la langue et de la littérature arabes et de

<sup>38</sup> Voir pages 13-17.

<sup>39</sup> IMEC, avec lequel j'inaugurai à l'époque une collaboration qui dure encore jusqu'à nos jours. Avec l'association Entrevues, je participerai notamment en novembre 1999 au 4<sup>ème</sup> Salon de la Revue sur le thème : « Autres cultures, autres revues », <sup>en rédigeant des comptes rendus de revues...</sup>

<sup>40</sup> *Ibla*, la revue tunisienne des Pères Blancs, *La Revue des revues*, Paris IMEC/MSH, n° 12-13, mai 1992, pp. 73-83. Extraits parus dans *Hommes et Migrations*, Paris, n 1150, janvier 1992. Version remise à jour pour l'*Annuaire de l'Afrique du Nord*, Aix-en-provence, 1999, IREMAM/CNRS.

l'ethnologie. Une <sup>de</sup> des particularités ~~est~~ est qu'elle s'est précisément consacrée au terrain tunisien et qu'elle a accumulé une somme d'enquêtes, d'informations et d'études qui en font un gisement immense pour qui veut se pencher <sup>aujourd'hui</sup> sur l'histoire

des sciences humaines et sociales appliquées à la Tunisie. Située dans la vague des publications orientalistes, <sup>est significatif de</sup> Ibla ~~marque~~ l'évolution <sup>de ce</sup> savoir orientaliste en fonction de ses localisations territoriales et <sup>surtout</sup> vis-à-vis de l'histoire politique

<sup>et de la création</sup> qui a contribué à créer au cours du XXème siècle des Etats-nations. Devenus indépendants, ces pays vont prendre le relais de ce savoir orientaliste qui a été produits sur eux dans le passé <sup>et conduits</sup>

J'ai découvert avec Ibla, la plus ancienne revue tunisienne, une nouvelle

direction pour l'étude du savoir sur la Tunisie : j'ai d'abord découvert un support privilégié pour observer l'évolution de ce savoir sur plus de soixante-dix ans, ce qui est un luxe quand on connaît le caractère éphémère des revues. J'ai également pu étudier de près et pour toute la vie de cette revue une des clés du fonctionnement et de l'histoire des revues : l'évolution des comités de rédaction,

l'attitude envers les choix de contenu, les problèmes de la vie matérielle, la diffusion, le rôle de quelques hommes clés : André Demeerseman, André Louis, Michel Lelong, Jean Fontaine...

Tous ces noms, comme la revue, font-ils partie du paysage culturel tunisien ? Quand on lit la revue, peut-on apprendre des choses sur la Tunisie ? Comment parlait-t-elle de la culture tunisienne à l'époque ? Les thèmes, le ton des textes, leurs contenus, le travail bibliographique de recensions, les chroniques... forment une somme de connaissances scientifiques qui classe cette revue parmi les revues scientifiques tunisiennes. La suite des événements a voulu que je fasse partie du comité de rédaction à partir de 1994 et je peux ainsi en tant qu'acteur comparer le fonctionnement actuel avec l'histoire.

Point de vue intéressant, rare aussi qui me donne l'impression d'avoir moi aussi soixante-cinq ans...

Après cette incursion dans les coulisses et l'histoire de la revue Ibla, <sup>en moi</sup> incursion qui a dérangé une fois de plus la tranquillité de la catégorie « culture tunisienne », décidément bien secouée avec cet exemple, <sup>le leur. ci repose pour moi en effet</sup> qui rejoint le problème de la qualification nationale d'un savoir, d'une production intellectuelle<sup>41</sup>, et tout

<sup>41</sup> Je me suis posée ailleurs la question de la définition du « Cinéma tunisien ». On sait également l'ardeur des débats qui se sont déroulés autour de la notion de « Littérature tunisienne ».

Voir Jean Fontaine et la campagne de presse dans As. Sebel, 2000 ? (

à contribuer  
Le centre  
intellectuel  
d'Ibla

relais de ce savoir par lequel la Tunisie se développera en même temps que le

la

que le colonialisme

politique me soulevé en mon beaucoup de questions.

logique de

en concluant que cette revue fait  <sup>finalement</sup>  effectivement partie du paysage intellectuel et culturel tunisien, je me devais d'aller voir du côté des revues en langue arabe, que j'avais jusque là étudiées en simple contrepoint : *Al 'alam Al adabi, Al majalla az-zaytouniyya, Ath-thourayya, Al Mabahith, Al Fikr* me semblent être les titres les plus importants et les plus significatifs. *Chacun de ces titres fait aujourd'hui partie de mon programme.*

page 76 de la seconde version

### Les revues de sciences humaines et sociales au Maghreb.

Mais je devais  <sup>se présenter à moi</sup>  entretemps ~~entamer~~ un autre chantier avec l'IRMC, celui d'une étude sur les revues de sciences humaines et sociales au Maghreb. Avec l'aide de collègues algérien et marocains, nous avons entrepris de conduire des entretiens avec des responsables de revues ~~contemporaines~~  <sup>actuelles</sup>  *par ailleurs en Algérie ou au Maroc*

J'ai  <sup>effectuée</sup>  conduit cinq des huit interviews que comporte cet ouvrage à paraître au cours de l'année 2002, dont trois  <sup>entretiens</sup>  ~~qui~~ concernent des revues tunisiennes : j'ai interrogé Abdelwahab Bouhdiba pour la *Revue Tunisienne de Sciences Sociales*, Mohamed Charfi pour la *Revue Tunisienne de Droit*, Mohamed Talbi pour *Les Cahiers de Tunisie*<sup>42</sup>. *Outre que* ces entretiens donnent la parole à des animateurs de revues qui s'expriment sur leurs choix, leurs manières de faire,  <sup>sur</sup>  les relations qui régissent les revues et les scientifiques,  <sup>sur</sup>  les problèmes de fabrication, de diffusion,  <sup>que reconstruit les revues, sur des</sup>  ~~ces~~  <sup>stratégies</sup>  ~~de~~  <sup>et traducteurs à nos</sup>  ~~textes~~  <sup>explicitent</sup>  donnent une idée de la conception que ces responsables se font d'une revue, de leurs modèles et des aspirations que chacun  <sup>en œuvre</sup>  ~~est~~ met  <sup>qui est</sup>  dans cette entreprise très particulière que  <sup>l'on</sup>  peut être la direction d'une revue.

Pour ma part  <sup>j'ai</sup>  ~~je~~ conçu une introduction générale qui replace le foyer intellectuel des revues dans l'ensemble de la vie culturelle,  <sup>Ces entretiens</sup>  ~~il me semble que ce~~ travail me donne des points de comparaison  <sup>entre la Tunisie et les autres</sup>  avec le reste des pays du Maghreb et  <sup>actuel</sup>  ~~de~~ la réflexion sur le devenir des sciences humaines et sociales,  <sup>et sur la manière</sup>  ~~auxquelles~~ dont  <sup>dont ils s'intègrent (ou pas) à</sup>  l'ensemble de l'activité de l'esprit. ~~j'essaie de réfléchir, se trouve ainsi renforcée par d'autres exemples.~~ « La vie intellectuelle existante s'est dirigée en majorité vers la vie universitaire ... »<sup>43</sup> ; cette remarque de H. Djaït me semble tout à fait pertinente. Il ajoutera plus loin et à d'autres occasions que cette caractéristique de la vie intellectuelle l'assèche et j'ajoute qu'elle assèche aussi le savoir. Mais c'est là une autre histoire ...

<sup>42</sup> On trouvera une copie complète du sommaire dans l'attestation de publication jointe au dossier.

<sup>43</sup> H. Djaït, *La personnalité et le devenir arabo-islamique*, page 10.

Je retire de la préparation de cet ouvrage une grande satisfaction en tant qu'acteur de la vie scientifique <sup>celle</sup> d'avoir fait connaissance <sup>après</sup> comme pour Ibla, <sup>avec</sup> l'histoire de trois revues importantes dans le paysage <sup>écrit</sup> des sciences humaines et sociales de la Tunisie, <sup>C'est H. et d'autres encore</sup> et qui me semblent mériter des travaux d'historiens. Le champ de l'histoire des revues est <sup>en effet</sup> très riche et il n'attend que d'être défriché: les outils, les méthodes et le matériau existent...

pour le terrain Tunisie que j'ai un peu scruté à travers ces travaux

La deuxième satisfaction <sup>que je retire de ce travail</sup> intellectuelle est que j'ai également avancé dans l'appréhension du savoir historique, sociologique et juridique mis en œuvre dans ces revues, depuis 1953 pour *Les Cahiers de Tunisie* et *La Revue Tunisienne de Droit*, depuis 1964 pour *la Revue Tunisienne des Sciences Sociales*. En tant qu'institutions et par rapport à mes travaux sur les débuts de l'université tunisienne, il me semble tenir là aussi un ensemble de points de vue très éclairants sur l'évolution de la condition de recherche en Tunisie et sur le rôle des hommes dans les institutions.

Avant de finir sur ce champ des revues qui m'a permis ~~non seulement~~ de mieux connaître un genre peu étudié <sup>et</sup> ~~mais~~ d'affûter <sup>parallèlement</sup> ~~aussi~~ mes questions sur l'histoire culturelle, <sup>et sur</sup> l'histoire de la culture à travers un support et la définition d'une histoire culturelle tunisienne, je voudrais ajouter quelques mots sur des travaux encore inédits mais qui complètent ce panorama de mes recherches car ils ont été pensés pour sortir des seules revues d'expression française, certes parlantes mais pas assez si on veut prendre à bras le corps le problème linguistique en Tunisie.

Le problème de la césure entre l'arabe et le français est certes un problème idéologique et Althusser, ~~par sa pensée~~ le spécialiste des travaux sur l'idéologie, a consacré sa vie à définir <sup>l'idéologie</sup> ~~cela~~. Je retiens seulement de ses théories que l'idéologie est nécessaire à tout groupement social et me garderai bien de tenter de « désidéologiser » ce problème dans l'histoire contemporaine de la Tunisie. Mon propos est seulement d'essayer de voir comment fonctionne le bilinguisme en Tunisie. Et ce qu'il détermine dans la vie intellectuelle.

Les études de linguistes foisonnent en Tunisie. Du temps des beaux jours de la linguistique et surtout du rayonnement des études de Salah Garmadi, nous gardons une bibliographie très technique mais parfois aussi ~~très~~ explicative de phénomènes culturels comme par exemple celui de l'emprunt. Je renvoie à tout ce qui a été fait dans la revue du CERES qui reste une mine d'informations et



d'études ainsi qu'aux travaux qui continuent à être menés sous la direction de Taïeb Baccouche et d'autres linguistes tunisiens (Touha Klémini <sup>\*projet d'un dictionnaire du dialecte tunisien</sup>).

Mes questions d'historienne face au bilinguisme viennent de ce que j'aimerais comprendre d'abord comment en est-on arrivé, après la pluralité des langues qui régnait en Tunisie au XIX<sup>ème</sup> siècle à une situation de tête-à-tête entre l'arabe et le français? La réponse la plus évidente <sup>et la plus immédiate</sup> est dans l'histoire de l'enseignement, d'autres historiens l'ont montré. Elargissant à d'autres secteurs de la vie culturelle et notamment celui des revues, je voudrais voir plus intimement comment les choses se passent. La question des influences et des contacts est ici fondamentale, je voudrais <sup>plus</sup> seulement examiner de près les canaux de transmission, les vecteurs de passage, <sup>entre autres interactions, je voudrais vérifier</sup> si les revues arabes et françaises se répondent (et je pense que oui), <sup>En d'autres termes, par leur biais</sup> <sup>espérant</sup> essayer de contourner la césure linguistique et rétablir le tissu de la vie intellectuelle et culturelle, <sup>plutôt que de considérer que celle-ci est "coupée" en deux.</sup>

Les chercheurs (et les intellectuels?) actuels sont souvent maintenant divisés en arabophones et en francophones. Pourtant des voies de passage existent, des fils de transmission rattachent ces deux sphères. Les revues offrent pour cela un observatoire privilégié <sup>pour rendre compte des passerelles qui existent entre ces deux "camps" dont l'opposition est surtout idéologique.</sup> En présentant une étude conjointe des revues *Al Mabâhith* et *Al Fikr*<sup>44</sup>, il me semble avoir mis en évidence une présence très importante de la vie intellectuelle et littéraire française et en français <sup>dans ces organes en langue arabe.</sup>

De plus, l'affiliation évidente entre ces deux revues m'a fait poser le problème des « générations intellectuelles ». Cette notion qui a eu une application heureuse après les travaux de Mannheim et notamment à travers l'ouvrage de l'historien Jean-François Sirinelli<sup>45</sup>, a un usage très <sup>panroussiste</sup> ~~fluctuant~~ en Tunisie marqué par la conception « biologique » (une génération = 30 ans). J'ai essayé de changer de posture face à ces analyses qui découpent l'histoire intellectuelle (il s'agit en fait surtout d'histoire des idées politiques) en cinq voire six générations entre la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et l'époque actuelle<sup>46</sup>. Outre que je trouve ce découpage <sup>artificiel</sup> ~~positiviste~~ et sans intérêt par rapport aux périodisations politiques usitées, il me

<sup>44</sup> A propos de deux revues tunisiennes : *Al-Mabâhith* et *Al-Fikr*, A la recherche des générations intellectuelles au Maghreb, Programme de l'Institut Maghreb-Europe (IME), table ronde de Tunis, 18-19 février 2000

<sup>45</sup> Jean-François Sirinelli, *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 1989.

<sup>46</sup> Ilhem Marzouki, compte rendu des travaux du groupe: « Où sont passées les générations intellectuelles tunisiennes? », *Correspondances*, IRMC, n° 66, mai-juin 2001.

semble également que si on prend position d'observateur dans la vie intellectuelle, -et les revues sont un excellent foyer d'observation pour cela- <sup>on peut approfondir cette époque qui consiste en fait à s'interroger sur l'archéologie des idées politiques qui circulent en Tunisie.</sup> on gagne en intelligibilité sur deux tableaux.<sup>par</sup>

-D'une part, on replace la perspective de l'histoire politique à l'intérieur d'un grand ensemble qui s'appelle histoire culturelle et histoire intellectuelle, ce qui donne d'autres possibilités d'interpréter l'histoire politique, y compris dans ses catégories, son vocabulaire, sa périodisation... *Al Mabathith* et *Al Fikr* sont de ce point de vue des réservoirs où se lit la fermentation d'idées politiciennes qui n'apparaîtront en tant que telles que tardivement (et notamment face à la question linguistique).

-Cette démarche envers les revues <sup>apporte aussi de</sup> éclaire <sup>l'étude de</sup> aussi en direction de la sociologie de la connaissance et <sup>Cette approche</sup> du rapport des intellectuels au savoir, <sup>ce qui me</sup> semble être plus pertinent que la fenêtre des idées politiques, souvent labiles et qui peuvent prendre plusieurs motifs <sup>successifs</sup> ~~varies~~ sans que leur idée-souche soit vraiment dépassée : le débat sur la femme est de ce point de vue très parlant. « Serpent de mer » dans le domaine politique, ce débat revêt une grande constance sur le plan intellectuel et cela tout au long du XXème siècle tunisien.

Enfin et outre un travail sur le *Bulletin Economique et Social* de Tunisie<sup>47</sup> dans lequel j'essaie d'analyser la mise en œuvre d'un savoir économiste en Tunisie à travers cette publication officielle de l'après-guerre, je prépare une communication sur *Al Majalla az-zaytouniyya* que j'ai rencontrée à plusieurs reprises dans mes travaux. Cette revue savante « traditionnelle » de langue arabe mensuelle ayant paru de septembre 1936 à la fin de 1955, avec une interruption entre février 1947 et février 1952 est également une revue d'opinion. Il m'intéresse de savoir comment se combinent ces deux aspects (savoir et opinion) et surtout comment cette frange dite « traditionnelle » des lettrés « invente » son entrée dans la « modernité » des revues.

Là je touche à un problème qui me semble habiter tous mes travaux, la question de la définition de « traditionnel » et de « moderne ». En comparant les hommes de revues, en l'occurrence, ceux d'*Al Mabathith* et d'*Al Fikr* et ceux d'al

<sup>47</sup> Le Bulletin Economique et Social de Tunisie, Journée d'étude du CMCU *Colonisation(s), décolonisation(s), nationalisme(s) au Maghreb : Bilan historiographique comparé*, Faculté des Lettres de La Manouba/ISHMN, Octobre 2001.

*Majjalla Az-zaytouniyya*, souvent opposés dans les typologies politiques comme appartenant à des « générations » et des « formations » différentes, je considère *au contraire* que l'on est en présence d'une même « couche » d'intellectuels.

L'analyse en termes de formation et celle qui prend en compte la césure linguistique ont leur part dans cette partition qui me semble pour l'heure à reconsidérer.

La notion d'intellectuel est là pour y aider. Mais là aussi je dois reprendre depuis le début quelques problèmes de définition et d'approche qui se sont imposés à moi.

### **Intellectuels et histoire des intellectuels**

Lorsque j'ai commencé vers 1988 à m'intéresser à l'histoire des intellectuels <sup>tunisiens</sup> aux XIXe et XXe siècles, j'ai découvert une petite bibliographie d'ouvrages, <sup>de</sup> thèses <sup>d'</sup> et articles qui, classés dans l'histoire des idées, l'histoire de la littérature, donnent quelques repères. La sociologie (de l'Etat notamment), l'histoire (politique ou des idées politiques), la politologie ont fourni quelques travaux pouvant mener à une appréhension du phénomène des intellectuels. L'histoire politique notamment, par le biais de portraits de certains militants, par la connaissance de certaines associations permet de reconstruire l'itinéraire de certains groupes d'intellectuels, à travers leurs prises de position dans l'histoire du mouvement national.

Dans l'historiographie française sur l'histoire des intellectuels et également dans la littérature essayiste, on parle des intellectuels pour les défendre ou les attaquer<sup>48</sup>. Le plus souvent, « l'anti-intellectualisme [y] est le corollaire de toute histoire des intellectuels »<sup>49</sup>. Par comparaison, les études tunisiennes sur l'histoire des intellectuels, dégagent deux grandes tendances : la première essaie de situer le rôle et l'attitude des intellectuels face à la colonisation, la seconde reprend la tautologie des intellectuels porteurs de « modernité ». Ce premier niveau de lecture dessinant une relation directe entre l'histoire nationale et celle

<sup>48</sup> Régis Debray, *Le pouvoir intellectuel en France*, folio «Essais», 1986, p 37.

<sup>49</sup> -Michel Leymarie, *Les intellectuels et la politique en France*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2001, p.8.

des intellectuels m'a mise sur la voie des premiers défrichements que je devais faire pour mieux creuser cette relation.

Sur la Tunisie, je citerai quelques travaux fondamentaux et à portée globale, sans intention d'exhaustivité et seulement pour situer les orientations qui ont effectivement été influencée par ces travaux

Les essais, très peu nombreux, ont été pour moi une première alerte sur la question des intellectuels et de leur expression<sup>50</sup>. Abdelawahab Bouhdiba, Béchir Tlili<sup>51</sup>, Hafnaoui Amaïriya<sup>52</sup>, Salah Garmadi et Tawfik Baccar<sup>53</sup>, Tahar Labib, abordent la question des intellectuels par la bande et l'on ne trouve pas de définition stricte de ce terme.

Culture et société  
par le recueil  
de chez Ceres  
Productions

En revanche, les biographies abondent non seulement dans la vie éditoriale mais également dans l'édition scientifique. Des portraits de certaines figures consacrées de la vie intellectuelle et /ou politique alimentent maintenant une série éditoriale très populaire et florissante<sup>54</sup> et cela représente pour moi une mine d'informations empiriques ~~mais cela ne résout pas~~ <sup>sans toutefois</sup> mon problème de définition.

De même ~~que~~ j'ai remarqué le peu de travaux prosopographiques alors que le domaine appelle ce genre de traitement qui, par des portraits en séries, des études de carrières donnerait une vision de ~~cette~~ <sup>différents</sup> catégorie ~~et son~~ <sup>d'intellectuels de leur</sup> évolution dans le temps<sup>55</sup>, ~~de l'apparition de nouvelles figures et éventuellement de l'extinction d'autres.~~

Enfin, j'ai été frappée par le faible nombre de recherches collectives consacré à l'histoire des intellectuels : un colloque a été organisé en décembre 1989 par le Centre d'Etudes et de Recherches Economiques et Sociales (CERES) sur le thème «Elites et pouvoir dans le monde arabe pendant la période moderne et contemporaine» ~~mais les études restent éparpillées et les problèmes de définition, elles peuvent tourner en rond, peu éclairés.~~  
Au total et quand j'ai commencé mes premiers inventaires bibliographiques, je me suis rendu compte que l'histoire des intellectuels et

<sup>50</sup> Un des plus remarquables : Hélé Béji, *Désenchantement national. Essai sur la décolonisation*, Paris, Maspéro, Cahiers libres, 1982, 155p.

<sup>51</sup> Béchir Tlili, *Les rapports culturels et idéologiques entre l'Orient et l'Occident, en Tunisie au XIXème siècle (1830-1880)*, Tunis, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Tunis, 1974, 735p.

<sup>52</sup> Sur les « Lumières » tunisiennes notamment.

<sup>53</sup> Salah Garmadi et Tawfik Baccar, *Ecrivains de Tunisie*, Paris, Sindbad, 1973

<sup>54</sup> Je pense en particulier aux éditions Boudhina.

<sup>55</sup> Article « Prosopographie », *Dictionnaire des Sciences Historiques*, André Burguière (dir), Paris, PUF, 1986, pp.546-548.

\* Take ?

l'histoire culturelle - encore peu distincts pour moi - couvrent un vaste domaine, souvent visité et traité par les chercheurs. Ce qui est une chance mais n'exclut pas en même temps les dangers d'égarements dans l'anecdote, la répétition de choses connues, la reconduite «d'hypothèses» sans vérification véritable. Dans toutes ces études d'histoire des idées, d'histoire littéraire, d'histoire de la presse, d'histoire politique, on trouve de la matière au premier et également au second degré, la difficulté étant de les faire coexister en passant de l'un à l'autre quand il le faut et surtout d'affiner ma vision de ces deux champs d'étude que je me proposais de défricher en même temps : l'histoire des intellectuels et l'histoire culturelle.

Dès le départ et comme tout <sup>nouvel</sup> entrant dans un domaine d'étude, je me posais la question : que pouvais-je apporter de nouveau dans cette forêt de travaux qui, à l'heure où j'essaie de dresser ce bilan, continue encore à pousser et à me fournir de la matière? ~~Elle~~ m'engageant dans cette direction de recherche,

Quatre faisceaux de perspectives ~~travaux~~ <sup>sont</sup> se dessinent peu à peu :

1) Il me fallait d'abord établir un état des lieux qui renseigne sur la situation de la recherche sur l'histoire des intellectuels en Tunisie, pour la période contemporaine.

2) Parallèlement, je devais préciser la définition des intellectuels en et de Tunisie afin de trouver une articulation entre leur histoire et l'histoire culturelle de la Tunisie.

3) Chemin faisant, j'ai eu l'occasion de remarquer quelques massifs moins fréquentés que d'autres, soit des secteurs de la vie culturelle peu étudiés (par exemple les revues), soit des catégories intellectuelles moins visibles que d'autres (par exemple les traducteurs et les interprètes<sup>56</sup>) 4) En prêtant attention aux silences ou aux trous de l'histoire culturelle tunisienne, m'est apparue notamment

la place fondamentale de la question linguistique et la nécessité de l'intégrer dans une perspective historique plus large que celle avec laquelle on la traite habituellement.

édition aussi

↓  
Hofel  
Tethas  
Khemiri  
Traducteur  
(Shakespeare, H. C. Linker)  
& responsable  
ed° Irfef 1983-88

<sup>56</sup> « ce sous-genre disparu dans l'ordre de Gendelette », R. Debray, *Le pouvoir intellectuel en France*, p.32).

d'un certain nombre de ces pistes

et mes questions de départ ne sont pas encore entièrement éclaircies,

J'ai rendu compte de tout cela dans les développements précédents. En attendant de remplir ce programme, s'est présentée pour moi l'opportunité de tester empiriquement la définition de l'intellectuel. Ce fut le travail sur Kaddour Ben Nitram<sup>57</sup> un humoriste, un créateur d'un genre un peu particulier, dont un des attraits réside précisément dans le fait qu'il est difficile à classer.

**Un intellectuel des franges ?**

En prenant un « intellectuel » des franges, je voulais aller jusqu'aux confins d'une définition de la culture tunisienne, jusqu'aux paradoxes et limites de la définition d'un homme de culture, artiste à la fois et également homme de savoir et de science sur un phénomène linguistique. <sup>ou je me suis intéressée à KBN, il était</sup> l'époque déjà oublié <sup>et</sup> objet d'étude désuet, voire sans intérêt scientifique) <sup>En parcourant les précieux bibles,</sup> <sup>j'ai</sup> remarqué que la question des sabirs avait bénéficié de la vague d'intérêt pour la question linguistique qui s'était développée au lendemain de l'indépendance, quand les études linguistiques étaient à l'honneur (Garmadi et une section d'études linguistiques au CERES). <sup>Et puis a suivi une longue période il semble que l'attention face à ce phénomène s'est détournée.</sup>

Kaddour Ben Nitram, auteur, interprète de disques et pièces radiophoniques était un chansonnier et un spécialiste des sabirs. En <sup>donc en</sup> « réhabilitant » <sup>ces parlers hybrides et éphémères, que leur a donné KBN</sup> <sup>étudiant et</sup> dans <sup>sa</sup> forme artistique (sketches et ouvrages) et également <sup>dans le forme</sup> savante (articles de revues), j'ai eu l'occasion de voir <sup>qu'il a écrits</sup> brouiller <sup>se</sup> quelques frontières, <sup>le meilleur brouillage m'a conduit un trouble dans</sup> hormis celle de la <sup>seule</sup> coexistence de l'arabe et du français, <sup>qui n'étaient pas</sup> <sup>seuls en présence,</sup> <sup>de plus</sup> la « littérature » de KBN se perd entre le « sérieux » et le « futile », entre l'oral et l'écrit (puisqu'il s'agit d'une production orale transcrite), <sup>de même qu'elle donne une</sup> <sup>image kaleidoscopique de la vie urbaine dans le Tunis colonial.</sup>

Une autre certitude allait être ébranlée : les sabirs font-ils partie de la culture tunisienne ? Quel est le statut de ces parlers <sup>marginaux</sup> pour l'historien de la Tunisie contemporaine ? Quelles en sont les traces et quelles sont les conditions de leur disparition progressive ? Ont-ils vraiment disparu ?

Troisième série d'enseignement <sup>que j'ai tirés de</sup> dans ce portrait d'un français de Tunisie qui a écrit et chanté des choses qui se sont passées en Tunisie, <sup>et qui</sup> a fait sa vie

<sup>57</sup> Kaddour Ben Nitram et Sabirs, les traces d'une culture plurielle, in *Pratiques et résistance culturelles au Maghreb*, Paris-Aix-en-Provence, CNRS-IREMAM, 1992, pp. 283-291.

<sup>58</sup> Dixit Taoufik Baccar que j'avais consulté à l'époque pour me conseiller sur les dimensions à donner à ce travail : article ou ouvrage ?

qui connaît une évolution remarquable au courant du XXème siècle tunisien et qui à lui seul mérite d'illustrer cet avènement au monde, cette existence au monde qui est si difficile aux intellectuels et qui est l'expression même de la modernité.

Les quelques travaux que j'ai faits autour du cinéma, sur le cinéma arabe avec la collaboration de Tahar Chikhaoui<sup>80</sup>, sur le cinéma tunisien<sup>81</sup> dans un bon nombre d'interventions orales traite<sup>nt</sup> de cette modernité difficile alors même que le mode d'expression (le cinéma) est le symbole même de l'art du XXème siècle. Certains films tunisiens confisquent précisément cette modernité pour la mettre au service d'une image idéalisée, nostalgique de la tradition. *Théâtre aus*

Une tradition masquée, une modernité qui se cache : il me semble que là-dessus l'histoire culturelle de la Tunisie n'a pas levé tous les voiles...

- Année Culturelle Tunisienne, AAN, 1999.

- Champ intellectuel, débats intelligents sur de l'indépendance aux années 80.

Inursions vers temps plus récents pour essayer de rendre compte de ces "processus d'éveil" et de conscience au monde moderne et de ses attributs

Film *Satin rouge* = le corps, "lieu" de la modernité

---

<sup>80</sup> Cinéma arabe, notice parue dans *Une Encyclopédie du nu au cinéma* sous la direction d'Alain Bergala, Jacques Deniel, Patrick Lebouffé, Terre Neuve-Dunkerque, Editions Yellow Now, Studio 43, 1994, pp. 31-37. (en collaboration avec Tahar Chikhaoui).

<sup>81</sup> Le corps, le cinéma et la religion : l'exemple du cinéma tunisien. Communication aux journées de l'IISMM, *Cinéma, Islam et modernité*, Paris, IISMM / EHESS, 4 avril 2001. - Le national à travers le cinéma tunisien. Journées d'études *Cinéma et expressions idéologiques*, organisées les 12-13 juin 1993 par l'Association Tunisienne pour la Promotion de la Critique Cinématographique (A.T.P.C.C.). Article livré sous le titre : L'idéologie du national dans le cinéma tunisien, aux *Cahiers Ciné-Ima*, et devant paraître sous la direction de Hichem Ben Ammar, Paris, Institut du Monde Arabe, pp. 63-69.

## Savoir/ Société/Politique

UNIVERSITÉS ET SCIENCES HUMAINES

### Histoire et présent

A ce stade d'évolution de mes travaux, je peux seulement constater que mon appréhension du monde intellectuel -et de la vie scientifique qui en fait partie- détermine une grande partie de mes questionnements face à ce champ de recherche. Par un va-et-vient entre le présent et le passé, ma posture d'historienne étant doublée par celle d'une ethnologue, je m'efforce de comprendre le milieu scientifique, la nature de ses liens avec l'histoire intellectuelle tunisienne ainsi que les fondements politiques et sociaux de son évolution.

C'est ainsi que mon intérêt pour les voies et les formes de la connaissance scientifique appliquée à la Tunisie à la fin du XIXe siècle s'est tout de suite «agrippé» à la littérature administrative qui en rend compte et qui en est aussi imprégnée. De même, à partir des archives administratives et politiques, je me suis penchée sur les débuts de l'université tunisienne à la veille de l'indépendance et ai essayé de lier l'évolution institutionnelle avec celles des idées qu'on se faisait de « l'enseignement supérieur ». A partir de ces travaux, il me semble (être plus affirmative?) avoir débusqué l'introduction et la diffusion de la valeur du diplôme dans la société tunisienne actuelle.

« Savoir », « université », « recherche » en Tunisie tels pourraient être les mots clés de ces articles qui ont, à leur tour, servi de tremplin à d'autres questionnements, notamment en direction du savoir historique et de sa genèse. Quelques-uns de mes articles interrogent par différentes portes la production historique actuelle, tissent quelques liens historiographiques, et ce faisant, essayent <sup>d'avancer</sup> ~~de donner~~ quelques réflexions sur les tendances actuelles de l'histoire culturelle et leur place dans une histoire contemporaine de la Tunisie. Quelque part entre politique et culture (encore une connexion que je n'ai pas encore fini de préciser), des questions comme la place de l'histoire (en tant que discipline d'enseignement et de recherche, comme objet de goût ou de curiosité intellectuelle), le rôle de l'Etat dans l'enseignement de cette discipline, les thèmes de création dans le cinéma tunisien, les limites et contours du champ intellectuel et culturel dans la Tunisie présente et contemporaine, sont pour moi des portes d'accès pour mieux comprendre le fonctionnement de la recherche scientifique et

Histoire =  
Science  
"nationale"



et aussi la volonté politique

les rapports que cette dernière entretient avec la «demande sociale» (expression qui reste à définir pour le terrain tunisien), les habitudes institutionnelles et les débats idéologiques dominants, en Tunisie mais également en France et au Maghreb : je pense en particulier à des thèmes comme l'identité, le patrimoine, la mémoire qui traversent toutes ces historiographies...

J'essaie en quelque sorte en usant d'outils d'historien, d'étudier quelques moments et/ou objets de la connaissance scientifique dans le passé plus ou moins récent de la Tunisie, d'esquisser un historique de l'exercice actuel du métier de chercheur. L'histoire, discipline «inventée» au XIXème siècle mais qui a connu des antécédents très anciens, m'offre des méthodes et constitue un poste d'observation privilégié ou plutôt un point de vue pour comprendre l'évolution de la profession à laquelle j'appartiens maintenant.

HISTOIRE DU SAVOIR  
ENTRE ORIENTALISME ET SCIENCES HUMAINES

Boiron du savoir colonial\*

**Le savoir dit colonial, « du savoir malgré tout »**

A la recherche de la Tunisie comme objet de savoir, je suis remontée vers le XIXème siècle, à la recherche des missions scientifiques<sup>82</sup> qui ont sillonné la Tunisie et qui ont construit un ensemble de connaissances sur ce pays d'Afrique du Nord, somme toute moins exploré par la France que l'Algérie (pour laquelle il y a eu l'équivalent de l'expédition d'Egypte) et le Maroc, terre d'archéologie, de cinéma et d'anthropologie coloniaux.

Dans ce ~~premier~~ travail ~~magnum~~, je me suis intéressée au fait que la science est possible même et surtout dans les contextes de domination politique. L'accumulation scientifique est devenue récemment un projet de pays pacifiés, pacifiques, « indépendants »... Au XIX~~ème~~ siècle, le savoir accompagnait la colonisation et bien entendu pour son profit. Le credo utilitaire qui accompagne toute entreprise ~~est~~ de connaissance n'est pas propre à cette situation coloniale. Ne parle-t-on pas de nos jours de rendement, d'ouverture de l'université à l'environnement... La science est un capital qu'il s'agit de fructifier

(de guerre etc.)

le fin de XIXe siècle

En dehors des disciplines les plus porteuses de ce savoir (la géographie, la botanique et l'archéologie), je me suis intéressée aux hommes de cette science.

Les Hommes de Savoir

<sup>82</sup> Les missions scientifiques en Tunisie dans la deuxième moitié du XIXe siècle, *Les Cahiers de Tunisie*, n° 157-158, 3e- 4e trim. 1991, pp.197-207.

\* Relire 125 ans de sociologie maghrébine, Belgique in ARES  
ou comparaison avec l'Algérie = J. Chabbi & Lucie L'Alpeur des  
Rapport/Habilitation/K.Bendana  
+ le mal de voir + connaissances du Taphet (+ volumes sur d'Oréon l'autre dirifs par) Chabbi

Les Hommes de Savoir

L'exemple de Tissot<sup>83</sup> est instructif sur la place de l'archéologie tunisienne dans la compétition de l'époque, une époque où l'archéologie se constitue en discipline scientifique, grâce ses spécialités.  
Les savants sont souvent au service de l'administration. Je me suis intéressée à Robert Montagne<sup>84</sup>, « l'inventeur de la politologie berbère » parce qu'il a construit son enquête scientifique au cœur d'une situation coloniale et le cas du Maroc me donnait ainsi l'occasion de décentrer mon regard en regardant l'exemple d'un autre protectorat.

J'avais auparavant essayé de voir chez un autre « mandarin », administrateur également et qui lui aussi finira comme Montagne au Collège de France, quel pouvait être l'écho de son œuvre en Tunisie. Jacques Berque<sup>85</sup> a encadré un grand nombre de thèses de sociologues et « veillé » à la naissance du CERES. J'ai remarqué un écho plutôt pâle de cette présence., phénomène encore mystérieux quand on sait la fréquence des séjours de Berque à Tunis et l'importance de ses relations personnelles, avec l'Université et le monde intellectuel.

Ces noms et d'autres\* m'interpellent actuellement en tant que chercheur, pas seulement parce que je fréquente leurs travaux mais aussi parce que je voudrais expliciter ce que l'on appelle « les relations scientifiques ». Là aussi, il s'agit d'influences, de contacts, de passages et je voudrais voir comment les choses se passent concrètement, comment se fait la science, comment se constitue le milieu scientifique, selon quels modèles et par quels apports.  
L'analyse en termes de réseau qui devient actuellement si opératoire peut-elle servir à reconstituer des jalons dans ce savoir des sciences humaines et sociales dont je suis maintenant l'usagère ?

les institutions de savoir

Etudier les hommes du savoir mais également les institutions. L'Institut des Hautes Etudes de Tunis<sup>86</sup>, création de 1945 était un embryon d'université au sein duquel on a commencé à distiller quelques enseignements. La rivalité entre Alger et Paris a compliqué les conditions de démarrage mais cette institution est la mère de celle où j'ai fait mes études. Je l'ai étudiée pour savoir d'où venait cette

<sup>83</sup> Etre archéologue à Tunis dans la deuxième moitié du XX e siècle : l'exemple de Tissot, in *La Tunisie mosaïque*, Toulouse, Presses Universitaires Le Mirail, p.513-526.

<sup>84</sup> Montagne, lecteur d'Ibn Khaldoun, in *La sociologie musulmane de Robert Montagne*, Sous la direction de François Pouillon et Daniel Rivet, Paris, Maisonneuve et Larose, 2000, pp.41-53.

<sup>85</sup> Berque en Tunisie : Un essai de "pesée" bibliographique. Communication au colloque *Bibliographie de Jacques Berque* (Paris, janvier 1996 ), *Rawafid* n° 2, Tunis, ISHMN, 1997, pp.198-203

<sup>86</sup> Aux origines de l'Université tunisienne : l'Institut des Hautes Etudes de Tunis, *Revue d'Histoire Maghrébine*, n°89-90, mai 1998, pp.97-106. Aux origines de l'Université tunisienne : l'Institut des Hautes Etudes de Tunis, *Revue d'Histoire Maghrébine*, n°89-90, mai 1998, pp.97-106.

\* Frantz Fanon, Carmel Comillei,

Dualité juridique  
Dualité linguistique

institution. Et en ai retiré un enseignement de plus sur la dualité de la plupart des institutions coloniales. L'histoire de la RTD que raconte Mo<sup>hamed</sup> Charfi dans l'interview qui va paraître dans l'ouvrage <sup>sur les sciences humaines et sociales</sup> dont j'ai parlé plus haut apporte un complément à ce premier tableau institutionnel et sociologique.

Tout autre est l'enquête sur le diplôme<sup>87</sup> qui fait effectivement écho à ce tableau institutionnel dans la mesure où la rivalité entre l'IHET et la Khaldounia est très vive dans les années cinquante.

Au cours des années cinquante en Tunisie, la mise en place d'un embryon d'université qui vient coiffer le système éducatif instauré par la Direction de l'Instruction Publique depuis le début du Protectorat, coïncide avec une effervescence nationaliste au sein de laquelle la population étudiante joue un rôle de premier plan<sup>\*</sup>. La jeunesse diplômée dont les effectifs croissent régulièrement revendique, entre autres, une place à la mesure de l'instruction acquise dans les cursus, zaytounien, khaldounien, à l'étranger ou en Tunisie. La bataille politique et idéologique qui se développe autour de la reconnaissance officielle des diplômes supérieurs illustre la force croissante de ce symbole de réussite dans l'aspiration élitaine des Tunisiens.

Avec l'Indépendance, le diplôme prend définitivement sa place dans l'organisation juridique de l'enseignement universitaire et son statut de vecteur d'ascension sociale dans le nouvel Etat national.

Cette contribution m'a été demandée à la suite de précédents papiers que j'<sup>avais</sup> écrits sur l'histoire de l'enseignement dit aujourd'hui « supérieur ».

Dans le prolongement de ces enquêtes et au-delà du fait que j'essayais de <sup>de faire le buche-ole</sup> déterrer les premières formes d'un enseignement qui va se développer après les indépendances, mon but était de lier, face à cet objet circonscrit, et dans le cadre d'une histoire culturelle (globale ?) de la société tunisienne vers la fin de la période du protectorat, la place du savoir dans les institutions <sup>les</sup> et mécanismes qu'il met en place avec les transformations de cette société.

Lier histoire culturelle et histoire sociale n'est pas en soi un but très original, ni très neuf, sauf que la question du diplôme, à mon avis <sup>non ou</sup> encore pas étudiée dans sa profondeur historique, permet autre chose encore : elle permet de détacher, même si cela est artificiel, le moteur de la machine<sup>4</sup>. Ce moteur à deux

<sup>87</sup> Diplôme et université à Tunis dans les années cinquante, in *Diplômés d'ici et d'ailleurs. Parcours migratoires et trajectoires d'insertion*, Aix-en-Provence, CNRS/IREMAM, pp. 66-75.

\* Mohamed Dhifallah,

vitesse, l'une pour chaque individu qu'elle touche, l'autre pour le groupe social produit du mouvement, des mouvements concordants qui à un certain moment font traverser des seuils.

Il me semble que du point de vue du diplôme, les années cinquante représentent un seuil notable pour la société tunisienne.

Par ailleurs, les études sur le mouvement national sont encore marquées par la formation de ces étudiants qui sont devenus depuis des responsables, des cadres de l'Etat national et qui ont raconté plus tard<sup>88</sup> cette tranche de leur vie dans laquelle ont coïncidé leur accès à l'enseignement supérieur et la prise de conscience de leur exclusion.

La réglementation et la diversification des diplômes dès l'Indépendance a accompagné, doublé, accentué l'éclipse de la Zitouna, ~~largement connue par ailleurs~~ : une version « moderne » du *tahçil* (on a même rencontré un arrêté de 1957 qui parle de *Tahçil es-sciences*) commence à attirer des recrues dès 1957-58. Tandis qu'une panoplie d'institutions dispensant des enseignements nouveaux, *up to date* (l'Ecole d'Administration, l'Ecole d'Agriculture, l'Ecole Normale Supérieure) vont petit à petit se constituer en pôles de formation.

Intellectuels  
et savoir

Je clôturerai ce dernier axe de rassemblement de mes recherches par un parallèle entre deux biographies d'intellectuels : celle de A. Demeerseman<sup>89</sup> et celle de A. Thaâlbi<sup>90</sup>, un prêtre et un cheikh qui tous deux me permettent de regarder autrement la relation entre savoir et pouvoir.

SAVOIR ET  
CONDITION  
D'INTELLECTUEL

Chez le premier, la vie de prêtre va être consacrée à un projet qui ne se démentira pas tout au long de sa vie : connaître et expliquer la Tunisie, sonder son histoire, scruter son présent, mettre en perspective son évolution. L'essai de bibliographie chronologique<sup>91</sup> que je lui ai consacré laisse clairement apparaître le profil des travaux scientifiques de Demeerseman, créateur et animateur de la revue *Ibla*, dont j'ai fait l'historique. Son rôle de médiateur lui a permis d'exercer un apostolat scientifique au service du terrain qu'il avait choisi. Homme de revue,

<sup>88</sup> Voir par exemple les mémoires de Chedli Klibi, *Orient-Occident*.

<sup>89</sup> Demeerseman, prêtre, savant et intellectuel, *Ibla*, n°176, tome 58, 1995/2, pp. 207-222 ;

<sup>90</sup> Les écrits de Thaâlbi, entre évidences et mystères de sa biographie. Communication à la journée d'étude *Thaâlbi, le réformiste, l'intellectuel et le politique* (7 mai 1999), *Rawafid*, n°5, Tunis, ISHMN, 2001.

<sup>91</sup> André Demeerseman : Essai de bibliographie chronologique, in *Les relations franco-maghrébines au miroir des élites*, Faculté des Lettres de la Manouba, p. 133-151.

il a écrit écrit 125 articles entre 1937 et 1987 où il se montre tour à tour ethnographe, ethnologue, psychologue, historien, sociologue. Ce mariage de toutes les disciplines <sup>des sciences de l'homme et de la société</sup> et cette œuvre considérable forcent l'admiration. Quand on lit de plus près ses travaux, on mesure l'ampleur des thèmes qu'il a traités et qui sont de vraies ouvertures pour <sup>ceux qui veulent poursuivre après lui</sup> les continuateurs ~~sur~~ l'histoire culturelle de la Tunisie. On retrouve chez lui des thèmes aussi importants que celui de la langue et de la femme, l'histoire sociale des lettrés (il a été le premier à exploiter systématiquement l'œuvre de Ben Diaf devenue depuis le bréviaire des historiens du XIX<sup>e</sup> siècle), l'histoire de l'imprimerie, le vocabulaire politique, les références culturelles, les fonctions des « lettrés »... Je me rends compte une fois de plus de la force d'inspiration de ses travaux qui sont pour moi de véritables stocks d'idées <sup>et pour un grand nombre d'autres chercheurs</sup> et d'hypothèses. Enfin par ses travaux sur « la personnalité tunisienne », A. Demeerseman a certainement perçu comme acteur mais également comme savant, l'émergence politique de l'individu politique. Ses travaux sur l'évolution de la notion de « patrie » et ceux qui sont consacrés à la « pensée tunisienne » à travers les revues révèlent une acuité d'analyse et un sens du changement culturel profond que vivait la Tunisie <sup>depuis la fin du XIX<sup>e</sup> S jusqu'à la fin de la colonisation française</sup>.

L'itinéraire de Thaâlbî contraste en tous points avec le précédent. Ce père du nationalisme tunisien est d'abord un zaytounien inachevé et cela n'est pas de peu d'importance. J'ai été happée par sa biographie parce que je n'arrivais pas précisément à voir qui était cette personnalité <sup>apparemment</sup> très connue. A reprendre les notations biographiques, on se heurte rapidement à un portrait répétitif des mêmes informations sur ses relations, ses péripéties, ses qualités d'orateur. En approfondissant l'enquête, j'ai vu d'autres choses, entre autres qu'on ne savait rien de ses voyages (qui ont pourtant pris plus de vingt ans de sa vie) et que son œuvre était une sorte d'édition posthume d'articles et de conférences qu'il avait faits un peu partout.\*

Trois ouvrages seulement composent son œuvre, dont deux collectifs ou dont on s'accorde à dire qu'ils ont été écrits de plusieurs mains. Quant au troisième, écrit à la fin de sa vie, est une biographie de Mohamed <sup>que Thaâlbî</sup> présenté comme un leader politique hors pair. Et c'est précisément ce qui a attiré mon attention. Ce lettré classique, probablement à peine initié au français écrit - certes en collaboration - deux ouvrages en français, le troisième étant une biographie politique du Prophète Mohamed. Quoi de plus « moderne » que ces indices ?

\* Voir *Leif El Ghoul, Reformisme et marabouisme de la T. au début du XX<sup>e</sup> S. L'Autorité de saints, Na'khou (dir)*  
 IRAC/ERC, 1999, pp 323-333.

éd° 1983-88  
 d'après peut-être  
 Khennou Ali

et pour un grand nombre d'autres  
 chercheurs

depuis la fin du XIX<sup>e</sup> S jusqu'à la fin de la colonisation française

mais rebelle

Après l'échec de son combat nationaliste en Tunisie (combat dont il a contribué à « inventer la tradition »), Thaâlbî se tourne vers la Umma islamique espérant ainsi réaliser en son sein le même rêve politique qu'il attribue à Mohamed. La carrure extraordinaire de l'homme ne doit pas empêcher de voir plus loin que l'individu dont la singularité réside de toute évidence dans sa position entre plusieurs cercles intellectuels, politiques et sociaux dont les chevauchements et porosités remettent en cause toute étanchéité entre les cultures « moderne » et « traditionnelle »

VOIR texte sur Al Nopalbe AZ-Zaytouniye = la sécularisation  
de savoir "traditionnel" telle qu'on le lit dans cette revue - statistiques  
articles -  
\*\*\*\*

### Conclure ?

Non plutôt ouvrir .

Une des facettes les plus délicates de la délimitation de mon champ de recherche est de déterminer la connexion entre l'histoire des intellectuels et l'histoire culturelle de la Tunisie des XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles.

Faut-il comprendre « et » <sup>dans le sens de</sup> ~~comme~~ « à travers » ? <sup>pourrait</sup> Ma quête ~~serait~~ alors : <sup>se résumer</sup> comme suit :

que peut-on apprendre sur l'histoire culturelle tunisienne à travers celle des intellectuels entre le XIX<sup>ème</sup> et le XX<sup>ème</sup> siècles ?

Ou bien <sup>fait-il entendre l'histoire culturelle</sup> Et = chez : La culture tunisienne chez les intellectuels (tunisiens ?) ou bien encore place et rôle des intellectuels dans l'édification, la construction, l'entretien d'une culture (tunisienne ?).

Or, Une certitude : Ce ne sont pas les intellectuels qui font la culture ou pas seulement. Ils la disent.

Une culture n'appartient pas à l'homme. L'homme est la culture : « Ne peut-on s'entraîner, comme Berque nous y appelle, à remplacer le 'j'ai un milieu, il est à moi' par un 'je suis mon milieu' . Je ne suis pas en face, ou contre mais dans, avec et par lui. »<sup>92</sup>

la culture <sup>n'est</sup> ni contenant, ni contenu mais une configuration dont il faut cerner

<sup>92</sup> R. Debray, *Manifestes*, p141.

# PERSPECTIVES

Je présenterai ces perspectives autour de trois mots-clés qui me semblent indiquer les cadres de ma réflexion à venir.

La culture politique,  
Histoire de l'édition,  
L'historiographie

} Le "nœud de la langue" { l'arabe  
le français  
le dialectal \*

Telles sont les grandes lignes directrices qui sous-tendent mes divers projets.

Une de mes préoccupations fondamentales étant : Comment démontrer et analyser l'enchevêtrement des trois ?

### **Encore la tradition et la modernité**

Parce qu'il n'est pas facile à ignorer, je me pose la question : comment entrer dans le faux débat : tradition/modernité ? En mettant par exemple en évidence les brouillages des frontières. Par exemple en cherchant la modernité dans le « sanctuaire » de la tradition : La Zitouna et l'inverse.

En travaillant également sur des passeurs, notion maintenant admise mais aussi un peu fourre-tout : j'ai d'ailleurs commencé à la faire avec K. Ben Nitram, Demeerseman...

On parle partout d'introducteurs de la modernité surtout pour le XIX<sup>e</sup> siècle : même si je suis arrivée à douter aussi de cette catégorie, elle demeure opératoire jusqu'à un certain point, comme la dichotomie ci-dessus.

M'intéresser à l'histoire des intellectuels m'a amené à réfléchir à ces hommes qui en principe issus d'un enseignement traditionnel ont, chacun d'une manière différente (et là il faut pouvoir dresser des profils, des modèles au-delà des biographies concrètes que je peux esquisser) introduit une pensée et une action « nouvelle », novatrice, parfois dérangeante (T. Haddad), parfois « récupérée » (T. Ben Achour par l'administration du protectorat, Thaâlbi et M. Mestiri par Bourguiba) mais encore sous-estimée par les travaux d'histoire et également le discours politique actuel (la « reconsidération » et « réécriture du mouvement national ») n'est encore qu'une écorce, un premier pas peut-être mais pas encore une réflexion globale et approfondie sur ce thème.



Qu'est ce qui est moderne ? Une idée comme celle de patrie ? Une attitude réformatrice ? Une réflexion sur la place de la femme dans la société ? Un sens de la politique (il faut des institutions) et de ce qu'elle nécessite comme support de diffusion (un journal, une imprimerie) ? Une manière d'être (journaliste, archéologue, historien, savant...) ? Si on admet que la modernité est un processus complexe, diffus, difficile à localiser et pas seulement contenu dans les actes qui se disent moderne (par exemple pas seulement à Sadiki mais aussi à la Zitouna), on arrive à voir dans une période les différentes étapes, sans tomber dans le simplisme de certaines ruptures admises, commodes parfois mais piégées aussi. Par exemple le métier de notaire, traditionnel par excellence se rénove comment ? Celui d'enseignant également.

Le profil du juriste : du mufti au prof de droit actuel, du *qadi* au juge.

Cas des avocats.

Il y a les moules (institutionnels, culturels) et il y a les hommes.

### **Outillage mental des intellectuels tunisiens**

La littérature sur les intellectuels en France est très riche. Celle des manifestes, des déclarations sur la condition ou non d'intellectuel, les prises de position qui ont accompagné la plupart des événements politiques français, européens ou internationaux a consacré cette notion tout en la mettant en débat. C'est une veine toujours vivace dans la production intellectuelle française à travers laquelle on remarque depuis un siècle une activité éditoriale prospère, la notoriété internationale de plusieurs figures, la diffusion de l'archétype de l'intellectuel engagé.

Les débats actuels n'ont pas diminué en France malgré la mutation annoncée des intellectuels. Que l'on déplore la «fin des intellectuels»<sup>93</sup>, l'on annonce l'avènement de l'intellectuel spécifique<sup>94</sup>, qu'on reproche aux médias leur impérialisme sur les intellectuels ou que l'on déclare qu'ils sont remplacés par les nouvelles figures du journalisme et de la communication, les intellectuels

---

<sup>93</sup> Après Sartre, Foucault....

<sup>94</sup> Catégorie «inventée» par Michel Foucault.

continuent à occuper dans la vie culturelle et politique française une place symbolique considérable<sup>95</sup>. Le succès et l'impact de revues comme *Le Débat*, *Esprit*, *Commentaire*, plus récemment *Comprendre*, les chiffres de production d'essais<sup>96</sup> sur la question révèlent les traits particuliers de cet entrelacement entre culture et politique qui caractérise le paysage intellectuel de la France contemporaine.

L'équivalent de cette littérature «spécifique» existe-t-il dans la production intellectuelle tunisienne de ce XXème siècle, si influencée par la diffusion de la culture française, ses modèles, ses catégories, ses questionnements (même si c'est pour affirmer une autre singularité). Cette question sous-jacente à mes travaux n'est pas encore entièrement élucidée. J'aimerais en effet pouvoir m'engager dans une perspective d'histoire intellectuelle telle que Roger Chartier la définit : « le champ de l'histoire intellectuelle couvre l'ensemble des formes de pensée, individuelles ou collectives, philosophiques ou communes, inventées ou reçues, conceptualisées ou agies... Une histoire qui n'est ni celle des structures économiques, ni celle des formes sociales ou politiques »<sup>97</sup>.

Cette histoire nécessite entre autres l'exhumation d'œuvres exemplaires. Certaines font partie de la bibliothèque intellectuelle tunisienne consacrée : elles sont étudiées dans plusieurs ouvrages et constituent des références quasi-obligées

\* Proposé par  
Tkhemi pour  
publier ces  
IA Diaf  
Khereddine,  
H. Khouja  
Ibn Abd Dina

Exemples : *Aqwam al Masalik* ou certains écrits d'historiens comme *Al Ithaf*, *Al Mechra' al melki* ou Mais d'autres restent à mettre au jour afin de parvenir à délimiter « l'outillage mental » des intellectuels tunisiens au XXè siècle<sup>98</sup>

Edition

<sup>95</sup> Place de Bourdieu dans le paysage intellectuel français et ses écrits sur le champ intellectuel : quelques titres ?

<sup>96</sup> Pour citer les titres les plus célèbres et les plus récents : B.H.Lévy, *Le siècle de Sartre*, M.Winock, *Le siècle des intellectuels* ....

<sup>97</sup> Roger Chartier, *Histoire intellectuelle, Dictionnaire des Sciences Historiques*, Paris, PUF, 1986, pp.373-377. Voir également *Histoire intellectuelle et histoire des mentalités, op. Cit*

<sup>98</sup> Lucien Febvre, *L'outillage mental. Pensée, mathématiques, langage* Tome 1 de l'Encyclopédie Française, 1937; idem, *Le problème de l'incroyance au XVIè siècle. La religion de Rabelais*, Paris, A. Michel, Evolution de l'Humanité, 1968, pp 141-142.

### Dans le sillon historiographie

Deux directions majeures dans cette préoccupation sous-jacente à tous mes travaux actuels. Je voudrais mettre au jour une chaîne

1) Chaîne : -Elucidation des genres de production : les manuels d'enseignement, les formes qu'ils revêtent, le rôle de certains hommes clés chez les traducteurs, les administrateurs, les « bureaucrates-intellectuels ».

Comment on passe dans l'enseignement, des livres (manuscrits et/ou imprimés) aux manuels.

A propos des manuels en particulier je pose les réflexions suivantes : Les manuels sont à la fois une entreprise savante de transmission du savoir historique et répondent à une demande sociale et politique.

Entre exigence scientifique et formation civique, le genre des manuels (genre en principe voué à l'inertie) dit-il des transformations ? En essayant d'établir l'évolution du genre, ses formes successives (en fonction des usages, des tirages et des appellations), je voudrais reconstituer la chaîne historiographique qui court depuis plus d'un siècle.

Quelques points de transformation apparaissent :

-celui de la langue d'abord : le passage, la coexistence entre l'arabe et le français, la langue arabe, langue de la patrie, langue de l'enseignement de la nation a été précédée par le français, d'abord comme modèle d'expression nationale (de la France) puis dans les premiers spécimens d'enseignement de l'histoire de la Tunisie (qui apparaissent après la 2<sup>e</sup> guerre mondiale et les revendications pour la tunisification de l'enseignement, en particulier l'histoire). Lorsque la langue arabe devient monopolistique (années 1980), quand elle devient moyen d'expression et référence, le monde arabe et musulman devient plus éloigné dans les programmes d'enseignement de l'histoire.

-Autre tendance, l'auto centrage de l'histoire sur la Tunisie. Recadrage « désislamisant », éloignement des autres histoires, y compris celle des pays du Maghreb. Vers une histoire de plus en plus centripète. Avec ancrage, appartenance méditerranéenne.

-La définition culturelle et pas seulement politique (dynasties, événements...) de la Tunisie. En rapport avec le développement de la notion de

historio-  
graphique  
qui accompa-  
gne l'édifica-  
tion d'une histoire  
contemporaine  
en Tunisie.  
En second  
lieu, je  
voudrais  
approfondir  
la réflexion  
autour de  
la notion  
d'histoire du  
temps présent  
et de la  
manière  
dont elle  
est entendue  
en Tunisie,  
dans le  
milieu  
historien  
et dans la  
classe  
intellectuelle.

patrimoine et l'ancienneté de la « civilisation tunisienne », héritière qui a intégré et digéré toutes les influences extérieures.

Evaluer les constances du discours savant et pédagogique sur l'histoire de la Tunisie ? Revenir sur certaines caractéristiques du récit pédagogique, ses articulations, ses permanences, ses changements... Analyser le cadre interprétatif disponible et voir où il prend source.

Peut-on parler de stabilité ou d'instabilité historiographique et pédagogique ? Plutôt sentiment d'une historiographie répétitive et standardisée (après l'indépendance seulement ou également avant ?). Une conception évolutionniste de l'histoire, avec l'Europe comme modèle ?

*J'ai entrepris pour cela d'étudier un ou deux citadins ou marges-clés : Khulassat Tarikli Tunis de H.H. Abdelkhalob, Meftah et Tarikh de Béclouz*

2) Réfléchir au constat historiographique suivant : l'absence de l'histoire récente dans les manuels<sup>99</sup>. La 2<sup>e</sup> version du manuel de 7<sup>e</sup> année inclut certes le « Changement » du 7 novembre mais cela est surtout destiné à minimiser l'époque bourguibienne et à introduire d'autres héros au sein du panthéon national. *deux conduites de cours à la Khaldouniyye. Entreprise à poursuivre en vue d'autres ouvrages qui répondent aux mêmes critères que ces deux modèles ou qui diffèrent quant à leur facture (ex :*

*« Le passé fait irruption dans un présent qui se modifie. Il n'arrive pas de manière contingente ».* *Al Haraka al adabiyye Khal fikri bi Tunis de IT F. B. Achou) Constituent une chaîne historiographique cohérente.*

Quel passé est-il visible dans le présent de la Tunisie ? Celui de la culture anthropologique, et de l'ancienneté de l'Etat-Nation. Si le second point date de l'historiographie bourguibienne, le premier trait trouve sa nourriture dans le développement de la notion de patrimoine et du tout culturel. Avec l'ancrage méditerranéen et la « découverte » de la pluralité des peuplements tunisiens (juifs et minorités), le développement de l'histoire des femmes et la mise en évidence d'autres héros de la Nation (longtemps éclipsés par Bourguiba), les thèmes historiographiques se renouvellent sans déranger. Peut-on parler d'une niche historiographique, isolée de la vie politique ? Pas de débats politiques sur des secrets (comme affaire Ben Barka ou celle des Harkis), pas de contestations de découvertes d'archives sur tel ou tel personnage, tel ou tel aspect. Place des études bourguibiennes (2 colloques chez Temimi et un à Aix pour le moment, en marge de l'Université tunisienne même si beaucoup d'universitaires tunisiens y ont participé sont les indices d'une *de milieu scientifique* frilosité évidente).

<sup>99</sup> Voir ma communication : *De l'intérieur du lointain, Colloque Savoirs du lointain, IRMC/EHES Sidi Bou Said, mars 2001*

« *Le Maroc a enregistré un certain retard dans l'écriture de son histoire immédiate. Et, dans une plus grande mesure, la Tunisie.* »: Le problème des archives en Tunisie est pris au sérieux. Depuis l'époque de Bourguiba, plusieurs mesures pour doter la Tunisie d'un arsenal archivistique ordonné, moderne, systématique (PNR puis ISHMN, ANT, Beït Al Hikma...). D'où vient alors cette timidité ? En Algérie et au Maroc, les archives coloniales ne sont pas restituées alors qu'en Tunisie, leur présence et leur disponibilité les banalisent peut-être, les dépolitisent... Et les témoignages oraux ? Certes ils se multiplient. Des autobiographies paraissent surtout dans l'après-Bourguiba mais y rencontre-t-on une parole nouvelle, changent-ils le cadre interprétatif établi ? Même la guerre d'Algérie à laquelle on sait que les Tunisiens ont pris part (bureau du FLN à Tunis...) ne suscite pas de travaux malgré les appels à une histoire maghrébine, à une collaboration avec les historiens maghrébins...

Le phénomène de « réorganisation de la mémoire collective » en Tunisie se focalise sur :

- l'émergence d'autres acteurs que Bourguiba (pompeusement appelée « réécriture de l'histoire<sup>u</sup>). A mettre dans cette mouvance, la reconsidération du passé husseïnite et beylical occulté sous Bourguiba<sup>u</sup>, les "retouches" visant à redonner aux zaytouniens leur place dans l'histoire du mouvement national..

-et d'autres identités que l'arabo-musulmane. Celle-ci reste bien entendu affirmée comme une base constante et irréductible et l'arabisation presque totale de l'enseignement de l'histoire dans le primaire et le secondaire, dans la proportion 1/3 français 2/3 arabe dans l'enseignement supérieur contribue à cette entreprise de proclamation. Mais c'est plutôt la référence méditerranéenne qui semble avoir le vent en poupe, si l'on en croit les choix de questions de DEA, les colloques et les publications académiques et grand public récentes. Des tendances « soft » et innocentes si jamais on peut détecter une censure ou une auto-censure des historiens tunisiens.

## Les producteurs du savoir historique

Faut-il commencer par les hommes ou les produits ? Trouver des prolongements du côté des biographies et des prosopographies mais traquer aussi à travers l'histoire institutionnelle les moments de transformation les plus décisifs, ne pas se contenter de l'étude des textes de création qui souvent viennent consacrer des états de fait mais plutôt les indices de naissance des spécimens, des exemples qui seront suivis, des pré-modèles.

Les hommes qui produisent le savoir historique, <sup>sont</sup> souvent des hommes qui participent à la gestion des affaires, qui font l'histoire d'une certaine manière, des civils ou des militaires, des sortes d'experts qui finissent par imprimer leur vision des choses (« la révolte à travers les archives », le travail sur l'AFN en marche se tiennent par cet aspect là). Je veux retrouver en quoi ils ont influencé les historiens ultérieurs, fourni des matrices de jugement à partir desquelles s'est construite une grande partie du savoir historien professionnalisé par l'Etat national indépendant. Les historiens produits d'un enseignement d'Etat et pas seulement de l'existence de l'Etat.

Restant dans le domaine de l'histoire de l'histoire (mais il y en a d'autres) reprendre la chaîne historiographique mise à plat pour la communication sur H.H Abdelwahab pour voir comment certains ouvrages jouent le rôle de manuels en attendant le temps des « inspecteurs » et des « universitaires ».

Qui sont les historiens de la Tunisie contemporaine, ceux qui étudient la période contemporaine mais aussi les autres ? leurs liens avec l'enseignement de l'histoire, affaire d'Etat est le même, les cursus aussi. Place de l'archéologie par exemple.

Etudier des parcours après HH Abdelwahab : travail en cours dans le groupe Dirasat

Achever celui que j'ai commencé sur Charles-André Julien au cours du séminaire *Usages d'archive et question d'histoire* pour le CMCU ?

Comment dresser des portraits, des types d'historiens au XXe siècle en Tunisie? Ce n'est pas seulement un métier (quand et comment le devient-il ?) mais aussi un rôle intellectuel, politique et social, une fonction civique et pédagogique de la nation qui n'est pas cantonnée dans le secteur institutionnalisé de l'enseignement. Ce dernier est fondamental et il faut en suivre les étapes de construction mais en le mettant aussi en rapport avec l'évolution du « sentiment national » ou de la « conscience nationale ». Il serait intéressant entre autres de voir comment cette prise de conscience se dote de « directeurs de conscience »<sup>100</sup>, se fait et progresse avec des « guides », comme toute idéologie triomphante. Le niveau politique actif est une des résultantes de ce phénomène idéologique et culturel. Les historiens de métier ou non y jouent un rôle fondamental.

### **Qu'est ce que le national ?**

« Culture nationale » : Qu'est ce que la culture dite nationale en Tunisie ? Quand est-elle née ? Probablement au cours du XIXe siècle, siècle de multiplication des nationalités et du triomphe du nationalisme. La colonisation est à inscrire dans ce vaste mouvement d'affirmation des nationalités et naissance du nationalisme. Les pays colonisés et la Tunisie en particulier seront « contaminés » par cette voie là : ils se constitueront en nations d'autant plus volontiers que ce sont des nations qui les ont occupés.

Autour du mot « national » dont il est difficile de faire un historique sur un seul registre, il faut procéder en décomposant plusieurs branches qui remises en faisceau (écheveau ?) pourraient peut-être éclaircir quelques jalons de cette histoire culturelle c.a.d histoire de la culture dite « nationale » dans laquelle nous baignons entièrement non seulement au niveau du discours politique mais

---

<sup>100</sup> Abdallah Laroui, *L'idéologie arabe contemporaine*, Paris, Maspéro, 1977 (1<sup>ère</sup> édition 1967), 238p.P51 : « C'est dans l'Etat national que la définition de soi va prendre l'aspect d'une recherche frénétique. »

également au niveau des « mentalités ». la notion d'identité tunisienne et de personnalité tunisienne est effectivement intégrée à plusieurs niveaux, signe que la culture nationale a fait son chemin depuis longtemps.

Prendre dans cette perspective, les articles de Demeerseman sur la notion de patrie. Et aller vers ceux sur la personnalité tunisienne. Il n'en est pas le théoricien mais en fait un diagnostic, un constat.

C'est cette culture qui a conduit (?) à l'indépendance politique mais si elle se perpétue dans le discours ce n'est pas seulement qu'elle est aussi efficace politiquement (quoique...) mais c'est qu'elle n'a pas été remplacée...

Quelques pistes pour des enquêtes concrètes :

-Quelle peut être la première fête « nationale »? Avril 1922 relayée par avril 1938 ? Avant de dire qu'il y a eu « calque » ou influence, particulièrement lisible ou visible après l'indépendance politique et son arsenal de commémorations justificatrices, il y a eu, pendant la période ~~de la~~ coloniale des événements qui ont contribué dans l'esprit des acteurs politiques à perpétuer une conscience nationale, à construire une mémoire de la lutte politique contre la colonisation.

-Qu'est ce que le mouvement national ?

Quand a été inventée cette expression (avant ou après les années 30 ?) et pour dire quoi ? Comparaison avec Maroc et Algérie au moins. Egypte aussi éventuellement.

Consacrée par des écrits ? En faire une liste chronologique .

Serait-ce une traduction de l'arabe d'abord ? Comment s'est-elle répandue ?

Intégrer cela dans une réflexion générale sur le vocabulaire politique : l'ouvrage collectif de <sup>Rachdi</sup> Hamzoui a mis quelques jalons à partir d'un dépouillement des premières décades du Journal Officiel.

Piste intéressante à systématiser mais pas pour rester au niveau d'une analyse des discours du vocabulaire plutôt mais pour voir ce qui a marché dans les notions et concepts interceptés et traduits. Ce qui a fait mouche et a constitué une adaptation réussie, une acclimatation positive et durable, Des remplois.